

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

Photo-montage de couverture de Philippe Curval illustrant la nouvelle « *Superstition* ».

5e Année. — N° 40. Mars 1957

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 100 *frs ; Belgique,* 17 *fr.* 50 *; Suisse,* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies,* 550 *frs.* (*Recommandé,* 700 *frs.*)
1 an : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé,* 1.380 *frs.*)

Marée montante

(*The climbing wave*)

par **MARION ZIMMER BRADLEY**

Un des récits les plus populaires publiés par nous dans le passé fut « La rhu'ad » (*n°* 11), *qui révélait un jeune auteur féminin de talent : Marion Zimmer Bradley. Dans le court roman dont nous vous présentons aujourd'hui la première partie, Mrs. Bradley témoigne avec une maîtrise accrue de sa faculté d'écrire de la pure science-fiction moderne, combinant des concepts imaginatifs frappants, pleinement élaborés dans les détails, avec une trame où interviennent la psychologie et les problèmes humains. Vous n'oublierez pas de sitôt l'aventure des astronautes du* Homeward, *qui revinrent du premier essor de l'Homme vers les étoiles pour trouver une Terre qu'ils n'avaient pas faite et ne pouvaient comprendre...*



I

L'ÉCRAN avertisseur émit une sorte de bourdonnement presque imperceptible. Brian Kearns jeta un coup d'œil au chronomètre du poste de contrôle qui lui confirma que les limites du champ gravitationnel étaient atteintes.

Il s'accorda une marge de sécurité d'une bonne dizaine de minutes, puis il défit les attaches le retenant à un hamac confortable qui se balançait librement, retenu au plafond par de solides crochets. Là, il s'était tenu allongé, yeux et oreilles attentifs aux seuls mouvements, aux seuls bruits des instruments de contrôle complexes. Il se laissa tomber lentement, avec précaution, le long de la paroi, puis, se retenant à une poignée, tourna un commutateur vers l'extrême gauche.

L'imperceptible bourdonnement s'arrêta.

Brian Kearns venait de mettre fin lui-même à son emploi.

Il attrapa le stylo qui pendait de la chaîne attachée au livre de bord, retint une feuille qui flottait et écrivit d'une main rapide et experte :

1 676e *jour de notre voyage. Je viens de couper les propulseurs interstellaires. Nos calculs étaient corrects, et il semble que cet arrêt n'ait provoqué aucune perturbation visible. Nous nous trouvons à présent à une distance de quatorze cent milles de Mars. Je cède le commandement du navire à...* — il jeta à nouveau un coup d'œil au chronomètre et poursuivit : ... 0814 *heures. Position...*

Il ajouta encore une série de chiffres compliqués, griffonna ses initiales, puis appuya sur le bouton d'appel de l'intercommunicateur.

Une voix rude, quoique lointaine, répondit de l'autre bout du navire interstellaire, presque à un kilomètre de distance.

— « Est-ce vous, Kearns ? »

— « C'est moi, Caldwell. »

— « Nous sommes prêts à mettre en marche les réacteurs atomiques, Brian. Les chiffres étaient-ils exacts ? »

— « Tous les calculs semblent corrects, » dit sèchement Brian, « les commandes ont été coupées suivant les plans précédemment établis. »

— « Yippee !... » Le cri s'échappa du haut-parleur, et Brian fronça les sourcils en toussotant de manière réprobative. Se contenant difficilement, la voix lointaine s'enquit cependant avec correction :

— « J'attends vos ordres, capitaine Kearns ? »

— « Parfait, capitaine Caldwell, » dit Brian, « le navire est vôtre à partir de... » Il s'interrompit, regarda encore le chronomètre, et au bout de quelques secondes : « ... Maintenant ! »

Il reposa le récepteur, et son regard fit le tour de ce poste de contrôle dans lequel il avait passé le plus clair de son temps durant le long voyage du *Homeward*.

Les monstrueux propulseurs interstellaires se tenaient à présent silencieux. Leur grondement confus s'était tu. Seules demeuraient les parois de métal, dressant devant lui leurs surfaces insensibles, immuables. Tandis qu'il replaçait stylo et livre de bord dans leur réduit, Brian éprouva une curieuse sensation de vide et se demanda s'il n'avait rien oublié, tout en sachant, avec la conviction que donne une longue habitude, qu'aucun détail n'avait été omis.

Il n'était pas recommandé de hausser les épaules en chute libre : ce simple mouvement pouvait vous envoyer voler à travers la pièce, et Brian était trop bien entraîné à tout cela pour se laisser aller à de telles pertes d'énergie. Mais son sourcil se souleva quelque peu, et un vague sourire éclaira son visage. Pendant une minute, alors que personne ne pouvait le voir, il parut presque aussi jeune qu'il l'était réellement. Puis, reprenant l'expression de gravité qu'il arborait toujours en présence de son équipage, il détacha méthodiquement une paire de sandales qui pendaient du plafond, les chaussa, et se coula dans une sorte de conduit menant à la partie supérieure du grand vaisseau interstellaire.

Il déboucha dans un étroit corridor cylindrique et marqua une pause avant de se dégager entièrement. On percevait à présent une légère vibration, tandis qu'à l'avant lointain du *Homeward* les réacteurs atomiques s'embrasaient. Il se permit un nouveau sourire, marquant à l'égard de ceux-ci, pourtant nécessaires en l'occurence, le secret dédain d'un technicien rompu aux hyperpropulsions interstellaires. Dégageant le reste du corps, il fit claquer d'une détente du pied le couvercle du conduit, qui se referma hermétiquement. Ce même mouvement l'envoya zigzaguer, sans poids, le long du couloir. Tout au bout, il freina, les mains en avant. C'est alors qu'il entendit une sorte de miaulement musi-

cal, et le chat du bord — plus exactement un mammifère d'Alpha du Centaure aux allures de kangourou nain — arriva sur lui, culbutant follement à travers les airs.

— « Brian ! Attrapez-le ! » cria une voix de femme.

Maintenant à grand-peine son propre équilibre, il étendit le bras et parvint à agripper par une patte l'animal qui se mit à hurler en se débattant, tandis que la jeune femme répétait anxieusement : « Tenez bon, tenez bon, j'arrive ! »

Se propulsant le long du corridor, elle s'empara vivement de la bête, qui s'apaisa bien vite en se nichant sous son menton.

— « Il s'est affolé lorsque les réacteurs atomiques se sont mis en marche, » murmura-t-elle sur un ton d'excuse. « Ce doit être les vibrations, ou quelque chose de ce genre. »

Brian sourit à la jeune femme, petite et fine. Ses cheveux blonds bouclés se dressaient étrangement sur sa tête, et sa blouse flottait autour d'elle en curieuses vagues. Ils vivaient tous depuis si longtemps « en chute libre » qu'il ne prêta aucune attention à ces détails. Par contre, il remarqua l'inquiétude contenue dans les yeux bruns. Ellinor Wade était Docteur en Diététique et s'y connaissait moins encore en mécanique que le chat d'Alpha du Centaure.

— « Tout va bien, Ellie. Peut-être Einstein (c'était le nom du chat) a-t-il une âme de technicien interstellaire. Je viens de couper les commandes interstellaires et de passer la direction du vaisseau à Caldwell. »

Elle murmura, les yeux brillants :

— « Mais alors, nous sommes presque arrivés ! Oh ! Brian ! »

Il hocha la tête.

— « C'est Caldwell qui a le commandement du navire, à présent, j'ignore donc quelles décisions seront prises. Mais vous feriez mieux de garder vos oreilles grandes ouvertes pour les prochaines instructions. Au cas où il opterait pour un atterrissage sur Mars, nous aurions d'ici peu à nous amarrer sur nos couches, en vue de la décélération. »

— « Brian, j'ai peur... » murmura-t-elle, laissant Einstein flotter librement et jouer avec ses doigts. « Ce serait... d'une ironie hideuse, si ce vieux vaisseau, après avoir fait tout le voyage vers Alpha du Centaure et retour, se brisait en atteignant l'atmosphère... »

— « Ne vous en faites pas, » lui dit-il doucement, « Caldwell décidera peut-être d'atterrir directement sur la Terre. Quoi qu'il en soit, il connaît son métier, Ellie, et je connais le *Homeward.* »

— « Je n'en doute pas, » fit-elle, ébauchant un pauvre sourire, « vous êtes amoureux de cette vieille épave. »

Il eut un sourire en coin :

— « Je ne prétendrai pas le contraire, mais ce n'est qu'une espèce de passion de remplacement, jusqu'à ce que je puisse vous tenir sur la terre ferme ! »

La jeune femme rougit et se détourna. Les vingt membres composant l'équipage du *Homeward* étaient tous jeunes, et la promiscuité du bord avait donné naissance à de profonds attachements. Cependant,

hommes et femmes avaient été soumis à une soigneuse ségrégation, pour une excellente raison qui n'avait rien à voir avec la morale : le voyage d'Alpha du Centaure à la Terre, même à des vitesses hyperspatiales, demandait près de cinq années. Or, personne n'avait encore découvert de méthode pour mettre au monde un bébé en chute libre.

Il poursuivit : « Passons-nous au salon ? »

— « Non !... » Elle s'immobilisa. « Je dois donner à manger à Einstein, et... heu... Paula se trouve encore dans la réserve de cultures où il n'y a pas d'intercommunicateur. Je vais aller la prévenir, et je vous rejoindrai... »

— « Je vous accompagne. J'ai faim et j'aimerais manger un morceau avant... »

— « Non !... »

La violence du ton le surprit.

« Rendez-vous au salon, et je vous rapporterai quelque chose à manger. »

— « Mais... » Il la regarda fixement.

— « Je vous en prie, » bafouilla-t-elle, « Paula... Paula est en train de se changer !... »

— « Que diable ?... »

Brian, pris de soupçon, tangua à travers le corridor et ouvrit brusquement la porte de la réserve, qui n'était pas fermée à clef. Ellie laissa échapper un faible cri d'alarme, tandis que, emporté par son élan, il se trouvait projeté en plein milieu de la pièce où deux silhouettes rapprochées sursautèrent et s'arrachèrent l'une à l'autre. Paula Sandoval se cacha le visage, tout en essayant d'attraper un vêtement pour s'en couvrir, tandis que Tom Mellen, fou de rage, faisait face à Brian.

— « Fichez-moi le camp ! » hurla-t-il, à l'instant même où Brian questionna d'un ton glacial :

— « Que se passe-t-il ici ? »

La voix exaspérée de Paula mordait comme un acide :

— « Je pense que vous pouvez voir *tout seul* ce qui se passe, capitaine ! » Ses yeux lançaient des flammes.

— « Brian !... » implora Ellie, en posant une main sur son poignet, comme pour le retenir. Il la repoussa d'un geste violent qui l'envoya promener à l'autre bout de la pièce.

Il commanda d'un ton sec :

— « Vous feriez mieux de vous rendre à l'avant, Paula. Caldwell aura besoin de quelqu'un pour vérifier les calculs. Quant à vous, Mellen, les règlements... »

— « Les règlements peuvent disparaître dans les flammes des réacteurs, et vous avec ! » tonna Tom Mellen. C'était un jeune garçon grand de près de deux mètres, paraissant plus encore. « Non mais ! Qu'est-ce que vous vous imaginiez, en poussant vos gros sabots jusqu'ici ? »

— « Ecoutez-moi bien, » articula nettement Brian — et se tour-

nant vers les jeunes femmes : « Paula, rendez-vous immédiatement à l'avant, c'est un ordre !

» Tom, cette partie du navire est interdite aux hommes, excepté aux heures régulières des repas. Voici la cinquième fois... »

— « La sixième, capitaine, pour être tout à fait exact, et si l'on en croit votre livre de bord. Sans compter les quatre où je n'ai pas été surpris. Et alors ? Qu'est-ce que vous croyez ? Vous n'êtes rien qu'un sale... »

— « Nous laisserons la question de mon tempérament de côté, si vous le voulez bien, Mr. Mellen. *Miss Sandoval !* » (Il se retourna vers Paula.) « Je vous ai donné un ordre ! »

Ellie avait passé un bras autour des épaules de Paula qui sanglotait amèrement, mais la brune jeune femme la repoussa, les yeux brillants.

— « Tu lui en donneras un de ma part ! » lança-t-elle à Tom, avant de se glisser hors de la cabine.

Brian ajouta, plus doucement :

— « Sortez aussi, Ellie. Je vais régler cette affaire avec Mellen sur-le-champ. »

Ellie ne bougea pas.

— « Brian, » dit-elle tranquillement, « le moment est bien mal choisi pour faire respecter ce règlement. »

— « Aussi longtemps que le *Homeward* se trouvera dans l'espace, » dit sèchement Brian, « ce règlement particulier — ainsi que tous les autres basés sur des principes de nécessité — sera respecté. »

— « Dites donc, vous ! » attaqua Mellen sur un ton furieux, puis, brusquement, il parut suffoquer, le sang lui monta au visage, et il s'élança vers Brian, avant que ce dernier ait compris ce qui se passait. « Les réacteurs atomiques sont en marche, » grinça-t-il, « donc, c'est Caldwell à présent qui commande ! Ça fait trois ans que j'attends ce moment ! »

Brian esquiva le coup et Mellen, emporté par son élan, fit une chute assez dure.

— « Brian ! Tom ! » supplia Ellie essayant de s'interposer.

Mais Tom Mellen la repoussa.

Les deux hommes s'élancèrent l'un contre l'autre, avec une telle violence que le choc même les renvoya dans des directions opposées et l'on entendit les crânes heurter les parois. Brian, à demi étourdi, se remit péniblement sur pied.

Le rire ironique de Mellen emplit la pièce.

— « Bon, ça va, » fit-il âprement, « j'estime inutile d'insister pour continuer un combat dans les conditions présentes. Mais attendez seulement la terre ferme ! »

Brian se frotta la tête et cligna des yeux, mais sa voix résonna avec netteté, sans laisser supposer qu'il voyait encore trente-six chandelles.

— « A ce moment-là, nous n'aurons plus l'occasion de nous battre, puisque cette réglementation spéciale n'aura plus de raison d'être. »

La mâchoire de Mellen se contracta, et Ellie intercéda anxieusement :

— « Tom, du point de vue purement théorique, Brian a parfaitement raison. Je vous en prie, ne laissez pas la rancune se dresser entre vous, alors que nous touchons au but... »

— « Oui, c'est vrai !... » Le sourire de Tom Mellen grimaça sur un visage dénué d'arrière-pensées. « Hé, Brian ! D'accord ? Sans rancune ? »

— « De la rancune ? Et pourquoi donc ? Il est de mon devoir de faire respecter les règlements jusqu'à ce que le *Homeward* arrive à bon port. »

— « Nom d... » laissa échapper Mellen, et Ellie parut déconcertée. « Venez, » reprit-il, avec un geste d'impuissance, je pense que Caldwell aura besoin de nous. »

Et il se dirigea vers l'avant du navire, à grands bonds rapides et furieux.

II

La technique de freinage progressif au contact de l'atmosphère avait été mise au point une centaine d'années avant l'envol de l'ancien *Starward* pour Alpha du Centaure. C'était cependant une expérience nouvelle pour l'équipage du *Homeward,* et l'ennui et la lenteur du procédé mettaient les nerfs à vif. Seul, Brian, attaché dans l'un des hamacs du salon, était réellement calme. Ellie, allongée sur une couche proche de la sienne, essayait de partager cette tranquille assurance. Brian Kearns avait commencé son entraînement à bord du *Homeward* douze années avant le début du voyage.

Il avait fallu quatre générations à l'équipage naufragé de l'astronef originel, le *Starward,* pour remettre en état les propulseurs hyperspatiaux écrasés lors de l'atterrissage et pour retirer du sol de la quatrième planète d'Alpha du Centaure — ils l'appelèrent Terre II — suffisamment de cerberum afin de réacheminer vers la Terre un équipage-pilote portant la nouvelle de leur succès. Cent trente années de leur temps subjectif. Mais compte tenu de la contraction du continuum espace-temps engendrée par leurs vitesses hyperspatiales, quatre ou cinq siècles de temps objectif avaient fort bien pu s'écouler sur la planète que leurs ancêtres avaient quittée...

Ellie contemplait le calme visage de Brian, sa bouche sur laquelle — lorsqu'il ne se savait pas observé — errait un léger sourire, et elle se demanda s'il n'éprouvait aucun regret.

Elle lutta désespérément contre la nostalgie qui la submergeait chaque fois que s'imposait à son esprit l'image d'une petite planète noire tournant autour d'un Soleil rougeoyant... Ils y avaient laissé une colonie de quatre cents âmes, dont le nombre allait sans cesse augmentant. Un monde qu'ils ne reverraient peut-être jamais plus, car, si cinq années subjectives s'étaient écoulées à leurs vitesses hyperspatiales, il était fort possible que tous ceux qu'ils avaient connus sur Terre II eussent déjà vécu leur vie entière.

Les pensées de Brian, elles, allaient de l'avant, sans s'apesantir sur le passé, et il ne put les garder pour lui :

— « Je suppose qu'à présent, ils ont dû découvrir une bien meilleure méthode de décélération... S'ils sont en train de nous observer, d'en bas, nous devons leur paraître de véritables fossiles vivants — ce que nous sommes, d'ailleurs. Dans leur monde, nous aurons l'air si surannés que nous aurons l'impression d'arriver droit de l'âge de pierre ! »

— « Oh ! je ne sais pas... » protesta Ellie, « les gens ne changent pas. »

— « Mais les civilisations évoluent ! » insista Brian. « Il s'est passé moins d'une centaine d'années entre le lancement du premier rocket vers la Lune et le lancement du *Starward*. Voilà à quelle rapidité peut avancer une civilisation technologique. »

— « Comment pouvez-vous être sûrs qu'ils aient évolué dans ce sens ? » s'enquit Ellie.

— « Lorsque chaque génération hérite du savoir de celles qui l'ont précédée et accumule le tout, le progrès ne peut qu'augmenter et aller de l'avant. Lorque le *Starward* est parti... »

— « Brian... »

— « Je vous accorde que l'humanité a progressé quelque peu au hasard, durant des milliers d'années. Mais à partir du moment où elle utilisa des méthodes scientifiques, il lui fallut moins de cent ans pour passer du premier avion au rocket. Une race qui a mis au point les voyages interstellaires ne peut progresser que dans une direction. »

— « Il semble, » dit lentement Ellie, « que vous laissez de côté l'élément humain. L'équipage du *Starward* était composé uniquement de savants, choisis pour leur compétence, et notre Terre II est habitée par la société probablement la plus homogène qui ait jamais existé. Vous ne pouvez établir de telles prédictions lorsqu'il s'agit d'une planète peuplée normalement. »

— « L'élément humain... »

— « Est-ce que c'est fini, vous deux ? » s'écria avec colère Langdon Forbes, fixé, lui aussi, à sa couche. « J'essaie de ne pas être trop malade, mais tous ces discours de Kearns au sujet du progrès sont plus que je n'en puis supporter ! Et dire qu'il choisit juste le moment où nous sommes tous attachés, sans pouvoir quitter la pièce ! »

Brian grommela quelques mots inintelligibles, puis se cantonna dans un silence morose. Ellie tenta, avec quelque difficulté, de lui tendre la main, mais il la rejeta.

On entendit un gémissement : Einstein retrouvait la pesanteur, et ne l'appréciait pas, apparemment. Ellie s'empara du petit animal et l'installa à ses côtés. Tout était silencieux dans le salon. Ils étaient déjà trop habitués à la vibration basse, régulière, des réacteurs atomiques, pour pouvoir y prêter attention en tant que bruit. Ils n'éprouvaient encore aucune impression de mouvement, mais une sensation déplaisante s'empara d'eux tandis que l'énorme astronef, tel une comète folle, décrivait de larges courbes, effleurant d'abord l'atmosphère une seconde à peine

dans sa course ellipsoïdale, puis y pénétrant plusieurs secondes, une minute entière, plusieurs minutes — descendant prudemment en lentes spirales.

— « J'espère qu'ils auront trouvé le moyen d'établir dans les astronefs une gravité artificielle, » plaisanta Judy Keretsky, du hamac où elle se balançait, tandis que ses longs cheveux lui retombaient sur le visage, tel un rideau. Elle était la seule de l'équipage à n'avoir pas les cheveux coupés courts. Elle gémit : « Oh ! ma pauvre tête ! J'ai le vertige !... »

— « Le vertige ! Et ce pauvre chat, alors ! » dit Ellie.

— « A propos, quelle drôle d'idée avez-vous eue d'emporter cet animal avec vous ? » demanda quelqu'un.

— « Contribution des plus valables à la science, » parodia Judy. « Pourquoi n'en as-tu par pris un couple, Ellie ? »

— « Brian ne l'aurait pas laissé faire ! » glissa Marcia Van Schreeven avec un peu d'amertume.

Ellie caressa la fourrure sombre d'Einstein et rappela à Marcia, d'une voix paisible :

— « Einstein appartient au troisième genre. Dans des conditions adéquates, il se reproduit et donne naissance aux deux autres. »

— « Veinard ! » fit Brian, à demi sérieusement, et Ellie lui jeta un regard soudain timide, tout en achevant :

— « Quoi qu'il en soit, Einstein sera unique sur Terre ! »

— « Vous y verrez des choses bien plus étranges qu'Einstein, » répondit immédiatement Brian. « Après tout, nous n'avons jamais vu qu'une seule planète, alors que la Terre a dû coloniser toutes les étoiles les plus proches. Le peuple Terrien doit être cosmopolite au sens le plus large... »

— « A propos de Terre, » coupa Langdon, avant que Brian pût à nouveau enfourcher son dada favori, « à quel endroit de la planète allons-nous nous poser? »

— « Nous ne le saurons pas avant d'avoir atteint la surface, » répondit Judy avec irritation, rejetant ses cheveux en arrière. « Nous possédons les cartes que les Premiers nous ont laissées, mais il est impensable que l'ancien aéroport de Denver soit encore en usage. Même dans ce cas, il serait probablement si changé que nous ne saurions comment atterrir, et de plus, trop encombré pour un astronef interstellaire de cette taille. »

— « Vous avez trop écouté Brian, » sourit Langdon. « Selon lui, c'est un miracle de n'avoir pas déjà tamponné la fusée locale en route pour la seconde galaxie ! »

Brian répondit sérieusement :

— « Aussi avais-je suggéré un atterrissage sur Mars. Il s'y trouve suffisamment d'espaces déserts où nous aurions pu nous poser sans risque d'endommager des sections urbaines. Je doute que la population Terrienne soit suffisamment centralisée... »

— « Mais alors, pourquoi pas Mars? » s'écria Marcia, et Langdon tourna la tête vers elle en fronçant les sourcils.

— « Nous avons essayé de contacter la planète par radio, » répondit-il, « mais de toute évidence, nos signaux n'ont pas été captés. Caldwell et Mellen ont donc opté pour un atterrissage direct sur la Terre et non sur Mars, pour éviter le risque d'être obligés de repartir. Nous n'avons plus de carburant que pour un atterrissage et un décollage. »

— « Nous aurions certainement pu nous ravitailler sur Mars, » commença Brian, mais il fut interrompu par un toussotement du haut-parleur, au centre du salon.

— « Hé, Kearns, » aboya le haut-parleur, « Brian Kearns, pouvez-vous vous rendre à l'avant? Kearns, voulez-vous, si possible, vous rendre au poste de contrôle? »

Brian se renfrogna et commença, avec difficulté, à se détacher.

— « Qu'est-ce que Mellen peut bien?... » se demanda-t-il à voix haute.

— « Que se passe-t-il? » cria Judy, « sommes-nous en difficulté? »

— « Oh ! tais-toi ! » commanda Ellie, « si c'est le cas, on nous le dira ! »

Vaguement inquiète, elle observa Brian qui se traîna maladroitement hors de sa couche pour tomber brusquement sur le plancher d'une hauteur d'un mètre, sans toutefois se faire trop de mal.

— « Le poids est sur l'axe, à présent » annonça-t-il sèchement, sans s'adresser à personne en particulier. « Il est heureux que je ne me sois pas trouvé accroché au même endroit que Judy, car je me serais cassé le cou ! Il faudra que quelqu'un la descende... »

Judy caqueta à nouveau, mais Ellie la fit taire :

— « Tu n'as qu'à rester où tu es jusqu'à ce qu'on sache ce qui se passe ! »

Et elle regarda de nouveau Brian, qui progressait à quatre pattes vers le conduit menant au poste de contrôle.

***

Tom Mellen, ses cheveux courts dressés autour de sa tête, tournait nerveusement autour du tube cylindrique dont Brian s'extirpait avec effort.

— « Nous avons essayé de les appeler sur différentes fréquences, » dit-il d'un air sombre, « pas de réponse. Pas le moindre signal. Qu'en pensez-vous, Brian? »

Ce dernier jeta un coup d'œil autour de lui. Paula Sandoval, attachée devant les instruments de navigation, évita son regard. Caldwell, le vétéran aux cheveux gris, grimaça vulgairement. Mellen semblait inquiet et sur la défensive.

— « Je vous l'ai dit avant de passer Mars, et je vous le répète : nous perdons notre temps à les appeler avec les moyens de communication du bord. A présent, ils utilisent probablement des découvertes dépassant de si loin la radio ou les infra-ondes qu'ils ne pourront jamais capter

nos appels. Leurs équipements sont trop avancés pour nos mécanismes grossiers et primitifs ! »

— « Grossiers ! Primitifs ! » interrompit Caldwell, perdant toute patience.

Mellen jeta furieusement à Brian :

— « Bien sûr, Kearns, il y a *tellement* de moyens de transmettre des impulsions électriques, n'est-ce pas ? »

— « Les premiers pilotes spatiaux disaient, eux aussi, que tous les carburants ne pouvaient être que chimiques ou atomiques, non ? Et puis nous sommes tombés sur le cerberum ! Le monde ne s'est pas arrêté de tourner du jour où le *Starward* s'est élancé dans l'espace ! Il est temps de comprendre que nous sommes restés échoués là-bas près de cinq siècles, et que nous sommes, irrémédiablement, tombés en désuétude ! »

— « Peut-être... » dit lentement Mellen, en actionnant machinalement le bouton d'appel de l'émetteur.

Brian, irrité, le referma.

— « Pourquoi insister, Tom ? S'ils avaient capté nos signaux, nous aurions déjà reçu une réponse. Avez-vous aperçu des fusées en partance ou de retour ? »

— « Pas d'objet de diamètre supérieur à douze centimètres depuis que nous sommes engagés dans l'orbite, » répondit Mellen.

— « Il nous reste deux solutions, » déclara Caldwell. « Ou bien descendre sous la couche de nuages — et si cela se trouve risquer qu'on nous tire dessus — et chercher un endroit où nous poser, ou alors, suivre une orbite permanente et envoyer quelqu'un en éclaireur dans la fusée de reconnaissance. »

— « La fusée, » décida immédiatement Brian. « Vous imaginez-vous en train d'essayer de faire atterrir un vaisseau de cette taille sans instructions ? Autant que nous sachions, il existe des lois concernant le trafic aérien. La fusée n'aura besoin que de quelques mètres carrés. Les premiers descendus pourront repérer un aéroport suffisamment important pour recevoir le *Homeward* et faire le nécessaire auprès des autorités. »

— « Vous n'oubliez qu'une chose, » dit Mellen, « et s'il n'y avait *pas* d'aéroports ? »

— « Mais il doit forcément y en avoir, Tom ! » protesta Caldwell. « Ne serait-ce qu'à l'usage des astronefs ! »

Et Brian ajouta :

— « Il est impensable que nous ayons été l'unique vaisseau interstellaire... »

— « Ce n'est pas ce que je voulais dire, » répondit Mellen. « Il me semble que l'une des planètes, Mars ou la Terre, aurait dû recevoir nos signaux. Quelqu'un devrait encore utiliser la radio pour quelque chose, fût-ce à titre purement local. Ecoutez... Et, s'il n'y avait plus personne ? »

— « Vous voulez parler d'un désastre qui aurait provoqué une sorte de fin du monde ! » ricana Brian, sarcastique.

Mais Mellen reprit très sérieusement :

— « Quelque chose d'approchant, oui. »

— « Il y a en tout cas un moyen de le savoir, » interrompit Caldwell. « Voulez-vous partir dans la fusée de reconnaissance, Brian? Les propulseurs interstellaires sont arrêtés, vous ne pouvez rien faire de plus à bord. »

— « D'accord, » dit Brian plein d'ardeur. Il en oublia même une minute son animosité envers Mellen. « Puis-je prendre Tom avec moi comme radio? »

Caldwell réfléchit et répondit avec un mélange de bon sens et de diplomatie :

— « J'ai besoin de Tom, et de Paula aussi, pour assurer l'atterrissage, lorsque le moment sera venu. Langdon pourra vous servir de radio. Et emmenez une personne de plus. Peut-être Mellen a-t-il raison, peut-être non, mais en tout cas, je pense qu'aucun membre de notre équipage ne doit partir seul en éclaireur, tant que nous ne saurons pas exactement ce qui nous attend en bas. »

Le ton sérieux de Caldwell ne fit que peu d'impression sur Brian, mais il réalisa qu'effectivement il aurait besoin de quelqu'un d'autre pour piloter l'appareil, son propre entraînement l'ayant seulement habilité à diriger les complexes propulseurs interstellaires. Ils décidèrent donc que Langdon se tiendrait prêt à appeler le *Homeward* en cas d'événements inattendus, et qu'Ellinor Wade prendrait les commandes de la fusée de reconnaissance.

*
* *

Ellie laissa l'appareil s'enfoncer dans l'épaisse couche de nuages et demanda : :

— « Où voulons-nous aller, exactement? »

Langdon se pencha sur la carte soigneusement reproduite.

— « Judy l'a couverte de gribouillages, » se plaignit-il, « mais essayons l'Amérique du Nord, vers l'ouest. C'est là que les premiers rockets ont été construits et, après tout, nous parlons anglais, à notre manière. »

— « A moins que la langue n'ait elle-même trop évolué, » murmura Brian.

Ellie fit décrire au petit appareil un arc rapide au-dessus du vaste paysage étranger. Lorsque les derniers nuages s'écartèrent, Brian et Langdon se protégèrent instinctivement les yeux de la main : une violente clarté jaune les assaillait. L'éclairage à bord avait été réglé, en effet, de manière à leur diffuser la même lumière pourpre que celle des midis de Terre II, où l'équipage avait toujours vécu. Ellie loucha sur le panneau des commandes en réprimant à peine un juron.

L'appareil plongea au-dessus des collines, et Brian reprit lentement son souffle tandis que des rangées de bâtiments réguliers s'élevaient à l'horizon.

— « Je commençais à me demander si Mellen n'avait pas raison, avec ses histoires de désert atomique ! »

Ellie rappela :

— « Après ce que nous ont raconté les Premiers, je n'ai aucune envie de me fourrer au milieu du trafic aérien d'une ville ! Essayons de trouver un endroit découvert et de nous y poser. »

Ellie dirigea l'appareil un peu au nord de la cité et demanda :

— « L'un de vous a-t-il aperçu quoi que ce soit qui ressemble à un moyen de transport ? Avions, fusées, ou quoi que ce soit roulant sur le sol ? »

— « Absolument rien à l'œil nu, » répondit Langdon, « et le radar n'a intercepté aucun objet en mouvement. Je vous assure pourtant que j'ai fait drôlement attention ! »

— « Bizarre... » murmura Ellie.

A cette hauteur, tout apparaissait très nettement, et, tandis qu'ils décrivaient des cercles de plus en plus bas, d'autres détails devinrent visibles : larges champs cultivés, maisons miniature, groupes d'édifices. Quelques animaux, dans les champs. Langdon sourit.

— « C'est comme chez nous, » dit-il d'un ton heureux, en pensant à Terre II, « communautés rurales régulières, sauf que tout a l'air d'être *vert* ! »

— « Il y a aussi cette ridicule lumière jaune, » dit Ellie d'un air absent, et Brian trancha :

— « Comme chez nous ? Préparez-vous plutôt à recevoir un choc, Langdon ! »

— « Il est possible que ce soit vous qui receviez le choc ! » rétorqua Langdon de façon inattendue. « Nous atterrissons ! »

L'appareil rebondit sur le sol et roula doucement. Les doigts de Langdon s'agitèrent délicatement sur le clavier de l'émetteur radio, et il transmit un bref rapport, pendant que Brian ouvrait la porte de la carlingue. D'étranges effluves leur parvinrent, et tous trois se pressèrent à l'entrée, les yeux clignotant sous la lumière aveuglante, éprouvant tout à coup une étrange répugnance à mettre les pieds sur ce sol étranger.

— « Il fait froid... » frissonna Ellie dans son léger vêtement.

Langdon regarda autour d'eux, consterné :

— « Vous vous êtes posée au milieu d'un champ ! »

La nourriture ne se gaspillait pas, sur Terre II, ceci plus par habitude prise que par manque sérieux. La conquête par l'homme de cette nouvelle planète n'était pas chose assurée, et la colonie n'avait pas pris de risques. Tous trois éprouvèrent un sentiment de culpabilité en contemplant les épis écrasés.

Ellie s'empara du bras de Brian :

— « Quelqu'un vient vers nous ! »

A travers les sillons réguliers, les rangées de blé doré, un jeune garçon d'environ treize ans s'avançait d'un pas ferme et peu pressé. Pas très grand, l'air vigoureux, le visage bronzé sous les cheveux noirs coupés courts. Une chemise vague flottait sur des pantalons rentrés dans des bottines, le tout d'une chaude couleur brune. Même Brian demeura silencieux, tandis que le jeune garçon arrivait au pied de l'avion. Là, il

s'arrêta, leva les yeux vers l'appareil, regarda avec indifférence les trois êtres à l'entrée de la carlingue, puis se dirigea du côté des réacteurs encore fumants.

Brian se dégagea de l'étreinte d'Ellie, sauta vivement sur le sol.

— « Hé! Vous! » cria-t-il, oubliant, du coup, tous les discours préparés. « Ne vous approchez pas de là, c'est dangereux, ça brûle! »

Le garçon s'arrêta, se retourna, les regarda de nouveau, et, au bout d'un moment, dit, dans un anglais légèrement altéré pour eux, mais parfaitement compréhensible :

— « J'ai aperçu une traînée dans le ciel, et j'ai cru qu'un météore était tombé. »

Il rit, leur tourna le dos et commença à s'éloigner.

Brian, déconcerté, leva les yeux vers Ellie et Langdon. Ce dernier sauta à terre et aida Ellie à descendre tandis qu'elle appelait le jeune garçon :

— « S'il vous plaît! Attendez une minute! »

Il se retourna poliment et, devant cette indifférence courtoise, Brian ne trouva plus ses mots. Ce fut Langdon qui, finalement, dit, d'une voix dénuée de vie :

— « Où pouvons-nous... Nous avons un message pour... le Gouvernement. Où pourrons-nous trouver... un moyen de transport... jusqu'à la ville?... »

— « La ville? » s'étonna le garçon. « Pourquoi faire? D'où venez-vous? Quelle ville? »

Brian reprit calmement la situation en main.

— « Nous faisons partie de la première expédition à destination d'Alpha du Centaure! Le *Starward*! Nous, ou plutôt notre astronef, avons quitté cette planète il y a des centaines d'années. »

— « Oh? » Le garçon sourit amicalement. « Eh bien, je suppose que vous êtes contents d'être de retour. Derrière cette colline, » montra-t-il, « vous trouverez une route menant à la ville. »

Tournant le dos, d'une manière qui semblait cette fois définitive, il s'éloigna à grands pas.

Les trois voyageurs se regardèrent, pleins d'indignation. Brian, enfin, fit un pas en avant et hurla :

— « Hé! Revenez ici! »

Avec un geste d'impatience, le garçon se retourna :

— « Qu'y a-t-il encore? »

Ellie dit d'un ton conciliant :

— « Ceci n'est que la fusée de reconnaissance de notre astronef. Il nous faut... trouver quelqu'un pour nous dire où ce dernier peut atterrir. Ainsi que vous pouvez le voir... » (elle désigna les blés brûlés) « les réacteurs ont détruit une partie de la moisson. Notre astronef est beaucoup plus grand, et nous ne voulons pas causer d'autres dégâts. Peut-être votre père... »

Le visage du garçon, d'abord intrigué, s'éclaira tandis qu'elle parlait.

— « Mon père n'est pas dans le village en ce moment. Mais si vous voulez me suivre, je vous conduirai à mon grand-père. »

— « Si vous pouviez nous dire où se trouve l'aéroport le plus proche, » suggéra Brian.

— « Aéroport? » répéta-t-il. « Ecoutez, peut-être grand-père pourra-t-il vous aider. »

Il repartit à travers champs, suivi immédiatement par Langdon et Ellie. Brian hésita, regardant la fusée avec inquiétude. Le garçon lui jeta un coup d'œil rieur par-dessus l'épaule :

— « Pas besoin d'avoir peur pour votre appareil ! Il est trop grand pour qu'on le vole ! »

Brian se raidit. L'attitude du garçon était suffisamment moqueuse pour le mettre sur la défensive. Puis, conscient de la futilité de toute colère, il se mit à courir pour rattraper les autres. Lorsqu'il les eut rejoints, le garçon disait d'un ton boudeur :

— « Moi qui espérais avoir la chance de tomber sur un météore ! Je n'ai jamais vu encore de météorite ! » Puis, s'efforçant un peu tard au savoir-vivre, il ajouta poliment : « Naturellement, je n'avais jamais vu non plus d'astronef... » Mais il était évident qu'un astronef n'était qu'une maigre compensation.

Ellie, aux pieds finement chaussés, trébuchait sur le sol inégal, et tous trois furent plutôt contents d'arriver à une route unie qui serpentait le long d'une haie en fleurs. Nul véhicule d'aucune sorte n'y roulait. La route était d'ailleurs tout juste assez large pour leur permettre de marcher de front. Le garçon allait en tête, d'un pas rapide, ralentissant de temps en temps lorsqu'il prenait conscience de la peine qu'ils avaient à le suivre. A un moment, où ils se trouvaient quelque peu distancés, Langdon murmura :

— « Il est évident que le trafic des véhicules a été complètement détourné des districts ruraux ! »

Et Brian ajouta :

— « Tout ceci est incroyable ! Ou bien ce garçon n'est qu'un idiot de village, ou alors les enfants sont si blasés qu'une expédition interstellaire ne les étonne même plus ! »

— « Je n'en suis pas si sûre... » dit lentement Ellie. « Quelque chose nous échappe. N'essayons pas de nous figurer quoi que ce soit à l'avance, mais acceptons les événements au fur et à mesure qu'ils se présenteront à nous. »

III

Leurs muscles, pratiquement au repos depuis cinq ans, se rappelaient à eux de manière douloureuse lorsqu'ils atteignirent les premières maisons du village, basses, construites, à première vue, de blocs calcaires. Devant chaque pas de porte fleurissait un parterre de fleurs, des groupes d'enfants jouaient sur les pelouses. La rue n'était pas pavée. Des femmes bavardaient sous les porches et, dominant le murmure de leurs conver-

sations, les trois étrangers entendirent un chant. Une voix d'homme, basse, montait et descendait suivant un registre plutôt monotone. C'est vers ce chant que le garçon les conduisit.

Gravissant quelques marches, ils pénétrèrent par un porche dans une pièce grande et claire. Les fenêtres donnaient sur un jardin. Dans un coin, une large cheminée où des bûches flambaient paisiblement. La forme des meubles, bas et garnis de coussins, leur était tout à fait inhabituelle. Elle rappela à Brian une image qu'il avait vue, une fois, dans un de ses plus vieux manuels d'histoire. Il ferma les yeux devant cet anachronisme.

La voix semblait venir d'une autre pièce de la maison ; une voix de baryton, aux résonances profondes, emplissant l'air d'étranges harmonies...

Le garçon appela :

— « Grand-père ! »

La voix s'arrêta au milieu d'une phrase musicale, des pas lents se rapprochèrent. Une porte s'ouvrit et un homme âgé, de haute stature, s'avança dans la pièce.

Même allure que le garçon : cheveux coupés courts, costume du même brun chaud, mais les pieds se trouvaient à l'aise dans des pantoufles de cuir travaillé ; les mains brunes et noueuses, extrêmement soignées. Il paraissait fort et vigoureux. Il se tint devant eux, très droit, les enveloppant dans un regard tranquille qu'il promena de leurs cheveux tondus à leurs pieds nus dans les sandales de matière plastique. Petit à petit, un sourire légèrement ironique se fit jour sur son visage et, allant vers eux :

— « Soyez les bienvenus, mes amis. Vous êtes ici chez vous. Qui sont nos invités, Destry? »

Le garçon répondit tranquillement :

— « Ils viennent d'un astronef, grand-père, ou plutôt d'une partie d'un astronef. Cette traînée, dans le ciel, n'était pas du tout un météore. Ils disent qu'ils veulent aller jusqu'à la ville. Alors j'ai préféré vous les amener. »

Le visage de l'homme ne bougea pas. Brian espérait tout au moins un mouvement de surprise, quelque témoignage d'émotion, mais l'homme continua à les observer calmement.

— « Je vous en prie, asseyez-vous, » fit-il aimablement. « Je suis Hard Frobisher, mes amis, et voici mon petit-fils, Destry. »

Tous trois se laissèrent tomber sur les moelleux coussins d'un divan, avec, un peu, l'impression de se retrouver encore enfants, au cours d'instruction de l'un des Premiers. Seul, Brian conserva suffisamment de présence d'esprit pour marmotter leurs noms :

— « Brian Kearns, Ellinor Wade, Langdon Forbes. »

Le vieil homme répéta les noms et s'inclina courtoisement devant Ellie, ce qui ne laissa pas d'étonner profondément cette dernière. Il s'enquit, souriant :

— « En quoi puis-je vous être utile? »

Brian se leva.

— « Votre petit-fils ne vous l'a pas dit, Monsieur, mais nous faisions partie de la première expédition à destination d'Alpha du Centaure — le *Starward.* »

— « Oh? » Une faible lueur d'intérêt passa sur son visage. « Il y a de cela bien longtemps, à ce qu'on m'a dit. Les Barbares avaient-ils donc mis au point quelque découverte prolongeant la durée normale de l'existence? »

La patience de Brian avait, elle, dépassé depuis un bon bout de temps sa durée normale, et elle l'abandonna brutalement.

— « Ecoutez-moi bien, Monsieur. Nous appartenons à la première expédition interstellaire. La *première.* Aucun de nous n'a quitté la Terre à bord du *Starward.* Nous n'étions pas nés, à l'époque. Nos vitesses hyperspatiales — si vous savez seulement ce que cela signifie, ce dont je commence à douter — nous ont projeté dans un temps décalé par rapport au vôtre. Vous n'avez aucun besoin de nous qualifier de Barbares ! Les propulseurs de l'astronef ont été écrasés au cours de l'atterrissage, et il nous a fallu quatre générations, vous entendez, quatre générations, avant de pouvoir les remettre en état pour un voyage retour.

» Aucun de nous n'avait jamais vu la Terre avant ce jour. Nous sommes des étrangers ici, comprenez-vous? Nous sommes obligés de demander notre chemin. Nous le faisons de manière civile. A présent, si nous pouvions obtenir enfin une réponse civile... »

Hard Frobisher leva la main.

— « Je suis désolé, » dit-il calmement, « je n'avais pas compris. Qu'attendez-vous de moi, au juste? »

Brian fit, visiblement, un effort pour se contenir.

— « Eh bien, avant toute chose, nous désirons entrer en contact avec les autorités locales. Ensuite, nous aimerions trouver un terrain d'atterrissage pour notre astronef. »

Frobisher fronçait les sourcils, et Brian se tut.

— « Franchement, » dit le vieil homme, « je ne sais qui vous pourriez voir pour une chose pareille. Il y a de vastes étendues désertes, vers le sud, où votre astronef pourrait atterrir. »

— « Ecoutez... » commença Brian, mais Langdon lui toucha le bras, et il dit seulement : « Si vous pouviez nous dire comment nous mettre en rapport avec votre gouvernement?... »

— « Eh bien, » dit le vieil homme d'un ton neutre, « il y a trois gouverneurs dans notre village, mais ils ne sont là que pour régler les heures de cours des écoles et celles du couvre-feu. Je ne voudrais pas les déranger pour une chose aussi ridicule que celle-ci. Je ne pense pas qu'ils auront grand-chose à dire sur votre... heu... astronef. »

Brian et Langdon restèrent muets. Ils avaient l'impression d'être pris dans une toile d'araignée géante. Ellie fit une tentative désespérée :

— « Nous serait-il possible de nous rendre à un autre endroit, peut-être un plus grand village? »

Frobisher la regarda, franchement embarrassé.

— « Camey est à une demi-journée de marche d'ici, mais lorsque vous y serez, ils vous diront la même chose. Si vous désirez faire atterrir votre astronef sur nos terrains, vous êtes les bienvenus. »

Brian l'interrompit d'un ton belliqueux :

— « Assez tergiversé ! Il existe une ville, quelque part, avec quelqu'un à sa tête ! »

— « Oh ! la ville ! Mais ça fait des années que personne ne vit plus dans les villes ! Pourquoi iriez-vous là? »

— « Mr. Frobisher, » dit Brian confondu, « nous avons fait tout le chemin d'Alpha du Centaure jusqu'à la Terre pour vous porter des nouvelles de notre expédition. Nous nous attendions à être quelque peu surpris par ce que nous trouverions sur Terre — après tout, il s'est passé bien du temps depuis le départ du *Starward* — mais nous faut-il déduire, dans le cercle vicieux dans lequel vous nous faites tourner depuis le début de cette conversation, qu'il n'y a personne pour nous écouter, que la première des expéditions interstellaires ne signifie plus rien pour aucun d'entre vous? »

— « Le devrait-elle? » demanda Frobisher, l'air encore plus confondu que Brian. « Je puis comprendre quelque peu votre position personnelle — après tout, vous avez parcouru un bien long chemin jusqu'à nous — mais pourquoi? N'étiez-vous pas bien, là où vous étiez? Une seule raison peut inciter les gens à quitter un endroit pour l'autre. Mais il semble que vous ayez poussé les choses un peu loin... »

*
* *

Le silence tomba. Hard Frobisher, debout, regardait ses invités, l'air indécis. Brian s'attendait presque à ce qu'il leur tournât le dos, comme l'avait fait Destry, et s'éloignât, sans plus leur porter le moindre intérêt. Mais il s'approcha simplement du feu et remua les bûches.

— « Le repas est prêt, » dit-il. « Puis-je vous inviter à vous joindre à nous? Une bonne chère peut sembler chose inopportune en pleine dissension, mais il n'y a pas de sagesse dans un estomac vide. »

Brian et Langdon, assis, fixèrent Frobisher d'un air stupide. Ce fut Ellie qui répondit d'une voix ferme :

— « Merci, Mr. Frobisher, » et elle enfonça son coude dans les côtes de Brian en lui murmurant sauvagement : « Tenez-vous correctement ! »

Destry revint et aida son grand-père à dresser la table. Des mets inconnus furent présentés aux arrivants. Habitués aux nourritures synthétiques du vaisseau, ils ne les trouvèrent pas d'apparence particulièrement agréable : Brian, furieux, ne fit aucun effort pour dissimuler sa répugnance, et Langdon, plongé dans ses pensées, mangea distraitement. Hard et Destry, par contre, avaient l'appétit de ceux qui vivent en plein air, et ils ne parlèrent guère, durant le repas, sinon pour présenter les plats à leurs invités. Ellie, que les curieux liquides et semi-solides

fascinaient, les goûta par curiosité professionnelle, se demandant comment ils étaient préparés.

A la fin du repas, Hard Frobisher, repoussant sa chaise, se tourna vers Brian.

— « Nous pouvons à présent discuter de votre problème, si vous le voulez, » dit-il aimablement. « L'estomac plein prend les sages décisions. » Il sourit à Ellie : « Je regrette qu'il n'y ait aucune femme dans la maison avec qui vous eussiez pu bavarder pendant ce temps, ma jeune dame, » lui dit-il sur un ton de regret, et Ellie faillit tomber de stupéfaction.

Sur le *Homeward* — comme sur Terre II — hommes et femmes étaient égaux et n'avaient pas à se témoigner la moindre déférence. La galanterie de Hard était pour elle chose nouvelle, et le fait qu'il la supposât, très aimablement, incapable de prendre part à leur discussion, était, d'une certaine manière, une surprise désagréable. Langdon serra les poings, tandis que Brian semblait prêt à exploser. Ellie fit le point de la situation d'un coup d'œil et intervint rapidement en se levant et en disant timidement à Destry, qui débarrassait la table :

— « Puis-je vous aider? »

Le garçon sourit :

— « Bien sûr, venez avec moi. Vous porterez les assiettes et moi le chaudron. »

Frobisher se cala confortablement sur son siège et alluma sans hâte sa pipe. Quelque part, derrière une porte, on pouvait entendre la voix de fausset du jeune garçon et le rire léger d'Ellie. Brian se pencha, les mains posées sur les genoux.

— « Mr. Frobisher, je sais que vous faites de votre mieux pour vous montrer hospitalier, mais, si vous êtes d'accord, parlons affaires, à présent. Nous devons faire atterrir notre astronef, et après cela... »

Il s'interrompit et regarda le plancher, se demandant brusquement s'ils ne s'étaient pas posés, par malchance, dans une espèce de réserve où l'on parquait les simples d'esprit. Non : la pièce était meublée simplement, mais avec goût. Le bois des meubles était merveilleusement poli, le tapis tissé à la main s'accordait parfaitement avec les draperies épaisses encadrant les fenêtres. La maison, confortable, étalait même un certain luxe, et les inflexions de Frobisher étaient celles d'un homme cultivé. Il n'avait même rien d'un original, à en juger par ce qu'il avait vu des autres maisons et des autres habitants du village. Destry n'avait pas paru le moins du monde surpris par la fusée — il savait donc ce que c'était, et cette découverte ne l'avait pas impressionné.

Non, ce n'était pas de la sauvagerie, mais quelque chose de radicalement différent de ce qu'il avait espéré, et ce changement le laissait effaré. Il leva les yeux vers l'un des nombreux tableaux qui couvraient les murs, et là, pour la première fois, remarqua une note d'excentricité : c'était, pour la plupart, des dessins d'oiseaux, méticuleusement reproduits, mais leurs couleurs paraissaient combinées d'une façon seulement supportable pour un fou...

Il réalisa alors que c'était cette lumineuse lumière jaune, inhabituelle, qui lui rendait toute couleur bizarre et, simultanément, il se rendit compte que ses yeux larmoyaient et le piquaient, et qu'il éprouvait un violent mal de tête. Posant son front dans ses mains, il ferma les yeux.

— « Ce n'est pas que vous ne soyez pas les bienvenus par ici, » dit pensivement Frobisher, en aspirant une bouffée de sa pipe. « Nous savons qu'une seule raison a pu vous décider à quitter votre planète d'origine : c'était, évidemment, parce que vous n'y étiez pas heureux. Donc, nous comprenons... »

— « De toutes les suppositions stupides... » commença Brian avec fureur, puis il se tut de lui-même. Après tout, lui et Langdon étaient, pour l'instant, coupés du reste de l'équipage. Ils ne pouvaient se permettre de risquer des ennuis. Il frotta ses yeux douloureux.

Puis, avec fatigue :

— « Je suis désolé, Mr. Frobisher. Je n'avais pas l'intention de vous offenser. »

Frobisher le rassura :

— « Il n'y a pas d'offense. Et en tout cas, je ne désirais en aucune façon vous offenser moi-même. Me suis-je trompé? »

— « Nous sommes venus jusqu'ici pour une seule raison, » l'informa Langdon. « Pour apporter notre contribution à la connaissance que l'Homme peut avoir de l'Univers qui s'étend en dehors du système solaire. En d'autres termes, pour achever ce que les Premiers ont commencé. »

— « Et, s'il faut en croire les apparences, » termina la voix amère de Brian, « nous avons perdu notre temps ! »

— « Je le crains. » Quelque chose de nouveau dans la voix de Frobisher leur fit lever les yeux. « Que vous l'admettiez ou non, je suis parfaitement conscient de vos problèmes, Mr. Kearns. J'ai lu un grand nombre d'ouvrages sur les Bar... pardonnez-moi, sur le Passé. »

Il tapota le fourneau de sa pipe contre un pan de la cheminée de façon méditative. « Je suppose qu'il vous serait impossible de retourner vers Alpha du Centaure de votre vivant? »

Brian se mordit les lèvres.

— « De notre vivant... non, pas impossible, » dit-il, « mais du vivant de tous ceux que nous avons connus, en supposant que nous puissions revenir. Nos réserves de carburant ne sont pas grandes... » Il regarda interrogativement Frobisher.

— « Je ne sais vraiment que faire de vous, » dit le vieil homme, d'une voix véritablement soucieuse. Et cet amical intérêt était vraiment la dernière chose à témoigner à Brian pour lui faire atteindre le point critique. Insensible à la pression de main de Langdon sur son genou, il se dressa :

— « Ecoutez, Frobisher, au nom de qui auriez-vous le moindre droit de prendre des décisions à notre sujet? »

Le visage du vieil homme demeura impassible.

— « Eh bien, mais, vous vous êtes posés sur mon champ, et mon petit-fils vous a amenés ici. »

— « Moyennant quoi vous assumez l'entière responsabilité de toute l'affaire? Gouvernez-vous la Terre? »

La bouche de l'homme s'ouvrit, béante :

— « Est-ce que je gouverne... Ha ! Ha ! Ha ! »

Plié en deux sur son siège, Frobisher se tenait les côtes sans pouvoir contenir un rire homérique.

— « Est-ce que je gouverne... » A nouveau, il fut secoué de hoquets, son hilarité faisait littéralement trembler le plancher ; elle était si communicative que, finalement, Langdon ne put réprimer un sourire intrigué, et même la fureur de Brian s'atténua quelque peu.

— « Excusez-moi, » dit-il enfin faiblement, les larmes aux yeux, « mais... mais c'est la chose la plus drôle que j'aie entendue depuis les semailles printanières ! *Si je...* ha ! ha ! ha ! Attendez que je dise à mon fils... Désolé, Mr. Kearns, je ne peux pas m'en empêcher. *Si je gouverne la Terre !* » gloussa-t-il à nouveau. « A Dieu ne plaise ! J'ai déjà suffisamment de mal à gouverner mon petit-fils ! » Il repartit à nouveau d'un grand rire, irrépressible.

Brian ne voyait absolument pas ce qu'il pouvait y avoir de si drôle et il le dit.

Avec effort, Frobisher se reprit, contrôla son hilarité et sécha ses yeux. Il regarda Brian :

— « Vous êtes venus à moi, » précisa-t-il, « voilà ce qui me rend responsable de vous. Je ne suis pas homme à reculer devant mes responsabilités ni à vous refuser l'hospitalité, mais franchement, j'aurais préféré que vous tombiez sur quelqu'un d'autre ! » Il laissa encore échapper un léger rire. « Je peux voir dès à présent tout le mal que vous allez nous donner ! Si vous ne voulez pas m'écouter, vous êtes libres d'aller à la recherche de quelqu'un d'autre, mais je crains fort que cette autre personne ne vous réponde la même chose que moi ! »

Il sourit, et l'amicale anxiété exprimée par son visage eut raison de la colère de Brian.

Frobisher ajouta tranquillement : « Après tout, il n'y a pas de raison pour que le village de Norten n'ait pas à résoudre ce problème plutôt qu'un autre. » Il se leva. « Je suppose que les autres membres de l'équipage doivent être inquiets à votre sujet. Suis-je dans la vérité en supposant que vous devez avoir entre vous un moyen de communication? »

Langdon, exaspéré, hocha la tête affirmativement, et Frobisher attrapa un manteau à une patère.

— « Eh bien alors, pourquoi ne pas les appeler? Nous aurons le temps, chemin faisant, de faire le point. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je vous accompagne? »

— « Non. Pas du tout, » dit faiblement Brian. « Pas du tout. »

(La fin au prochain numéro.)

(Traduit par Régine Vivier.)

Quelqu'un saura peut-être...

par HERVÉ CALIXTE

Au banc d'essai des nouveaux jeunes auteurs français dans « Fiction », *chaque mois ou presque apporte de nouveaux noms. Voici aujourd'hui Hervé Calixte, qui débute dans nos pages avec un conte fantastique direct et touchant — en attendant d'autres histoires que nous avons déjà retenues de lui — et qui se présente lui-même ci-après :*

« Né en 1931, d'origine lyonnaise, sans joie aucune. Vocation littéraire précoce, contrariée dans différents établissements dits d'enseignements, d'où une carrière estudiantine très vagabonde. S'oriente vers le théâtre, où il fait le désespoir de célèbres professeurs en jouant la tragédie... Puis celui d'autres non moins célèbres en s'essayant dans la comédie. Cette réussite brillante le conduit à se tourner vers le cinéma. Met deux longues années de stage à découvrir qu'on y tourne fort peu. Actuellement chef de service dans une agence immobilière.

» Possède la bibliothèque complète des auteurs en langue française de science fiction, mais se refuse énergiquement à la mettre en circulation. Aime Sheckley, admire Van Vogt et déteste Ray Bradbury... Côté fantastique : Jean Ray, Lovecraft et Jean-Louis Bouquet restent ses auteurs préférés.

» Joue aux échecs, fume la pipe et prépare une série de romans d'anticipation d'un type tout à fait nouveau, comprenant 25 volumes. Avoue d'ailleurs que les titres seuls en sont achevés... »



QUELQU'UN saura peut-être expliquer logiquement ce qui m'est advenu. Sûrement même, mais je ne serai plus là pour l'apprendre. Quelques heures encore et j'aurai la clef du mystère.

A moins que *là-bas* aussi, on ignore tout. De toute manière, ce n'est pas moi qui reviendrai le dire...

J'écris ces lignes hâtivement, sur des feuilles volantes, en m'appliquant à faire le moins de bruit possible pour ne pas réveiller Flora qui dort, la bouche ouverte et le visage barbouillé par ce masque de beauté d'un blanc malsain qu'elle s'applique chaque soir, et dont l'odeur de concombre sûr provoque en moi une instinctive répulsion.

Pourvu qu'elle ne s'éveille pas... Elle voudrait savoir ce que je fais, à qui j'écris, comment, pourquoi, m'assaillant de ses questions insidieuses, m'accablant de cette sollicitude mielleuse et de cette perpétuelle inquisition avec lesquelles elle a empoisonné toute ma vie.

Flora ! Je me demande encore comment j'ai pu faire la sottise de l'épouser.

Elle a le don de me mettre hors de moi. Avec des riens, elle déclenche une querelle qui lui permet de me jeter à la tête un tas de reproches amers et blessants.

C'est surtout cela qui m'a décidé : l'obsession de sa présence.

Je ne peux plus la supporter, c'est plus fort que moi. Je n'aurais jamais dû me laisser prendre au piège, croire au bonheur fallacieux que pouvait me procurer un mariage d'argent.

Oui, le mot est lâché, j'ai fait un mariage d'argent. Je n'aimais pas Flora, je ne l'ai jamais aimée.

Bien sûr, je n'aurais pas dû accepter, seulement qu'on me comprenne : Flora, c'était la réussite, la certitude d'un avenir assuré, tandis que Colette n'avait pour elle que sa jeunesse et le fait que nous nous adorions. Jamais je ne pourrai oublier le pli tremblant de ses lèvres lorsque, lui ayant annoncé que j'épousais Mlle Lennier, la fille de mon patron, elle me dit en essayant de sourire :

— « Tu fais une bêtise, mon Jeannot, mais va, je ne t'en veux pas... Jusqu'à mon dernier souffle, je t'attendrai et tu verras, tu finiras par me revenir... »

Jeannot — c'est vrai, en ce temps-là je n'étais que Jeannot Martellière, un obscur employé de la Maison, ayant bien du mal à joindre les deux bouts, et non Jean Lennier-Martellière, président de la Compagnie du même nom et principal actionnaire de la Société France Floride.

Dix ans seulement entre les deux... Incroyable...

Une extraordinaire ascension, disent certains journaux. Je l'ai payée cher. De mon bonheur, de ma jeunesse, de mes illusions aussi. De tout ce qui aurait pu faire de moi un homme heureux. Je l'ai payée exactement de toutes les minutes de mon existence, car aucune ne m'a appartenu.

A peine dissipé l'éblouissement d'un voyage de noces auquel je n'aurais osé songer dans mes rêves les plus ambitieux de petit employé besogneux, à peine le Prater, la baie de Naples, Unter den Linden et Piccadilly Circus évanouis, je dus me rendre à l'évidence : je n'étais pas un mari comme les autres. Flora m'avait acheté. Au même titre que ses robes, ses bijoux et le perroquet ridicule dont elle s'était entichée. On me le fit bien comprendre. Sa famille d'abord puis, quand elle eut disparu, Flora elle-même.

Il me fallut troquer le col souple contre le col rigide, porter les habits qu'on m'imposait, voir les gens qu'on invitait pour moi, habiter une villa immense dans la banlieue chic plutôt qu'un appartement en ville, supporter la présence d'un maître d'hôtel pendant les repas.

Il me fallut aussi endurer l'incessante litanie des « Fais ceci », « Ne dis pas cela », « Dans notre milieu », renoncer à tous mes amis et me soumettre à une tutelle sans un instant de répit.

Les premiers temps, je luttais, malgré scènes et reproches. En fait,

j'espérais surtout revoir Colette bien qu'elle eût disparu sans que personne pût m'indiquer sa retraite.

Puis quand il n'y eut plus aucun espoir de la retrouver, j'abdiquai définitivement, me résignant à être l'ombre de Flora.

J'ai cédé, je cède encore sur tout.

Sauf sur un point.

Malgré d'incessantes discussions, malgré d'atroces disputes, malgré tout ce qu'a imaginé Flora pour m'en empêcher — Dieu sait qu'elle n'est à court ni de moyens ni d'arguments — je continue de prendre le train pour me rendre à mon bureau.

Depuis huit ans, depuis le moment exact où nous nous sommes installés dans cette maison de Marly que j'exècre, au milieu de ce parc qui suinte l'humidité autant que l'ennui, je suis resté fidèle à ce petit train de banlieue qui a l'air d'un jouet lorsqu'on le voit passer sur le viaduc, entre les arbres, avec un grand bruit de ferraille et de stridents coups de sifflet, comme s'il se donnait l'illusion d'être un express.

Menaces, prières, imprécations, rien n'y a fait : j'ai dédaigné même la monstrueuse voiture américaine super-luxe dont elle m'a fait cadeau et qui demeure inutilisée dans le garage.

C'est ma revanche à moi. Quand je traverse la place de l'Abreuvoir vers les huit heures pour me rendre à la gare, je vois bouger le rideau de la fenêtre du second. Elle m'épie. Et je sais qu'elle enrage de me voir partir seul, libre, joyeux. Elle aurait tant voulu m'imposer la présence d'un chauffeur. Elle aurait tellement apprécié de pouvoir connaître l'emploi du temps exact de mes journées.

Et je m'obstine. J'aime le train, j'aime cette courte évasion parmi les ouvriers, les employés, les midinettes, tout ce petit monde simple et heureux que je n'aurais pas dû quitter.

Chaque train a ses habitués, chaque wagon sa physionomie et le « 8 h 05 » ne ressemble pas au « 8 h 27 » par exemple.

Suivant le temps mis pour remonter les escaliers de la gare, suivant la hâte que j'y apporte, je sais que je trouverai dans mon wagon le groupe des petites écolières du Lycée Hoche, le monsieur décoré de Bougival ou le mécano au visage constellé de taches de rousseur qui bécotera sa fiancée jusqu'à Paris en s'abritant dans l'ombre complice d'un journal.

Pas un détail de la ligne que j'ignore. Pas un tunnel dont je ne connaisse la longueur. Pas un bruit qui ne me soit familier. Pas une gare dont je ne puisse dessiner le plan de mémoire sans oublier le moindre détail : Bougival et son exposition florale amoureusement entretenue par un chef de gare poète qui peuple les bassins d'une multitude de cyprins, Louveciennes avec son pont crevassé et les arches moussues du vieux pont romain, Vaucresson et ses tunnels lilliputiens, Garches blottie dans un îlot de verdure. Jusqu'aux panneaux publicitaires dont je pourrais reconstituer sans erreur la succession.

C'est pour cela que mon aventure est impossible. Parce que rien ne m'est inconnu de ces vingt kilomètres de rails.

Que l'on sache d'abord que je n'ai jamais été sujet aux hallucinations, que je bois raisonnablement et que j'étais dans mon état normal quand je montai dans mon wagon habituel en queue du train, hier matin.

Quand je dis mon état normal, pas tout à fait, non. J'étais énervé, exaspéré même. Et toujours par la faute de Flora qui ne perd pas une occasion de m'être désagréable.

Comme beaucoup d'hommes, j'ai la faiblesse de détester jeter quelque chose. Il en va de même pour mon courrier soigneusement classé d'année en année à l'intérieur d'une armoire. C'est une manie, soit, mais qui n'en a pas?

La veille, sous prétexte de ranger des placards — alors que je sais parfaitement qu'elle a horreur dé tout ce qui risque de l'amener en contact avec la poussière — Flora avait ouvert mon armoire, mélangé les cartons, brassé les lettres, bref, mis la plus épouvantable pagaye dans mes affaires.

Mes protestations contre ce bouleversement — justifiées car ce capharnaüm m'empêchait de retrouver un dossier dont j'avais un besoin impérieux ce matin-là pour un client — avaient permis à ma femme en exhibant une vieille lettre de Colette de me faire une scène ridicule et tout à fait hors de propos.

Aussi, je l'avoue, j'étais dans une rage folle en partant pour la gare : d'abord j'ai horreur qu'on lise mon courrier, ensuite cette lettre me remémorait un chapitre douloureux de mon existence, chapitre qui ne concernait en rien Flora.

Le wagon bondé, comme tous les jours de marché, je dus me contenter d'un strapontin.

J'étais tellement distrait par cette dispute que c'est seulement au sortir du tunnel de Louveciennes que je m'aperçus que j'avais oublié d'acheter mon journal habituel. Pas question de réparer cet oubli avant Vaucresson et je m'abîmai dans de sombres pensées où l'image d'une Colette souriante et fraîche telle que je l'avais connue s'opposait à celle de mon mauvais génie. Car sans Flora...

Pauvre Colette ! « Partie sans laisser d'adresse. » Cette mention banale s'étalait sur toutes les lettres que j'avais tenté de lui envoyer.

Perdu dans ces méditations, j'entendis soudain nasiller : « Vau...au... cresson » et bondis jusqu'à la salle d'attente. Il y avait beaucoup de monde et, malgré mon impatience, la marchande ne se pressait pas : je n'avais pas de monnaie — elle non plus — tant et si bien que lorsque je parvins enfin sur le quai, le train s'ébranlait déjà, portes fermées, m'ôtant tout espoir d'y remonter. Il ne me restait plus qu'à attendre le suivant. Soit une bonne demi-heure à perdre.

Que faire? Je décidai d'aller boire un café chez Garnier, de l'autre côté de la place, et sortis de la gare.

***

A peine dehors, l'air chaud me saisit et je quittai mon imperméable en me demandant comment j'avais pu le supporter si longtemps. Haut dans le ciel, luisait un soleil de plomb, qui me parut plus gros que d'habitude sans que j'y attache la moindre importance, tant je continuais d'être énervé.

Je fis un pas et c'est alors qu'un déclic se produisit en moi : quelque chose n'allait pas... La place de Vaucresson est minuscule, de forme légèrement ovale et fermée par une rue en contrebas, or j'avais sous les yeux une place carrée, bordée de maisons blanches, avec des toits en terrasses, une place que je ne connaissais pas !

Cependant, autour de moi, les gens allaient et venaient comme s'ils trouvaient ce spectacle parfaitement normal, comme s'ils ne se rendaient pas compte de ce qu'il y avait d'ahurissant à parcourir cette place qui n'était pas celle de Vaucresson. Le pire, c'est que je n'avais même pas la ressource de croire à une erreur, à une confusion de ma part : cette place et ce décor n'existaient pas sur la ligne !

Je dus me pincer jusqu'au sang pour me convaincre que j'étais bien éveillé, car ce que le vent m'apportait, cette senteur bien particulière, je venais de le comprendre, c'était l'odeur âpre et piquante de la mer.

Comme un somnambule, je traversai la place, m'efforçant de garder mon calme, et je parvins jusqu'à l'avenue qui la prolongeait. Longue de cent mètres environ, bordée de palmiers nains, elle descendait en pente douce vers une plage de sable au bord de laquelle venaient mourir des vagues frangées d'écume. Aucun doute possible, c'était la mer. La mer à quinze kilomètres de Paris...

Je me demande encore comment je ne suis pas devenu fou sur le coup.

Et les gens continuaient de marcher. A leurs yeux, tout était naturel.

D'une seule pièce, je me tournai vers la gare, craignant de trouver à sa place un établissement thermal ou un casino. Mais non, elle était bien là, avec ses volets verts, sa grosse horloge et sa porte vitrée, seule réalité tangible dans cet univers en soudaine folie. Seulement, en dessous de la pendule, au lieu de VAUCRESSON, on lisait JUAN-LES-PINS.

Je m'écroulai plutôt que je ne m'assis à la terrasse d'un café et ce fut d'une voix mourante que je commandai un cognac.

Juan-les-Pins ! La tête entre les mains, je tâchai de mettre un peu d'ordre dans mes idées en déroute. Machinalement, je ramassai une feuille de palmier et la tordis entre mes doigts pour en faire une boule chiffonnée que je glissai dans ma poche : cela me convainquit au moins d'une chose, c'est qu'elle était réelle...

Etais-je atteint d'amnésie? Je me souvenais parfaitement de tout ce qui précédait ma sortie de la gare, de ma dispute avec Flora, du train, du journal oublié...

Le journal !

Le tirer de ma poche fut l'affaire d'un instant.

Le journal portait la date du jour. C'était bien celui que je venais d'acheter à Vaucresson, à la seule différence que la page régionale habituelle se trouvait remplacée par celle de Nice.

La fantasmagorie continuait et il me fallait admettre cette chose folle, impossible : entre le moment où j'avais franchi la porte de la gare de Vaucresson et celui où j'avais posé le pied dehors, c'est-à-dire en un peu moins de dix secondes, j'avais parcouru plus de mille kilomètres. Cela ne tenait pas debout.

Je repris le journal, m'astreignant à le lire, ligne par ligne, sans en sauter une, pour reprendre mes esprits. C'est alors que l'insertion me tomba sous les yeux :

« *Nous avons le plaisir d'apprendre le mariage de mademoiselle Colette Beaufils avec monsieur Jacques Salles, directeur de l'Office Général. La bénédiction nuptiale leur sera donnée en la chapelle de l'église Sainte-Thérèse le mercredi 16 mai. Le présent avis tient lieu de faire-part.* »

Colette se mariait. J'oubliai tout en cette minute. Flora, la villa de Marly, ma situation... C'était Colette que j'aimais et je ne permettrais pas à un étranger de me la ravir. Par une faveur incompréhensible, mais manifeste, le Destin m'accordait une chance de reconquérir mon bonheur. Je ne devais pas la laisser échapper. Et il me restait à peine vingt-quatre heures.

Fébrilement je cherchai une adresse, un nom, une quelconque indication. Rien. Ce simple avis laconique. Pas de domicile indiqué ni pour Colette, ni pour celui que je me refusais à considérer comme son mari possible.

Peut-être y aurait-il davantage de précisions dans un journal local. En hâte, je payai ma consommation et remontai vers l'intérieur de la gare où devait se trouver un marchand.

Je poussai la porte...

et me retrouvai dans la gare de Vaucresson. L'employé me fit signe : « Allons, dépêchez-vous, vous allez rater le train, voyons ! »

Ahuri, je me précipitai sur le quai, grimpai dans le wagon de queue.

C'était le train que j'avais pris à Marly.

*
* *

Incroyable, dira-t-on. Je le sais, je me le suis redit toute la journée. Pourtant je n'ai pas rêvé, la feuille de palmier restée dans la poche de mon costume suffirait à me le prouver.

Quelle que soit la manière dont je retourne cette histoire, j'en arrive au même point : descendu à 8 h 10 à Vaucresson, je suis sorti de la gare, j'ai passé une heure à Juan-les-Pins avant de rentrer dans cette gare, et de reprendre mon train à 8 h 11 à peine.

C'est ainsi, inutile de me leurrer.

D'ailleurs, j'ai voulu contrôler ; ne connaissant pas Juan-les-Pins, j'ai fait une enquête discrète dans une agence de voyages. Aucun doute possible ; sur les photographies, j'ai reconnu aisément la place, les maisons blanches et même le café où j'avais bu un cognac.

Je devrais m'arrêter là, la suite est tellement fantastique.

Mais pour celui qui lira ces feuilles, il faut que je dise tout, afin qu'il puisse vérifier, se renseigner.

Parce que cette ville qui est Juan-les-Pins et qui ne peut pas l'être, j'y suis retourné. Hier soir, quand le train a stoppé, je suis descendu de nouveau.

L'air était doux, parfumé de l'odeur des mimosas en fleurs. Des heures durant, j'ai parcouru la ville au hasard de ses rues. Il fallait que je sache. Il fallait que je me rende compte.

Et c'est comme cela que j'ai eu la preuve. Oh ! grâce à des détails imperceptibles : des magasins qui ne sont plus là si je me retourne un peu vite, des arbres aux formes trop floues, un je ne sais quoi qui fait que ce Juan-les-Pins n'est sûrement pas le vrai. C'est une ville factice, à mon usage. Toutes les rues semblent en cercle, il m'a été impossible de m'éloigner dans la campagne par exemple : chaque fois que je quittais la pinède au centre de la ville par une voie, une autre voie m'y ramenait. Là, juste devant cette église où demain...

J'errais. Je vis le soleil se coucher, plonger dans la mer embrasée de rouge, je vis s'animer les rues. Je vis la foule bruyante déferler en riant aux éclats.

Des heures durant, j'ai marché. Jusqu'au moment où je suis tombé sur le portrait — je n'ose dire par hasard. Un vieux morceau de journal que le vent déposa juste à mes pieds. La photo était un peu floue, mais on distinguait suffisamment les traits avec, en dessous, en gros caractères : *Jacques Salles, le sympathique directeur de l'Office Général...*

J'en savais assez.

Quand je suis revenu à la gare, par une de ces rues qui descendent toujours quel que soit le sens dans lequel on les prend, la pendule de Vaucresson marquait encore la même heure. Sur le quai, immobile, on aurait dit que le train m'attendait.

***

Le jour va poindre. Flora vient de se retourner en grognant et je songe avec joie que c'est la dernière fois que je la vois.

Tout à l'heure, j'enfermerai ces pages dans ma serviette, je traverserai la place de l'Abreuvoir d'un pas léger et je monterai tranquillement les marches qui mènent à la gare. Je prendrai mon ticket comme tous les jours, mais un aller seulement.

Pour Vaucresson.

Quant à la serviette, je la laisserai dans le train. Quelqu'un la trouvera... Quelqu'un saura peut-être...

Jamais plus je ne franchirai la porte qui donne sur ma vie passée. D'ailleurs, je ne le pourrais plus.

L'église Sainte-Thérèse, j'y serai. A 11 heures précises, et rien ne saurait m'en empêcher.

Parce que le portrait de Jacques Salles, c'est le mien.

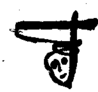


Micro-opération

(Emergency operation)

par ARTHUR PORGES

Où Arthur Porges, notre auteur bien connu, s'empare d'un thème de S.F. classique (voir « Les mondes intérieurs » *de William Morrison, dans notre numéro* 13, *ou* « Le microbe détective » *de Hal Clement, au* « *Rayon Fantastique* »), *lui donne un nouveau tour, et lui insuffle une convaincante fraîcheur à l'aide du réalisme pointilleux qui est sa spécialité.*



Le chirurgien-chef fit un geste bref et autoritaire et les étudiants en médecine se redressèrent sur leurs sièges. Sur l'écran de télévision qui couvrait toute la surface d'un mur de l'auditorium, le maître était vraiment imposant : grand, osseux, les cheveux blancs, d'une vitalité débordante, avec un visage aux traits mobiles que le temps avait gravé de rides volontaires. Les rires et les conversations cessèrent pour faire place à un silence attentif. La nouvelle s'était répandue d'un cas sortant à ce point de l'ordinaire que même les membres du comité directeur en avaient quitté pour un moment leurs bureaux luxueux. Comme pour le confirmer, Hoffman et Ball, deux des principaux officiels de l'Institut Américain de Chirurgie, entraient justement à pas mesurés dans l'amphithéâtre pour aller prendre place parmi les étudiants de quatrième année.

Le chirurgien-chef prit la parole avec le lent débit et la prononciation soignée d'un conférencier éprouvé.

— « Comme vous le savez, » dit-il, « nous avons devant nous aujourd'hui un problème médical rare, mais non pas unique. Le malade, qu'on est en train d'amener à la salle d'opération, s'est fait ce matin une légère éraflure au pouce gauche au cours de son travail. »

Il s'interrompit un instant, probablement pour organiser ses pensées, mais son hésitation eut un effet de détente inattendu et un certain nombre de ses auditeurs les plus jeunes, prenant cette entrée en matière pour un trait d'humour, se mirent à ricaner tout bas. Le chirurgien fronça les sourcils.

— « Non, messieurs, » dit-il. « Je ne cherchais pas à être drôle, quelle qu'ait pu vous paraître cette affirmation. Le point essentiel est que cet homme, travaillant dans un laboratoire atomique — sans prendre, semble-t-il, toutes les précautions nécessaires — a frotté la lésion et a ainsi contaminé la plaie avec une infime particule — moins d'un dix-millième de milligramme, croyons-nous — de plutonium. »

Il y eut un soudain hochement de têtes dans les rangs des étudiants les plus avancés.

— « Normalement, » poursuivit le chirurgien, « une amputation rapide et assez haute s'impose, puisqu'un tel fragment, extrêmement radio-actif, ne doit à aucun prix pénétrer dans l'appareil circulatoire principal. Cela semble radical, j'en conviens, mais ce fut notre seule ressource dans le passé. La nocivité de ce type d'isotope à longue période de semi-vie est presque incroyable : la grosseur de la particule ne fait rien à l'affaire. On peut dire que toute masse de plutonium, si minuscule soit-elle, est invariablement meurtrière une fois passée dans le corps.

» Dans le cas qui nous occupe, le malade n'a pas pris suffisamment conscience des dangers de son métier, et en quittant son travail, dans l'après-midi, il se trouvait dans un état grave. Le plutonium avait déjà quitté l'extrémité de son doigt et s'était logé ailleurs, se comportant, » ajoua-t-il d'un ton un peu emphatique, « avec la perversité caractéristique des corps étrangers de cette nature. »

Il s'arrêta et fit un pas de côté pour leur permettre de voir la grande et complexe table d'opération faire son entrée sur ses glissières caoutchoutées. Sur la table était allongé le corps anesthésié d'un homme d'âge moyen et solidement bâti. Grâce au système de sonorisation, on percevait sa respiration légèrement sifflante indiquant qu'il était sous l'influence de la nouvelle drogue, la prontocaïne. Plus intrigant était le ronflement rythmique d'une pompe. Un récipient en matière plastique de deux cents litres de sang entier reposait sur un chevalet métallique au-dessus du malade et l'on pouvait voir le niveau descendre lentement tandis que l'efficace petit moteur aidait le cœur de l'homme à lancer du sang frais dans son appareil circulatoire. Un tube souple reliait une veine de son bras droit à un bassin d'épuisement dans le sol carrelé.

— « Oui, » poursuivit le conférencier, comme s'il percevait la réaction de ses auditeurs par l'intermédiaire de l'écran plus petit de la salle d'opération qui le tenait en contact avec eux, « le mieux que nous puissions faire pour le moment est de continuer de lui renouveler entièrement le sang. De cette manière, impossible en circulation normale fermée, nous évitons que les globules sanguins ne soient continuellement irradiés par le plutonium. L'excès, que vous voyez s'écouler, sera traité et récupéré.

» Si vous vous demandez pourquoi rien de plus positif n'est tenté à ce stade de l'opération, l'explication est que la particule s'est logée dans un minuscule vaisseau sanguin, un capillaire, en contact étroit avec la partie postérieure du nerf optique, à l'endroit où celui-ci étend ses ramifications dans le cerveau.

» Si nous avions deux heures devant nous, les techniques modernes de la chirurgie du cerveau nous permettraient, avec des chances maxima de succès, d'atteindre cette région et d'en extirper le corps étranger ; mais l'opération est très délicate, comme les professeurs d'anatomie ici présents peuvent en témoigner, et d'ici là, messieurs, le dommage causé au nerf optique — c'est de celui de droite qu'il s'agit — et au tissu

cérébral contigu serait si étendu qu'il en résulterait immédiatement la perte de la vue pour un œil, suivie plus tard, comme il arrive si souvent, de l'atrophie par sympathie du nerf optique gauche et de la cécité totale. Les lésions du cerveau produiraient des symptômes moins prévisibles, mais graves sans aucun doute. Situation très sérieuse en vérité. Notre seul espoir, par conséquent, est une action plus rapide sous une forme particulièrement adaptée à ce cas. Un contrôle au compteur Geiger a permis de localiser le plutonium au point que j'ai mentionné, et comme nous n'avons pas d'autre solution, nous avons mandé un collègue distingué qui a, pour traiter ce cas urgent, une compétence unique. C'est en attendant son arrivée que je peux vous donner ce résumé détaillé du problème. »

Un brouhaha de conversations s'éleva aussitôt. Beaucoup devinaient maintenant ce qui allait se passer. C'était une chance pour un étudiant en médecine que de pouvoir être témoin d'un tel cas. Le dernier dans cette école s'était produit presque six ans auparavant et avait concerné un gliôme, une des tumeurs cérébrales les plus dangereuses et normalement inopérable.

L'assistance tendit le cou comme un seul homme. Une petite tache brillante, pareille à un grain de poudre dans un rayon de soleil, évoluait majestueusement dans l'air stérilisé et sans poussière de la salle d'opération. On pouvait entendre une pulsation rythmée et aiguë comme aurait pu en produire un moteur minuscule. Le point lumineux plana un instant, puis descendit brusquement pour venir atterrir dans le champ d'un microscope téléviseur. Sur l'écran auxiliaire qui s'alluma aussitôt, les étudiants virent l'image agrandie d'un sphéroïde de métal. Un petit hublot s'agita et s'ouvrit, et une échelle de débarquement en émergea, par où descendit à terre un organisme microscopique. De la taille d'un globule rouge, dont il avait à peu près la forme, il se déplaçait sur des douzaines de cils semblables à des lanières de fouet. Deux orifices oculaires, immenses par rapport aux dimensions de la créature, luisaient symétriquement sur les deux quarts de cercle antérieurs de son corps lenticulaire. Dépourvus de paupières, ils flamboyaient intérieurement d'intelligence. Une sorte de harnais transparent formait une figure géométrique autour de la masse circulaire de protoplasme : à ce harnais étaient suspendus des instruments nombreux et compliqués.

— « Messieurs, » dit le chirurgien-chef d'une voix ample, « je vous présente l'un de nos collègues et précieux auxiliaire natif d'Ilkor, le Dr. M'lo. Il va pénétrer dans le courant sanguin du malade et en extraire la particule de plutonium. »

Un technicien s'approcha avec une seringue hypodermique qui scintillait à la lumière. A travers le microscope, les spectateurs virent l'aiguille évidée, semblable à un tube géant, se poser juste devant le docteur ilkorien. Une fente sans lèvres au centre de la partie supérieure du corps de celui-ci sembla se tordre en une grimace de dégoût comique. C'était un peu la réaction de quelqu'un qui va plonger dans l'eau glacée. L'organisme étranger lutta un moment contre la pellicule aqueuse superfi-

cielle à la pointe de l'aiguille, ce que voyant, le technicien tira un peu plus sur le piston. M'lo fut aspiré par l'ouverture et, un instant plus tard, on pouvait le voir nageant nonchalamment dans la solution salée tonique de la seringue transparente.

L'image agrandie disparut de l'écran et l'assistance vit le technicien se placer sur le côté du malade. Il adressa au chirurgien-chef un regard interrogateur.

— « Allez-y, Joel, » commanda son supérieur.

D'un seul mouvement précis, le technicien trouva la grande veine jugulaire extérieure qui draine directement le cerveau et poussa le piston.

— « Maintenant nous n'avons plus qu'à attendre, » dit le chirurgien. « Le Dr. M'lo n'a aucun moyen de communiquer avec nous pour le moment. Même dans des conditions idéales, un montage électronique très compliqué est nécessaire. Mais pendant que nous attendons, laissez-moi vous remettre en mémoire certains détails sur nos auxiliaires ilkoriens. Comme vous vous le rappellerez peut-être, c'est seulement il y a trente ans, en 1960, que se posèrent sur la Terre les premiers organismes venus d'Ilkor, qui est une planète de Procyon. Par bonheur, notre pire période de chauvinisme était passée et nous ne commîmes aucune faute grossière envers ces êtres tout à fait civilisés. Animés d'un ardent désir de savoir, ceux-ci ne tardèrent pas à apporter une précieuse contribution à notre culture en de nombreux domaines. Un grand nombre d'Ilkoriens ont consacré le meilleur de leurs efforts à apprendre l'anatomie et la physiologie humaines, en dépit des obstacles qu'ils rencontrèrent pour communiquer avec nous aussi bien que de ceux dus à l'incroyable différence dans les dimensions corporelles. Ils y sont parvenus non seulement par des études et des consultations, mais aussi par des recherches effectivement faites dans le corps de volontaires humains. De la taille des globules rouges du sang et exempts d'infestation bactérienne, ce sont des experts de type idéal pour les travaux sur place en microbiologie.

» Quelques-uns d'entre eux — un trop petit nombre, malheureusement, car ils s'intéressent plus à la théorie qu'à la pratique — se sont mis à notre disposition comme véritables spécialistes pour nous aider dans de délicates opérations. Ils sont très recherchés. Le Dr. M'lo, par exemple, est très occupé, et nous devons nous estimer heureux d'avoir pu obtenir ses services aujourd'hui. C'est lui, chose assez curieuse, qui, il y a six ans, dans cette même salle, est entré dans le cerveau de ce fameux malade et a détruit sur place avec des appareils de son invention une tumeur réputée inopérable. C'est un expert en radiations ainsi qu'un étudiant des plus compétents en physiologie humaine, ce qui rend son aide inestimable dans les circonstances critiques présentes. J'espère que maintenant il approche du fragment de plutonium. »

Il en approchait, en effet. Nageant rapidement dans le flot sanguin veineux, luttant contre son courant, considérable bien qu'inférieur au courant artériel, bousculé par des globules plus gros que lui, mais moins résistants, le Dr. M'lo savait qu'il n'était plus loin du but. La bulle étroite du détecteur de radiations supporté par son harnais tremblotait

contre son point de repère supérieur. Il s'arrêta au milieu du courant violent, gêné par les plaquettes friables qui se précipitaient sur lui en grand nombre. Il agita vigoureusement sa série de cils et se blottit contre la paroi du vaisseau où le sang circulait plus lentement. Naturellement, il n'y avait pas de lumière venant de l'extérieur, mais pour ses yeux ultra-sensibles chaque fragment de tissu vivant diffusait une faible lueur. C'était la luminescence caractéristique de la vie elle-même, bien que fort en dessous du seuil de la vision humaine et connue de l'homme uniquement par les recherches longtemps négligées de Gurwitch.

Juste devant lui, la veine bifurquait et il dut consulter son appareil détecteur. Il ne pouvait être question, faute de temps, de revenir en arrière en cas d'erreur. A chaque seconde, le plutonium bombardait les tissus du malade de projectiles à la capacité de destruction considérable. La ramification de gauche était la bonne, sans aucun doute. Il étudia soigneusement la configuration des lieux, d'après sa profonde connaissance de l'anatomie humaine. Quelque part, à quelques centimètres de là, il devait trouver une veine plus petite et ensuite le capillaire lui-même, serré contre le nerf optique et dans lequel était coincé le fragment mortel, bloqué dans son trajet en direction du cœur. M'lo, toutefois, ne tirait pas de conclusions hâtives. Personne mieux que lui ne savait à quel point la structure microscopique des humains peut présenter de différences selon les individus : l'emplacement relatif des organes principaux variait rarement, mais les réseaux capillaires n'étaient pas si obligeants. Ah ! Voici cette dernière veine, en effet. M'lo eut un mouvement de recul au moment où il reçut en plein corps une décharge de noyaux atomiques. Il entendait le crépitement des projectiles frappant les tissus ; devant lui, une auréole de lumière lui blessait la vue. Il s'avança plus lentement, presque à regret. Ce que les médecins, là dehors, ignoraient, c'était la souffrance à laquelle le soumettait une opération de ce genre. Sans doute était-il relativement insensible aux pires effets de la radio-activité, mais la douleur était infernale. Les rayons électromagnétiques étaient comme le soleil d'été sur une conjonctive enflammée, et une grêle perçante de déchets nucléaires, déjà désintégrée par son passage à travers les tissus et l'eau, assaillait son corps impitoyablement.

Soudain il s'arrêta. Un ennui — une cause de retard, surtout dans cet étroit vaisseau capillaire où les globules rouges circulaient en file indienne. Juste devant lui apparaissait une masse blanche, un leucocyte, qui se précipitait certainement au secours des cellules torturées, pressentant quelque part dans sa vague intelligence une invasion bactérienne. Précédant de peu M'lo, il s'était glissé à travers la paroi du vaisseau et bloquait maintenant le chemin. Dans sa semi-conscience, il semblait reconnaître en M'lo un étranger indésirable dans le courant sanguin. Bien que cet intrus fût trop volumineux pour qu'il pût l'engloutir, le leucocyte s'approcha, ses pseudopodes cherchant à l'atteindre. M'lo n'avait aucune envie d'entrer en corps à corps avec cette chose humide, poisseuse et fétide. Il ne voulait pas de complications ; ses yeux étaient

déjà des cavités où se concentrait la douleur et tout son corps se pliait sous cette pluie terrible et implacable de projectiles atomiques. Le leucocyte était tenace et fort et même s'il ne pouvait blesser facilement M'lo, il pouvait immobiliser un certain nombre de ses cils, causant un retard fatal au malade.

Dépité, M'lo essaya de s'échapper à travers la paroi de la cellule, mais il était moins plastique qu'un globule rouge et ne put y parvenir tout à fait en ce point du capillaire. N'importe, il n'y avait pas de temps à perdre. Avec une paire de cils, il tira un pistolet de son harnais, pressa sur un bouton et, sous la poussée d'un volume d'argon fortement comprimé, une aiguille cristalline traversa le plasma comme un éclair pour s'enfoncer dans la masse écumeuse du leucocyte. Instantanément la petite flèche s'était dissoute ; elle était extrêmement, mais localement toxique. Le globule blanc se ramassa sur lui-même en une boule de douleur. Puis sa membrane presque invisible éclata, projetant du protoplasme en tous sens dans le flux sanguin. Une vacuole s'aplatit avec un léger claquement. Mais déjà M'lo poursuivait son chemin.

La faible auréole devint un soleil en miniature ; ses yeux le cuisaient malgré les écrans protecteurs qu'il avait adaptés par-devant. Ne pas approcher trop près ! Même lui ne pouvait s'exposer de près au plutonium, cette saleté ! Il fit une estimation rapide et compétente du dommage ; on lui demanderait des détails. Le nerf optique était gravement atteint, mais non de façon irrémédiable. Il distinguait sa surface pâle à travers la paroi capillaire translucide, elle-même une masse de lésions. Il existait des médicaments qui aideraient à reconstituer ces tissus. Le cerveau était au-delà de son observation, mais à en juger par la quantité et la vigueur des radiations il y avait un risque que le malade souffre d'ataxie jusqu'à la fin de ses jours. M'lo espérait que non.

Il prit un grappin spécial accroché à son harnais, déroula une certaine longueur de filin métallique flexible et, s'approchant à la nage aussi près que possible de la masse ardente et crachante, il laissa dériver le dispositif dans le fluide lumineux, presque étale ici, à cet avant-poste de l'appareil circulatoire. Il lui fallut plusieurs essais, mais, finalement, les griffes ingénieusement conçues formèrent une sorte de cage autour du plutonium et M'lo tira fortement sur le filin. Ses plans étaient faits. Il n'avait pas le temps de remorquer la particule par le chemin détourné qu'il avait pris pour la découvrir. Non, mieux valait l'éloigner immédiatement du nerf optique, puis prendre la route directe et la plus courte.

Il se mit à nager vigoureusement, tirant de toutes ses forces sur le filin, mais le fragment, presque aussi gros que lui, était fortement coincé et l'inflammation du capillaire avait refermé tout autour le tissu enflé. Avec un léger sifflement de contrariété, M'lo prit un instrument à molette à son harnais, examina rapidement la paroi de la veine à l'endroit le plus proche de lui, et se mit au travail. Quelques habiles incisions avec un fort stylet et trois trous apparurent dans le tissu robuste. En un instant il amarra le dispositif (c'était un simple palan multipliant

l'effort mécanique par quatre) et, enfilant dedans l'extrémité libre du filin, il donna une furieuse secousse.

Il y eut un bruit de cellules déchirées ; le vaisseau capillaire lacéré desserra son étreinte et la masse radio-active grésillante, lançant des projectiles fulgurants, roula vers lui avec le courant. Il n'y avait qu'une chose à faire s'il ne voulait pas se laisser culbuter par cette masse ardente : il lâcha le filin et s'enfuit.

En proie à une froide colère, se reprochant sa maladresse, il plongea dans une ramification pour laisser le plutonium passer son chemin. Il était inquiet. Si la sale chose allait se caler en un endroit pire? Avec tristesse il partit à sa recherche. Heureusement, le palan abandonné ne présentait pas de danger ; fait d'un alliage de titane, il serait recouvert par le tissu veineux sans causer d'inflammation.

Ah ! Une chance enfin ! La particule était fermement coincée dans un autre capillaire, un minuscule vaisseau tout proche. Seuls le poids et l'irrégularité du plutonium l'avaient empêché de prendre le courant principal ; sinon M'lo pourrait être en train de le poursuivre dans les poumons en ce moment.

Mieux valait sortir de là. Prenant un autre grappin, il recaptura le fragment, évalua rapidement la situation et, un scalpel fixé à l'extrémité de quatre cils adjacents, il commença à se frayer un chemin jusqu'à l'épiderme. Les ouvertures qu'il faisait étaient trop petites pour saigner ; souvent il parvenait à se glisser, tel un globule, à travers une paroi plus lâche d'un tissu. Sa force et sa dextérité seules, servies par l'outillage varié dont il était muni, lui permirent de traîner le plutonium derrière lui. Sa tâche était comparable à celle d'un homme qui remorquerait un wagon de marchandises chargé à travers plusieurs kilomètres de jungle tropicale. Une incision finale avec les lames affûtées et il était à l'air libre, tirant la masse radio-active après lui et se dressant sur la poitrine légèrement haletante du malade avec, au-dessus de lui, une étendue de feuille stérilisée semblable à un ciel sinistre.

L'assistance vit le technicien se pencher sur un puissant microscope mobile, prendre le plutonium dans un morceau de laine de plomb et l'emporter triomphalement. Près du spécialiste presque invisible qui attendait, épuisé, sur le corps du patient, une seule petite tache rouge grossissait, l'unique goutte de sang versé au cours de l'opération.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Soliloque d'un veuf

par MARCEL BÉALU

Un texte inédit d'un des plus sensibles et personnels auteurs fantastiques français, dont « L'araignée d'eau » *(voir notre n° 27) tisse encore en nous sa toile de songe et de merveilles...*



Je ne peux pas tout dire. Qui me comprendrait ? Dans la journée je vais, je viens, comme avant. Le surcroît de travail avec les clients, dans la boutique, sert de dérivatif à mes pensées. Les vivants sont faciles à vivre. Quelques formules suffisent pour se tirer d'affaires : *Oui, non, comment qu' ça va ? Bien l' bonjour à vot' dame, à la semaine prochaine !...* Mais c'est le soir, c'est la nuit que tout se complique. Les morts ont de drôles d'idées. Sait-on jamais exactement où ils veulent en venir ! Et le saurait-on qu'on ferait semblant de ne pas le savoir... Généralement, à cause de la fatigue, je m'endors sitôt couché. Il est plus de minuit quand je sors de ce premier sommeil. J'allume, je prends un livre. Au début, ce moment était le plus pénible. Maintenant il passe toujours avec une grande rapidité et je redoute davantage le suivant, vers les deux ou trois heures du matin.

La première fois je m'étais levé. Impossible de lire, de fumer même, d'entreprendre quoi que ce soit. Je pensais à elle. Pas tout à fait de la manière habituelle. Jusque-là, je m'étais efforcé de la revoir *morte*. C'est impossible. Imaginer mort un être qui vécut longtemps près de vous est impossible. J'essayai donc, cette nuit-là, de l'imaginer vivante, avec l'allure qu'elle avait. Que ferais-tu, me disais-je, si elle entrait à cet instant, dans cette pièce ? Bien entendu je me disais cela sans y croire, comme on s'avoue à soi-même certaines scélératesses. Mais la porte s'ouvrit doucement, exactement comme je venais de l'imaginer, et elle entra.

Je le répète : c'était la première fois. Mon visage dut refléter l'épouvante, car aussitôt elle porta un doigt à ses lèvres en me jetant un rapide regard qui voulait dire : *Chut !... Mon pauvre petit, je regrette beaucoup de te causer une telle peur... Oui, tu vois, je ne suis pas morte... du moins pas comme tu pouvais le croire... J'ai dû oublier quelque chose et il faut absolument que je le retrouve... absolument... N'aie pas peur... fais comme si je n'étais pas là... Je n'ai besoin de rien. A part ce que je cherche, je n'ai plus besoin de rien... Va te reposer, laisse-moi... Je ne serai pas longtemps, je m'en irai tout de suite...* Tout cela, rien qu'en un rapide regard. Et bien plus encore ! Mais je ne peux pas tout dire. Je

voulais seulement expliquer pourquoi mon effroi se calma presque immédiatement, pourquoi je n'eus pas un mot, pas un geste, pourquoi je la regardai, simplement, tandis qu'une voix en moi, une voix qu'elle ne pouvait pas entendre, s'époumonait à cier son nom.

Dans la journée, je vais, je viens, comme avant. Je n'ai rien dit à personne. Puisqu'on ne peut pas tout dire, à quoi bon ouvrir la bouche ? Je ne me contente pas de me taire, je cache même mon silence derrière les formules si pratiques pour continuer à vivre : *Mais oui, madame... Bien sûr qu'on s'accoutume à tout !... Il le faut bien, allez !... Mes hommages à votre sœur...*

La nuit suivante, à la même heure, elle revint. Et chaque nuit, depuis. Elle ne s'occupe plus du tout de ma présence. Seule son obsession, visiblement, la guide. Je la suis partout dans la maison, comme si j'étais son ombre. Que puis-je faire d'autre ? Le plus pénible c'est de voir ses lèvres s'agiter constamment sans qu'aucun son n'en sorte, c'est de la voir marmonner sans relâche, pour elle seule, comme si j'étais un étranger. Est-ce parce que je parais ignorer ce qu'elle cherche ainsi, furetant dans tous les coins ? J'ai même été, pour mieux feindre cette ignorance, jusqu'à la supplier à genoux de me le dire, ce qu'elle cherche. Elle me regarde alors, les yeux vides, ou remplis de cette souffrance qu'elle emporte avec elle, à la fin de la nuit, n'ayant rien trouvé. Son mutisme m'accable au point de me poursuivre dans la journée. Entre deux occupations, je me réfugie alors devant son portrait qui est audessus de la table de nuit. *Ma pauvre petite, tu vois comme tu avais tort de te faire de la bile tout le temps, toute la vie !... Ma pauvre petite !... et ça ne te suffit pas, tu n'as pas compris encore, tu continues à te tourmenter comme avant...* Je lui dis cela pour soulager un peu mes remords. Lorsqu'elle était encore vivante, j'avais tendance à lui dire le contraire, surtout les derniers temps, et à la faire travailler, la croyant bien plus robuste qu'elle n'était. Mais ce n'est pas cela que je devrais lui dire. Car je le sais ce qu'elle cherche. Comment ne l'aurais-je pas deviné dès les premières nuits, en la voyant sortir du fond d'un tiroir une petite brassière rose pareille à un manteau de poupée, puis la contempler longuement, toute secouée d'un rire qui n'empêchait pas les larmes d'inonder sa figure. Je ne connaissais pas cependant l'existence de ce vêtement minuscule, enfoui sous ses attifements à elle, ses parures intimes, ses broderies que je m'applique à conserver intactes. Elle avait dû le confectionner elle-même, en cachette, aux premiers temps de notre amour. Mais en le voyant je sus tout de suite que ce n'était pas pour moi qu'elle revenait chaque nuit, dans ma chambre, avec ses épaules rondes et douces frissonnant dans ses cheveux défaits.

Si la vie finissait au cimetière, tout serait simple !... Nous les vivants, on va, on vient, on dit *bonjour,* on dit *bonsoir.* On croit que ça suffit pour oublier et l'on oublie tout. Mais les morts, eux, n'oublient pas. J'ai souvent comme l'idée qu'il doit leur pousser une mémoire supplémen-

taire. Aucun instant du passé ne leur échappe. Et c'est pour nous rappeler justement celui que nous aurions tendance à oublier qu'ils nous assiègent la nuit de leurs remords, les morts — de leurs remords qui sont aussi les nôtres.

Quand après l'avoir recouverte d'un papier à dentelles (comme un gâteau, pensais-je alors, au milieu de mes larmes) on la mit dans sa boîte, je pleurai tant que je ne réfléchis pas à ces questions. Mais depuis trois mois j'ai eu le temps d'y répondre, ainsi qu'à quantité d'autres questions auxquelles je n'avais jamais pensé avant. Il faut perdre celle qui ne vivait que par vous pour comprendre la mort. Ah ! je savais bien que je la reverrais, j'en étais sûr ! Mais qu'elle revînt pour me dire *Chut !...* avec une telle atroce indifférence, et pour déranger tout dans la maison, elle qui avait un si grand souci de l'ordre ! et pour chercher si loin, si loin aussi dans le passé, elle qui ne parlait toujours que d'avenir !

C'est dans le jardin qu'elle s'en va fouiller maintenant, chaque nuit. Elle traverse directement la chambre, descend l'escalier, ouvre la porte, somnambule que rien ne peut réveiller. Elle tourne autour des plates-bandes, se penche parfois, gratte la terre... Je ne peux plus, je ne peux plus supporter de la voir ainsi. Pourquoi ne me le demande-t-elle pas, ce qu'elle cherche ?

On ne peut pas tout dire. Je me suis souvent interrogé pour savoir si les morts savaient ce qu'on ne peut pas dire. Oh ! je finirai par le lui trouver, moi, ce qu'elle cherche ! Il n'y a même que moi qui sache en quel coin du jardin... que moi qui pourrais le lui mettre dans les mains, ce qu'elle cherche !... Je suis las de la suivre ainsi, et de la voir, comme une pauvre bête égarée.

Je l'aimais trop, au début de notre amour, je n'aurais pas dû l'aimer tant ni la persuader qu'un enfant serait une entrave à notre bonheur. Si bien que nous n'en avons pas eu, d'enfant, ni à ce moment-là ni après. Et nous n'en aurons jamais maintenant, jamais. Croiriez-vous que c'est cela qu'elle cherche, un enfant pas encore né, à peine un fantôme, autant dire une idée ?

Oui, autant dire une idée, maintenant... Mais en ce temps-là, un peu plus qu'une idée, et tellement encombrant ! Son enfant ! Ha, ha !... et aussi le mien peut-être, allez-vous dire ?... C'était aux premiers temps de notre amour. Quand je vis cette chose noirâtre entre ses jambes, cette chose qui deviendrait un monsieur bien propre, rasé, portant cravate, un monsieur comme moi, ayant une opinion sur la politique et connaissant les formules en usage, et bien l' bonjour, et comment qu' ça va, et et cætera... Je le pris, l'enfant (je crois bien, d'ailleurs, qu'il était déjà mort)... Mais chuuuut !... Quand j'aurai tout dit, j'irai me jeter dans le puits.

Journée de bienfaisance

(One ordinary day, with peanuts)

par SHIRLEY JACKSON

Il y a des histoires qui échappent à toute classification. C'est le cas de celle-ci, dont la seule chose qu'on puisse dire est qu'elle est aussi peu conventionnelle que possible. On la lit un peu perplexe : où l'auteur veut-il en venir ? Il serait inexact de dire que l'inattendu et l'insolite de la conclusion éclairent tout. À tout le moins elle a, cette conclusion, le pouvoir de déconcerter jusqu'à l'inquiétude.



MR. JOHN PHILIP JOHNSON ferma sa porte derrière lui et, descendant les marches du perron, sortit dans le matin éclatant avec le sentiment que tout allait pour le mieux de par le monde. La journée n'était-elle pas splendide ? Le soleil doux et chaud ? N'était-il pas bien à l'aise dans ses chaussures ressemelées de neuf ? Ne savait-il pas qu'il avait choisi exactement la cravate assortie à la journée, ainsi qu'au soleil et à ses pieds à l'aise ? Et, enfin, le monde n'était-il pas tout simplement un endroit merveilleux? Il était un petit homme, et sa cravate était peut-être un peu voyante, mais cette sensation de bien-être irradiait de lui tandis qu'il arrivait en bas des marches et avançait sur le trottoir malpropre. Il souriait aux gens qui le croisaient, et certains lui renvoyaient même son sourire. Il s'arrêta au kiosque du coin et acheta son journal, en disant « Bonjour » (avec la réelle conviction que cela devait signifier « *Bon* jour ») au vendeur ainsi qu'aux deux ou trois personnes assez favorisées par le sort pour acheter leurs journaux en même temps que lui. Il n'oublia pas de remplir ses poches de bonbons et de cacahuètes, puis il se mit en route vers la ville. Il s'arrêta chez un fleuriste et acheta un œillet pour sa boutonnière, mais il s'arrêta presque aussitôt pour donner l'œillet à un petit enfant dans sa voiture. Celui-ci le regarda sans mot dire, avant de sourire, et Mr. Johnson fit de même, et la mère de l'enfant regarda Mr. Johnson une minute et sourit à son tour.

Après avoir longé plusieurs pâtés de maisons, Mr. Johnson traversa l'avenue et prit au hasard une rue latérale ; il ne suivait pas lè même trajet tous les matins, mais préférait faire de longs détours, fertiles en événements, plutôt comme un jeune chiot que comme un homme pressé d'aller à son travail. Or, ce matin-là, un camion de déménagement était garé vers le milieu du pâté de maisons. Le mobilier de l'un des appartements se trouvait répandu à moitié sur le trottoir, à moitié sur les marches, tandis qu'un groupe de badauds amusés flânait alentour, exami-

nant les éraflures des tables et les taches des chaises. Et une femme harassée, essayant de surveiller à la fois un enfant, les déménageurs et les meubles, donnait nettement l'impression qu'elle s'efforçait de protéger sa vie privée contre la curiosité des gens qui regardaient ses affaires. Mr. Johnson s'arrêta et se mêla un instant à la foule, puis il s'avança et, touchant poliment son chapeau, dit : « Peut-être pourrais-je surveiller votre petit garçon à votre place? »

La femme se retourna et lui jeta un coup d'œil méfiant. Mr. Johnson ajouta rapidement : « Nous allons juste nous asseoir ici sur les marches. » Il fit signe au petit garçon qui hésita, puis se rendit à son sourire affable. Il sortit de sa poche une poignée de cacahuètes et s'assit sur les marches avec le gamin qui commença par refuser les cacahuètes sous prétexte que sa mère ne lui permettait pas d'accepter de la nourriture des étrangers. Mr. Johnson répondit que sa mère n'avait probablement pas compris les cacahuètes dans son interdiction, puisque les éléphants du cirque en mangeaient. L'enfant réfléchit, puis acquiesça solennellement. Ils restèrent donc assis sur les marches, croquant leurs cacahuètes comme de bons camarades, et Mr. Johnson demanda : « Ainsi, vous déménagez? »

— « Ouais, » répondit le gamin.

— « Où allez-vous? »

— « Vermont. »

— « Joli endroit. Beaucoup de neige là-bas. Du sucre d'érable aussi ; tu aimes le sucre d'érable? »

— « Bien sûr. »

— « Des tas de sucre d'érable dans le Vermont. Tu vas habiter dans une ferme? »

— « On va habiter avec Grand-père. »

— « Grand-père aime les cacahuètes? »

— « Bien sûr. »

— « Il faut lui en apporter un peu, » dit Mr. Johnson, plongeant la main dans sa poche. « C'est seulement toi et Maman qui partez? »

— « Ouais. »

— « Je vais te dire, » continua Mr. Johnson. « Tu vas emporter des cacahuètes pour les manger dans le train. »

La mère du gamin, après leur avoir jeté de fréquents coups d'œil, avait apparemment décidé que Mr. Johnson était digne de confiance, car elle se consacrait à veiller à ce que les déménageurs ne cassent pas un pied de sa plus belle table ou ne posent pas une chaise de cuisine sur une lampe — ils le font rarement, mais toutes les maîtresses de maison croient qu'ils vont le faire. La plus grande partie du mobilier était chargée maintenant, et elle passait par cette phase nerveuse où elle savait qu'elle avait oublié d'emballer quelque chose — caché quelque part au fond d'un placard, ou laissé chez un voisin, ou sur la corde à linge — et où elle essayait de toutes forces de se rappeler où c'était.

— « C'est tout, m'dame? » demanda le chef des déménageurs, achevant de la consterner.

Elle hocha la tête avec incertitude.

— « Tu veux monter sur le camion avec les meubles, fiston? » demanda le déménageur au gamin, et il se mit à rire.

Le gamin rit aussi et dit à Mr. Johnson :

— « Je crois que je vais bien m'amuser dans le Vermont. »

— « Certainement, » dit Mr. Johnson, et il se leva. « Prends encore une cacahuète avant de partir, » offrit-il au gamin.

La mère dit à Mr. Johnson : « Merci infiniment ; vous m'avez beaucoup aidée. »

— « Ce n'était rien du tout, » répondit Mr. Johnson galamment. « Dans quel coin du Vermont allez-vous? »

La mère regarda le petit garçon d'un air accusateur, comme s'il avait révélé quelque important secret, et dit à contrecœur : « Greenwich. »

— « Jolie ville, » dit Mr. Johnson. Il sortit une carte et écrivit un nom derrière. « J'ai un excellent ami qui habite Greenwich. Allez le voir si vous avez besoin de quelque chose. Sa femme fait les meilleurs beignets de toute la ville, » ajouta-t-il tranquillement à l'intention du petit garçon.

— « Epatant, » fit le gamin.

— « Au revoir, » dit Mr. Johnson.

Il continua sa route, frappant le sol avec bonheur de ses souliers fraîchement ressemelés, sentant le soleil lui réchauffer le dos et le sommet du crâne. Vers l'extrémité du pâté de maisons, il croisa un chien errant et lui donna une cacahuète.

Au coin, où une autre grande avenue s'ouvrait devant lui, Mr. Johnson décida de reprendre la direction de la ville. Avançant avec une relative nonchalance, il était dépassé des deux côtés par des gens pressés et renfrognés ; d'autres le croisaient ; tous avançaient bruyamment dans leur hâte à se rendre quelque part. Mr. Johnson s'arrêtait à chaque coin et attendait patiemment que le signal lumineux change et il s'écartait du chemin de tous ceux qui semblaient particulièrement pressés. Mais une jeune femme avança trop vite pour lui et le heurta violemment alors qu'il s'arrêtait pour caresser un chaton, qui s'était sauvé d'un appartement, sur le trottoir, et se trouvait à présent incapable de revenir à travers tous ces pieds en mouvement.

— « Excusez-moi, » dit la jeune personne, faisant des efforts frénétiques pour relever Mr. Johnson et pour presser le pas en même temps, « absolument navrée ».

Le chaton, insoucieux du danger à présent, courut vers sa demeure.

— « Tout va bien, » répondit Mr. Johnson, rajustant soigneusement ses vêtements. « Vous semblez bien pressée. »

— « Naturellement, je suis pressée, » dit la jeune personne. « Je suis en retard. »

Elle était de très mauvaise humeur, et son froncement de sourcils menaçait de devenir permanent. Il était évident qu'elle s'était réveillée tard car elle n'avait pas perdu de temps à s'arranger ; aucun bijou n'ornait sa robe simple, et son rouge à lèvres était mis de travers. Elle essaya de repousser Mr. Johnson pour continuer son chemin, mais

risquant son vraisemblable déplaisir, celui-ci lui prit le bras et dit : « Je vous en prie, attendez. »

— « Entendu, » dit-elle d'un air menaçant, « je vous ai bousculé, et votre avocat peut voir *mon* avocat, et je payerai volontiers tous les dommages-intérêts voulus — mais, s'il vous plaît, maintenant, laissez-moi aller, parce que *je suis en retard.* »

— « En retard pour quoi ? » demanda Mr. Johnson ; il essaya sur elle son sourire irrésistible, mais cela n'eut pas d'autre résultat, soupçonna-t-il, que d'empêcher la jeune femme de le renverser à nouveau.

— « En retard pour mon travail, » dit-elle entre ses dents. « En retard pour mon emploi. J'ai un emploi, et si je suis en retard je perds exactement tant par heure et je ne puis réellement perdre ce que me coûte votre charmante conversation, si charmante soit-elle. »

— « Je payerai pour cela, » dit Mr. Johnson. Ces mots eurent un effet magique, pas nécessairement parce qu'ils étaient vrais ou parce qu'elle s'attendait sérieusement à ce que Mr. Johnson payât pour quoi que ce fût, mais parce que la simple déclaration de Mr. Johnson, évidemment dépourvue de toute ironie, ne pouvait être, venant de Mr. Johnson, que la déclaration d'un homme sensé, respectable et sincère.

— « Que voulez-vous dire? » demanda-t-elle.

— « Je dis que puisque je suis évidemment responsable de votre retard, je payerai certainement ce qu'il faudra pour le compenser. »

— « Ne soyez pas stupide, » dit-elle, et pour la première fois son froncement de sourcils disparut. « Ce n'est pas *moi* qui voudrais vous faire payer quoi que ce soit — il y a quelques minutes je vous offrais de vous payer *vous*. De toute façon, » ajouta-t-elle, souriant presque, « c'était ma faute. »

— « Qu'est-ce qui arrive si vous n'allez pas à votre travail? »

Elle le fixa. « Je ne suis pas payée. »

— « Précisément, » dit Mr. Johnson.

— « Qu'entendez-vous par précisément ? Si je n'apparais pas au bureau à une certaine heure déjà passée de vingt minutes, je perds un dollar et vingt cents par heure, ou vingt cents par minute, ou... » (elle réfléchit) « ... presque dix cents pour le temps que je viens de passer à vous parler. »

Mr. Johnson se mit à rire et, finalement, elle rit aussi. « Vous êtes déjà en retard, » fit-il remarquer. « Voulez-vous m'accorder encore quatre cents? »

— « Je ne comprends pas pourquoi. »

— « Vous verrez, » promit Mr. Johnson. Il la conduisit de l'autre côté du trottoir, près des maisons, et dit : « Restez ici, » puis il repartit dans le flot de gens qui allaient et venaient. Triant et examinant, comme quelqu'un qui doit faire un choix engageant peut-être de longues années d'existence, il jaugeait les gens qui passaient. Une fois il fit un geste, puis à la dernière minute se ravisa. Finalement, un demi-pâté de maisons plus loin, il vit ce qu'il voulait et s'avança au point le plus intense de

la circulation pour arrêter un jeune homme qui se dépêchait, était habillé comme s'il s'était réveillé tard et fronçait les sourcils.

— « Ouf, » fit le jeune homme (car Mr. Johnson n'avait pas trouvé de meilleur moyen à employer pour arrêter quelqu'un que celui dont la jeune femme s'était involontairement servie à son égard). « Où croyez-vous aller? » questionna le jeune homme étalé sur le trottoir.

— « Je désire vous parler, » dit Mr. Johnson d'un air menaçant.

Le jeune homme se releva nerveusement, s'époussetant et fixant Mr. Johnson. « Pourquoi? » demanda-t-il. « Qu'est-ce que j'ai fait? »

— « Voilà ce qui m'ennuie le plus chez les gens de nos jours, » se plaignit Mr. Johnson, prenant les passants à témoin. « Peu importe qu'ils aient fait quelque chose ou non, ils s'imaginent toujours qu'ils ont quelqu'un après eux. Au sujet de ce que vous allez faire, » informa-t-il le jeune homme.

— « Ecoutez, » dit le jeune homme, essayant de le repousser, « je suis en retard et je n'ai pas de temps à perdre pour écouter. Voilà dix cents, maintenant partez. »

— « Merci, » dit Mr. Johnson, empochant la pièce. « Voyons, » continua-t-il, « que se passe-t-il si vous cessez de courir? »

— « Je suis en retard, » dit le jeune homme, s'efforçant toujours de se débarrasser de Mr. Johnson qui se révélait étonnamment crampon.

— « Combien gagnez-vous par heure? » questionna Mr. Johnson.

— « Un communiste, n'est-ce pas? » dit le jeune homme. « Maintenant voulez-vous, s'il vous plaît, me laisser... »

— « Non, » dit Mr. Johnson avec insistance. « *Combien?* »

— « Un dollar cinquante, » dit le jeune homme. « Et *maintenant* voulez-vous... »

— « Aimez-vous l'aventure? »

Le jeune homme le fixa et en le fixant se trouva pris au piège du sourire affable de Mr. Johnson ; il sourit presque en retour, puis se retint et fit un effort pour s'écarter. « Je dois me *dépêcher,* » dit-il.

— « Le mystère ? Vous aimez les surprises ? Les événements imprévus et excitants? »

— « Vous vendez quelque chose? »

— « Bien sûr, » dit Mr. Johnson. « Voulez-vous tenter votre chance? »

Le jeune homme hésita, regarda avec envie l'avenue qu'il aurait dû prendre pour arriver à destination, puis, lorsque Mr. Johnson dit : « Je payerai pour cela », avec cette emphase convaincante bien à lui, il se retourna et fit : « Eh bien, d'accord. Mais je dois *voir* d'abord ce que je vais acheter. »

Mr. Johnson, haletant, conduisit le jeune homme du côté où se trouvait la jeune fille ; elle avait observé avec intérêt la capture du jeune homme, et maintenant, souriant timidement, elle regardait Mr. Johnson comme si elle était prête à ne s'étonner de rien.

Mr. Johnson fouilla dans sa poche et en sortit son portefeuille.

« Voici », dit-il en tendant un billet à la jeune fille. « Ceci correspond à peu près à votre salaire quotidien. »

— « Mais non, » dit-elle, surprise en dépit d'elle-même. « Je veux dire, je ne *pourrais pas.* »

— « Je vous en prie, ne m'interrompez pas, » fit Mr. Johnson. « Et *voici,* » dit-il au jeune homme, « ceci ira pour *vous.* » Le jeune homme accepta le billet d'un air abasourdi, mais dit : « Probablement faux, » du coin de la bouche, à la jeune fille.

— « Maintenant, » reprit Mr. Johnson, sans tenir compte de la remarque, « quel est votre nom, mademoiselle? »

— « Kent, » répondit-elle faiblement. « Mildred Kent. »

— « Parfait, » dit Mr. Johnson. « Et vous, monsieur? »

— « Arthur Adams, » répondit le jeune homme d'un ton rogue.

— « Splendide, » dit Mr. Johnson. « A présent, Miss Kent, j'aimerais vous présenter Mr. Adams. Mr. Adams, Miss Kent. »

Miss Kent écarquilla les yeux, humecta nerveusement ses lèvres, parut prête à s'enfuir, et dit : « Enchantée. »

Mr. Adams redressa les épaules, regarda Mr. Johnson d'un air farouche, parut prêt à s'enfuir et dit : « Enchanté. »

— « Et maintenant... *ceci,* » dit Mr. Johnson, en prenant plusieurs billets dans son portefeuille, « devrait vous suffire à passer la journée ensemble. Je vous suggérerais, peut-être, Coney Island — bien que personnellement je ne raffole pas de cet endroit — ou peut-être un bon déjeuner quelque part, et un endroit où l'on danse, ou une matinée théâtrale, ou bien un film, mais alors, faites attention d'en choisir un vraiment *bon ;* il y a *tant* de mauvais films de nos jours. Vous pourriez, » continua-t-il, comme frappé d'une inspiration soudaine, « visiter le Zoo ou le Planetarium. N'importe où, en fait, » conclut-il, « partout où vous aurez envie d'aller. Amusez-vous bien. »

Comme il s'apprêtait à s'éloigner, Arthur Adams, sortant de son ahurissement, dit : « Mais, écoutez, monsieur, vous ne pouvez *pas* faire cela. Voyons... comment savez-vous... je veux dire, *nous* ne savons même pas... je veux dire, comment savez-vous que nous n'allons pas juste prendre l'argent sans faire ce que vous avez dit? »

— « Vous avez pris l'argent, » dit Mr. Johnson. « Vous n'êtes obligés de suivre aucune de mes suggestions. Vous pouvez penser à quelque chose que vous préféreriez faire — peut-être un musée ou autre chose. »

— « Mais supposez que je me sauve simplement avec et que je la laisse ici ? »

— « Je sais que vous ne le ferez pas, » dit doucement Mr. Johnson, « parce que vous avez songé à m'en parler à *moi.* Au revoir, » ajouta-t-il, et il s'en alla.

Comme il remontait la rue, sentant le soleil sur sa tête et sur ses bonnes chaussures, il entendit quelque part derrière lui le jeune homme

dire : « Ecoutez, vous savez, vous n'êtes pas obligée, si vous n'en avez pas envie, » et la jeune fille répondre : « C'est-à-dire, si *vous*, vous ne voulez pas... »

Mr. Johnson se sourit à lui-même et puis se dit qu'il ferait mieux de se dépêcher. Quand il le voulait il pouvait avancer très rapidement, et avant que la jeune fille se fût décidée à dire : « Eh bien, moi, je suis d'accord si *vous* l'êtes, » Mr. Johnson se trouvait à plusieurs pâtés de maisons plus loin et s'était déjà arrêté deux fois, une fois pour aider une dame à hisser plusieurs gros paquets dans un taxi et une fois pour tendre une cacahuète à une mouette. A ce moment il se trouvait environné de grands magasins, avec beaucoup plus de monde, et il était constamment bousculé de chaque côté par des gens pressés, de mauvaise humeur, en retard et moroses. Une fois il offrit une cacahuète à un homme qui lui mendiait une pièce, et une autre fois il en offrit une à un conducteur d'autobus qui avait arrêté son véhicule à un croisement et avait ouvert la vitre à côté de son siège pour passer la tête dehors comme s'il aspirait à un peu d'air frais. L'homme qui mendiait une pièce prit la cacahuète parce que Mr. Johnson l'avait enveloppée dans un billet d'un dollar, mais le conducteur d'autobus, en la prenant, demanda ironiquement : « Vous voulez une correspondance, mon vieux? »

A un coin de rue animé, Mr. Johnson aperçut deux jeunes gens — il pensa un instant que c'était peut-être Mildred Kent et Arthur Adams — qui parcouraient avidement un journal, le dos appuyé contre une devanture pour éviter les passants, penchant la tête de concert. Mr. Johnson, dont la curiosité était insatiable, s'appuya à la devanture à côté d'eux et jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule du jeune homme ; ils exploraient dans les petites annonces les colonnes « Appartements à louer ».

Mr. Johnson se souvint de la rue que la femme et le petit garçon quittaient pour le Vermont. Il tapa sur l'épaule du jeune homme et dit amicalement : « Essayez donc la Dix-Septième rue Ouest. Vers le milieu du bloc des gens ont déménagé ce matin. »

— « Dites donc, qu'est-ce que vous... dit le jeune homme, puis, ayant regardé Mr. Johnson : « Eh bien, merci. Où avez-vous dit? »

— « Dix-Septième Ouest, » répondit Mr. Johnson. « Vers le milieu du bloc. » Il sourit de nouveau et dit : « Bonne chance. »

— « Merci, » dit le jeune homme.

— « Merci, » dit la jeune fille, comme ils s'éloignaient.

— « Au revoir, » dit Mr. Johnson.

Il déjeuna seul dans un agréable restaurant où la nourriture était riche et où il fallait son excellente digestion pour supporter au dessert deux de leurs gâteaux-crème-fouettée-chocolat-et-rhum. Il prit trois tasses de café, donnna un généreux pourboire au garçon et ressortit dans la rue toujours baignée d'un merveilleux soleil, ses pieds toujours bien à l'aise dans ses chaussures. Dehors il trouva un mendiant qui contemplait les vitrines du restaurant qu'il quittait. Comptant soigneusement

l'argent qu'il avait en poche, Mr. Johnson s'approcha du mendiant et lui glissa dans la main quelques pièces de monnaie et deux billets. « C'est le prix du plat de côtelette de veau avec le pourboire, » dit Mr. Johnson. « Au revoir. »

Après le déjeuner, il se reposa ; il se dirigea vers le jardin public le plus proche et donna des cacahuètes aux pigeons. Il était tard dans l'après-midi lorsqu'il s'apprêta à retourner vers la ville basse ; il avait arbitré deux parties de dames et surveillé une petite fille dont la mère s'était endormie et réveillée avec une surprise effrayée, qui s'était changée en amusement lorsqu'elle avait vu Mr. Johnson. Il avait donné presque tous ses bonbons et avait jeté aux pigeons le reste de ses cacahuètes, et il était temps de rentrer à la maison. Bien que le soleil déclinant fût agréable, et ses chaussures toujours aussi confortables, il décida de prendre un taxi.

Il eut du mal à en attraper un, car il abandonna les trois ou quatre premiers à des gens qui semblaient en avoir davantage besoin ; finalement, pourtant, il se retrouva seul à la station et — presque comme s'il prenait au filet un poisson frétillant — il héla désespérément jusqu'à ce qu'il réussisse à attraper une voiture qui s'apprêtait à prendre la direction de la ville haute et sembla s'approcher de lui contre son propre gré.

— « Monsieur, » dit le chauffeur tandis que Mr. Johnson grimpait à l'intérieur, « pour moi vous êtes un présage. Je n'étais pas du tout disposé à vous prendre. »

— « Gentil de votre part, » dit Mr. Johnson, d'un ton ambigu.

— « Si je vous avais laissé aller, ça pouvait me coûter dix dollars, » dit le chauffeur.

— « Vraiment? » fit Mr. Johnson.

— « Ouais, » dit le chauffeur. « Un type venait de sortir de ma voiture, il s'est retourné et m'a donné dix dollars en me disant que je les prenne et que je les parie vite sur un cheval appelé Vulcain, immédiatement. »

— « Vulcain? » dit Mr. Johnson, horrifié. « Un signe du feu un mercredi? »

— « Quoi? » fit le chauffeur. » Enfin, je me suis dit, si je n'ai pas de course entre ici et là-bas je parierai les dix dollars, mais si quelqu'un a l'air d'avoir besoin d'un taxi je dirai que c'est un présage et je rapporterai les dix dollars à la maison à ma femme. »

— « Vous avez eu tout à fait raison, » dit Mr. Johnson cordialement. « Nous sommes mercredi, vous auriez perdu votre argent. Lundi, oui, ou même samedi. Mais jamais, jamais, jamais un signe du feu un mercredi. Dimanche aussi aurait été bon. »

— « Vulcain ne court pas le dimanche, » dit le chauffeur.

— « Vous attendrez un autre jour, » déclara Mr. Johnson. « Descendez cette rue, s'il vous plaît, chauffeur. Vous m'arrêterez au prochain coin. »

— « Il m'a *dit* Vulcain, pourtant, » fit le chauffeur.

— « Je vais vous dire, » commença Mr. Johnson, en hésitant, la portière du taxi à demi ouverte. « Vous allez garder ces dix dollars et je vais vous en donner dix autres pour aller avec, et vous allez parier cet argent n'importe quel jeudi sur n'importe quel cheval ayant un nom indiquant... voyons, jeudi... eh bien, du grain. Ou n'importe quelle plante comestible. »

— « Du grain? » dit le chauffeur. « Vous voulez dire un cheval appelé quelque chose comme Froment, ou ce genre-là? »

— « Certainement, » répondit Mr. Johnson. « Ou, en fait, pour vous faciliter les choses, n'importe quel cheval dont le nom comporte les lettres G, R, M. Parfaitement simple. »

— « Grand Maïs? » demanda le chauffeur, une lueur dans les yeux. « Vous voulez dire un cheval appelé, par exemple, Grand Maïs? »

— « Absolument, » fit Mr. Johnson. « Voici votre argent. »

— « Grand Maïs, » dit le chauffeur. « Merci *bien,* monsieur. »

— « Au revoir, » dit Mr. Johnson.

Il était au coin de sa maison et se rendit tout droit à son appartement. Il entra et appela « Hello ? » et Mrs. Johnson répondit de la cuisine : « Hello, chéri, est-ce que tu n'es pas en avance? »

— « Je suis rentré en taxi, » répondit Mr. Johnson. « J'ai aussi pensé à la tarte au citron. Qu'est-ce qu'il y a pour dîner? »

Mrs. Johnson sortit de la cuisine et l'embrassa ; c'était une femme potelée, aussi souriante que son époux. « Journée fatigante? » demanda-t-elle.

— « Pas très, » répondit Mr. Johnson, accrochant son manteau dans la penderie. « Et pour toi? »

— « Comme-ci comme-ça, » répondit-elle. Elle resta sur le seuil de la cuisine tandis qu'il s'installait dans son fauteuil, enlevait ses bonnes chaussures et sortait le journal acheté le matin. « J'ai été par-ci par-là, » dit-elle.

— « Moi je ne m'en suis pas si mal tiré, » dit Mr. Johnson. « J'ai réuni deux jeunes gens. »

— « Bravo, » dit-elle. « Moi j'ai fait une petite sieste cet après-midi, et ça a bien marché tout le reste de la journée. Ce matin j'ai été dans un grand magasin, j'ai accusé une femme à côté de moi de vol à l'étalage et je l'ai fait ramasser par le détective du magasin. J'ai fait envoyer trois chiens à la fourrière... enfin, tu sais, la routine habituelle. Oh ! et puis autre chose, » ajouta-t-elle.

— « Quoi? » demanda Mr. Johnson.

— « Je suis montée dans un autobus et j'ai demandé au receveur de m'indiquer une correspondance, et comme il servait d'abord quelqu'un je lui ai dit qu'il était insolent, et je me suis disputée avec lui. Et puis je lui ai demandé pourquoi il n'était pas dans l'armée, et je l'ai dit assez fort pour que tout le monde l'entende, et j'ai pris son numéro et j'ai déposé une plainte. Il va sans doute être renvoyé. »

— « Bravo, » dit Mr. Johnson. « Mais tu as l'air fatiguée. Veux-tu qu'on change de rôles demain? »

— « J'en serais ravie, » répondit-elle. « Un changement ferait bien mon affaire. »

— « D'accord, » dit Mr. Johnson. « Qu'est-ce qu'il y a pour dîner ?»

— « Une côtelette de veau. »

— « J'en ai eu à déjeuner, » fit Mr. Johnson.

(Traduit par Nicole Rey.)



Point final

par GÉRARD KLEIN

Après ces deux tableaux poétiques et acérés d'un mythique futur : « Civilisation 2190 » (« Fiction » *n°* 26) *et* « Les Villes » (*n°* 30), *Gérard Klein nous évoque la plus insolite et la plus poignante des fins du monde, dans ce conte lyrique sur la nature exacte duquel il sera difficile de se prononcer : fantastique ? science-fiction ? allégorie ou fable ?... Plutôt un genre en marge participant un peu de tout cela pour aboutir à se créer ses frontières propres.*



I

Il attendait, tout au bout du couloir, le nez et les mains écrasés contre l'énorme vitre de quartz qui essayait de filtrer le torrent noir du vide. Il attendait, debout, les yeux écarquillés comme une vigie de l'ancien temps sur les navires de bois et, sans cesse, ses regards abandonnaient des étoiles, rompaient des cordages de lumière et découvraient de nouveaux systèmes perdus avec lui, avec le vaisseau étincelant, le ronflement des milliers de moteurs endormis, l'oubli des gestes répétés et les soupirs des hommes qui regrettaient la Terre, dans l'océan sans bord ni fin, avec seulement des îles, scintillantes, telles des gâteaux d'anniversaire.

— « Dites, vous avez vu. Les étoiles s'éteignent. »

C'était vrai. Et après? Dix ans, vingt ans dans l'espace, en quête de nouveaux globes, à la vitesse où la lumière des systèmes connus se perd dans un trou noir, derrière les tuyères. Et les étoiles qui filent d'un carré à l'autre de la grille gravée sur la vitre de quartz.

— « Les étoiles s'éteignent. Pas ordinaire, ça. Non? »

Pas seulement les étoiles. Les lampes baissaient aussi, et les couleurs. Même le noir du vide.

Il songeait à un été sur Terre, à un soir d'été, à l'heure où toutes les couleurs se grisent et se fondent, et où l'on ne sait pas si l'on ne va pas bientôt se réveiller.

— « C'est vrai. Regardez, les étoiles pâlissent. »

— « Ne vous inquiétez pas, les enfants. Nous sommes dans un nuage. Rien d'autre. »

— « Vous croyez qu'on atteindra jamais les étoiles nouvelles, si elles s'éteignent? »

— « Ne t'en fais pas. Il y en aura toujours de trop. Et d'autres cieux, et d'autres étoiles. Des mondes inconnus à profusion. Et dire qu'il y en a qui cherchent des perles fines dans les profondeurs de la mer. Ecoute, même si nous restons là-bas, nos enfants ou les enfants de nos enfants s'en iront dans le noir, vers les régions du ciel où brillent d'autres constellations. On ne peut pas empêcher ça. »

Et ils voyageraient, dix ans, vingt ans, dans l'espace.

— « Non. Fini. De toute façon, je ne resterai pas dans les étoiles. Je reviendrai sur la Terre après. Continuez si le cœur vous en dit, mais mes gosses vivront sur la Terre. »

— « Tout le monde dit ça. Toujours, et puis, quand on s'est ennuyé sur la Terre, on se surprend à traîner ses bottes du côté des fusées et on s'agrippe après le grillage quand un vaisseau s'élève en crachant du feu, et on trépigne, et on s'imagine ficelé et écrasé dans le siège, et tout d'un coup, crac, on se retrouve dans un navire, tout content de revoir les même vieilles étoiles. »

Il y avait le hublot de quartz, les lignes gravées, les étoiles plus pâles et le vide qui hésitait à noircir encore, ou à changer — et au-delà, du vide et des mondes, mais pas de navires.

Mais il y en aurait, et si loin que les hommes, d'un bord à l'autre de leur tache d'huile, ne se rencontreraient plus et s'oublieraient, et continueraient sans savoir, comme des puces insatiables sautant d'une étoile sur l'autre, et s'étendant de galaxies en galaxies, sans pouvoir se retourner, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un homme par planète, puis par système.

Le navire pratiquait le cabotage entre les étoiles. Mais ceux qui étaient assez jeunes pour oser rêver de revoir la Terre étaient peu nombreux.

— « Jamais entendu dire que toutes les étoiles puissent pâlir. Jamais, vous entendez. Peut-être qu'on arrive au bord du monde. »

Mais personne ne le croyait. Il y aurait encore des hommes et encore des mondes. Sans limite possible.

Les détecteurs plongeaient de longs tentacules invisibles dans l'espace. Les lignes tracées sur le quartz convertissaient le vide en petits cubes réguliers. Les analyseurs chantonnaient : *Pas de nuage de poussière. Pas de nuage. Cause inconnue. Cause inconnue.*

Le capitaine ne voyait pas le vide. Il ne voyait que les tas de plaquettes métalliques, de graphiques, d'équations psychologiques, et les panneaux de cadrans.

— « Je me demande si c'est cela qui attire les gens dans le vide, » dit-il. « Pas de poussière, pas de poussière. »

Il se leva, ouvrit la porte et remonta le couloir jusqu'à la large tranche de vide qui béait dans le navire. Ses bottes résonnaient mollement. Mais il ne fit pas attention.

— « Les étoiles s'éteignent ? » demanda-t-il.

— « Oh ! » fit l'homme de garde. (Le capitaine était transparent. Il

voyait au travers du capitaine la paroi du vaisseau et, au-delà, les cabines, et après, le vide et les étoiles mourantes.)

— « Je ne rêve pas, » dit le capitaine. (L'homme de garde n'était qu'un fantôme.)

Et ils virent, dans le brouillard des cloisons, les autres s'effarer, aller et venir, mais sans hâte, sans claquer les portes à cause des bourrelets étanches, sans courir à cause de la pesanteur, et sans avoir peur, à cause de la longue habitude et des vieux réflexes qui avaient patiné et lissé les parois des postes et des âmes.

— « Nous ne reverrons plus la Terre. »

— « Non, » dit le capitaine. « La Terre n'existe plus. Et jamais plus il n'y aura d'étoiles neuves. Et jamais plus de vaisseaux. »

Les odeurs s'évanouirent d'abord : odeur d'ozone, odeur de caoutchouc, odeur de peaux propres et de sueurs saines, d'air putréfié, odeur de vanille des matières plastiques. Puis les sons. Puis le navire s'effaça sans craquement, s'effila avec la douceur d'un sucre d'orge minutieusement léché.

Ils voltigèrent un petit temps dans l'espace, puis fondirent à leur tour, comme des statues de sucre, bien sagement, dans l'eau noire du vide.

Et quelqu'un souffla, une à une, toutes les bougies des splendides gâteaux d'anniversaire de l'univers, de plus en plus profondément dans le ciel, jusqu'au soleil et à la Terre.

II

... Il mit le point final à son histoire, il se leva, il descendit l'escalier, et il s'arrêta un instant sur la dernière marche pour que les grains de sable cessent de craquer, un instant, sous son pied.

Il flottait, autour de lui et au-dessus des carreaux rouges du corridor, une odeur et une tiédeur de désert tel qu'on le voit dans les rêves. Il se sentait vide, sec et léger comme le carton d'une fusée brûlée. Il n'était pas sûr de savoir pourquoi il continuait. Normalement, il aurait dû tomber et disparaître.

Il oublia l'image du désert, posa sa main sur la clenche froide, ouvrit la porte et fit exploser, à l'intérieur de la maison inquiète, le ciel, le soleil, le miroitement exubérant de l'herbe, des feuilles et des cailloux blancs, et les petites flammes régulières et rondes des géraniums.

Il y avait un bourrelet de mousse entre les dalles géométriques du jardin. Il fit deux pas, créa et délaissa une multitude de mouches vrombrissantes et dorées qui s'ébattirent une seconde dans sa tête, plaça ses deux pieds avec circonspection et délectation sur le gazon épais — et voilà que, en un éclair, la mousse et les pavés semblèrent s'effacer, s'enfoncer derrière des blocs de brume, et oublier leur feutre confortable de poussière sèche.

Les murs vacillèrent et s'effondrèrent en éclats brillants et fragiles. Ils sombrèrent tout doucement dans le néant.

Les bruits se turent. Les disques, les lampes des postes, les lèvres qui avaient écrasé, laminé, fragmenté le silence, montaient en longues traînées de fumée, toutes droites, toutes pures. Pas de cris. Une grande paix et le chuintement calme des questions étonnées.

Tout s'en allait, les rideaux aux fenêtres et puis les fenêtres, les pierres du perron, les traces de pneus et les voitures, les appels qui s'étouffaient dans un clapotement mouillé, les étincellements.

Tout se dissolvait, les fruits dorés qui ne mûriraient pas, les tuiles en équilibre sur le haut des murs de brique et le livre qu'il avait laissé sur le banc, le matin, et dont les caractères dansaient comme des flocons gris et s'envolaient en cendres invisibles comme s'égare un parfum dans un vent léger.

Les toits lancèrent un dernier éclat rouge, s'entrechoquèrent, glissèrent et fondirent. Avaient-ils crié ou gémi? Rien. Seulement, derrière les murs, des meubles irréels qui descendaient lentement au travers des planchers vaporeux, ou s'effilochaient sans bouger, avec leur subtil agencement de bibelots, de couleurs, de vaisselle et de linge qui tremblaient comme de l'air chaud et qui se résorbaient dans l'espace en petits brasiers mourants et à peine lumineux.

Il se baissa et ramassa une pierre. Mais elle tomba entre les jointures de ses doigts, en fins ruisseaux de gaz, interminablement, et ne toucha jamais le sol.

Tout finissait. Les cailloux devenaient de moins en moins vrais, les feuilles masquaient encore un peu de leur ouate verte les fantômes des arbres.

Les hommes s'évaporaient, par bouffées, au hasard.

Il se mit à tomber de la neige d'enfants.

— « Qu'est-ce que c'est ? C'est une bombe ? Ils ont tout de même réussi avec leurs damnées expériences. C'est fini, hein, c'est fini? »

Il ne souffrait pas. Il n'avait même pas peur, il tourna lentement la tête vers celui qui venait de parler, comme s'il craignait de se casser et de filer, lui aussi, en bribes de plus en plus fines, de plus en plus éparses. L'autre n'était pas non plus inquiet. Il voulait savoir, seulement.

— « Cela devait arriver, hein, cela devait arriver? »

— « Eh bien oui, et c'est arrivé. »

Il ne savait pas ce qui était arrivé. Il cherchait dans l'entassement fantastique des formes englouties, qui se consumaient aussi doucement, aussi clairement que des monts de diamants.

— « Peut-être pourrait-on fuir encore. Je ne sais pas moi. En fusée, en... »

— « Non. C'est partout la même chose. »

Ils se mirent à réfléchir.

Ils n'avaient pas vraiment envie de partir, leurs passés s'étaient amoncelés autour de leurs jambes en tas de poussières grises et loin-

taines, et ils ne s'en souvenaient plus, mais ils n'arrivaient pas à se concevoir sans futur.

« ... agir... sans issue... » songeaient-ils.

La route était prête, elle coulait sans bruit entre les trottoirs et elle menait ailleurs que sur la place. Elle serpentait par là où s'étaient déjà perdus les réverbères et les grandes façades plates. Ce n'était qu'un désert des deux côtés de la route, et un vent timide chassait le sable des dunes.

Il germait une idée quelque part dans le brouillard rouge de son cerveau. Il se demandait pourquoi tout finissait ainsi, même le soleil qu'il devinait de cristal pur et qui s'écoulait dans l'espace, même les étoiles, même le vide, sans heurt. Tous les décors qui brûlaient, se fondaient pêle-mêle et se surimprimaient.

Il aurait désiré un prodigieux feu d'artifice. Il se sentit frustré. L'idée se développa, grandit. La seule chose qui se fortifiât en lui.

— « Je sais ce qui s'est passé. »

Il tombait de partout des sphères bleues, des sphères vertes, des sphères roses, et quand elles les touchaient, elles éclataient sans bruit. Puis les rêves des hommes s'en allèrent — des fées, des dragons, des voyages, des poupées merveilleuses, des monceaux d'or et de pierreries, et quelquefois des feuillets de livres jamais écrits. Il y avait des couleurs, un ciel des mers du Sud, des palais, une trottinette électrique et des proclamations.

— « Ah ! » dit l'autre. Cela ne l'intéressait pas outre mesure. Il venait de comprendre que tout était consommé. Il n'avait pas le désir secret de trouver la solution.

— « Il est étrange que personne ne s'en soit aperçu plus tôt. Il y avait un tel parallélisme entre cela et ce que nous faisions. *Il* a mis tout simplement le point final. Comme moi tout à l'heure. Comme toutes les autres pauvres images... »

Il se détachait de ses joues des bulles de savon pendant qu'il parlait. Il riait parce que, au fond, cela avait le comique du plus étrange des rêves, et que, comme dans un rêve, c'était sans portée, illusoire. Il n'y avait même pas la mort de l'humanité qui pût assombrir le délicat humour de cette fin.

— « Attendez. Qui a mis le point? Quel point final? Je ne comprends pas. »

— « Je ne sais pas qui. Quelqu'un qui vient de terminer l'histoire de l'homme et beaucoup d'autres histoires, peut-être, qui s'achevaient dans d'autres régions de l'espace et que nous n'avons jamais été fichus de découvrir. Et peut-être va-t-il commencer d'autres histoires. Mais, avec nous, il a fini. Ce qui serait extraordinaire ce serait que nous continuions. Est-ce que cela s'est jamais vu ? »

— « Quel salaud... Il aurait pu prévoir. Il y a des tas de choses que j'aurais pu encore faire. Maintenant, bonsoir... »

Il n'avait pas vraiment de haine. Mais il était irrité parce qu'il

jugeait qu'ils auraient tout aussi bien pu continuer que se noyer, là, et glisser dans un océan sans fond.

Jamais plus les créations des hommes et les châteaux de sable des enfants, jamais plus les maisons paisibles et les laitues qu'on regarde pousser dans les heures vides, et les fusées bruyantes et lourdes à qui le ciel dérobe du feu.

Jamais plus, les hommes.

— « Est-ce que vous avez déjà songé au sort des héros d'un roman quand le livre est fini ? »

Ils étaient presque les seuls. Ils ignoraient où ils se trouvaient, mais ce devait être dans un univers si ténu qu'il ne pourrait guère exister pendant plus de quelques secondes encore.

« Je me demande s'il racontait notre histoire, ou s'il la rêvait, ou s'il l'écrivait. Quelle richesse d'imagination, et si précise. Quel génie créateur jusque dans les moindres détails. Peut-être aurait-il pu pourtant imaginer un thème qui nous fût plus favorable au cours des temps. »

Ils flottaient, tout seuls, les derniers, peut-être parce qu'ils pensaient, intensément.

« Notre malchance, c'est de n'avoir pas tout à fait accordé notre fin avec celle de l'histoire. Ce n'est pas grave. »

— « Mais qui est-ce? » supplia l'ombre de l'autre.

L'idée s'étendait et s'agrandissait, avec de petits rameaux de rêve et de raison qui foisonnaient et s'entrecroisaient. Elle contenait déjà une vague notion de la réponse.

— « Il reprendra peut-être notre histoire. Dans très longtemps. Il voudra peut-être avoir une suite. Peut-être cela nous est-il déjà arrivé ? Tu ne te souviens pas ? »

Un temps.

« Je crois que je vois quel être c'est... Et s'il était rêvé, lui aussi, et ainsi de suite, à l'infini ? »

Leurs deux flaques de brouillard étaient presque blanches. Elles se condensèrent d'abord en taches très pâles, allongées.

Il leur devenait de plus en plus difficile de respirer. Et de se souvenir.

— « Adieu. »

— « Au revoir. »

Une des taches s'agita encore un peu parce qu'il voulait dire quelque chose encore. Mais il n'y avait plus ni son ni odeur.

Ni espace. Un point. Plus rien.



Un tempérament de feu

(The ardent soul)

par WILLIAM MORRISON

William Morrison nous a donné dans le passé plusieurs récits légers ou sérieux : « Un coin rêvé pour les vacances » *(n° 10),* « Les mondes intérieurs » *(n° 13),* « Le dicton qui manquait » *(n° 21),* « Gammes à tous les étages » *(n° 22). Il nous conte aujourd'hui un « Peau d'âne » moderne auquel il est difficile de ne pas prendre un plaisir extrême : la tragi-comique histoire d'un Cendrillon mâle, au cours de laquelle il nous dévoile la vérité sur St George et nous fait quelques utiles révélations concernant les dragons...*



BEN, comme nous tous, ne connaissait cette très vieille histoire que par le récit traditionnel qui nous en a été transmis, lequel est fort loin d'être exact. En réalité, voici comment l'affaire s'est passée :

Le Dragon avait renoncé à se dissimuler plus longtemps qu'il allait perdre la bataille. En effet, non content de lui assener de furieux coups de sa terrible épée, saint George achevait en même temps de le démoraliser par des invectives qui sapaient l'énergie du Dragon :

— « Tiens, maudit, » s'écriait-il, « encaisse celui-ci!... Et tiens, vermine, prends encore celui-là sur tes écailles de pacotille! »

Qu'elles fussent ou non de pacotille, les écailles de la Bête, en tout cas, jonchaient le sol autour des combattants. La résistance du Dragon disparaissait en même temps que s'amenuisait son blindage protecteur et l'épaisse fumée qu'il vomissait par les naseaux ne s'éclairait plus que de flammes vacillantes et sans cesse plus espacées, qui se réduisirent bientôt à d'assez faiblardes étincelles... L'éclairage, finalement, se réduisit à la peur qu'on voyait s'allumer dans les yeux flamboyants du monstre.

— « Hardi, beau sire George! » cria-t-on dans le public, « la Bête se dérobe et n'en peut mais : elle sera tôt rendue, sous votre bras puissant! »

Sans accorder la moindre attention à ces pronostics de la galerie, le Dragon se mit à réfléchir furieusement. Très inférieur en instruction à son antagoniste, il n'en possédait pas moins sa bonne dose de malignité professionnelle ; aussi comprit-il que la fuite s'imposait : « Ce type-là est un dur, » se dit-il, « et même un coriace. Mieux vaut les mettre pendant que je le peux encore. Ainsi que le dit la Sagesse des Nations, un fuyard qui sauve sa peau vaut mieux qu'un dragon mort! »

Sur quoi il tourna casaque et s'enfuit à tire d'aile, une aile qui traînait un peu...

Au grand cri de triomphe que poussa le vaillant George, un peu de rage se mêlait aussi, car il souffrait de voir sa proie lui échapper. Il éperonnna donc son fougueux destrier pour courir sus au fuyard, mais le Dragon, en dépit de son aileron endommagé, avait réussi à décoller. Un instant menacé de tomber en perte de vitesse, il réussit à redresser, puis à prendre de la hauteur... Peu après, il s'évanouissait derrière les arbres qui bordaient le terrain.

D'abord fumant de courroux, St George finit par hausser les épaules.

— « Bah! » murmura-t-il, « la Bête n'ira pas loin. Elle ne va pas tarder à rendre au Malin, dans quelque solitude, l'âme souillée qui habitait sa puante carcasse. »

Et le valeureux George, ayant bien mérité de la sainteté, ramassa un silex tranchant et fit une nouvelle encoche à la poignée de son épée...

***

Benjamin saint George Tinker se disait parfois que Cendrillon avait été drôlement veinarde. Au moment où tout allait pour elle de mal en pis, une bonne fée lui était apparue, à point nommé, qui avait superbement rectifié la situation... De nos jours, hélas ! les fées se faisaient rares — les bonnes, surtout — si rares qu'on ne pouvait plus guère compter sur elles. Quand on se trouvait dans la mélasse, comme c'était le cas pour lui, on ne pouvait donc s'en tirer que par ses propres moyens...

Et son ancêtre, le prestigieux saint George, qu'aurait-il bien pu faire, à sa place?... Il aurait probablement tiré son épée et tranché une tête ou deux. Ben, quant à lui, se rendait compte que l'adoption d'un tel procédé ne ferait qu'ajouter à ses ennuis.

Au fond, Ben était une espèce de Cendrillon en culottes. Sa mère, qui s'était remariée, avait souffert le martyre pendant dix ans avant de trouver son salut dans la mort. Et c'était sur lui seul, maintenant, que retombaient toutes les méchancetés de son beau-père, puissamment assisté par ses trois fils. Une bien sale bande, ces quatre-là... Mais comment faire pour leur échapper? Agé de vingt-huit ans, Ben avait du travail et gagnait sa vie. En principe, donc, rien ne l'empêchait de prendre son courage à deux mains et d'annoncer à la tribu : « Je m'en vais. Adieu ! » Rien *n'aurait dû* l'en empêcher. En réalité, il était beaucoup trop timide pour le faire...

Les autres, qui ne l'ignoraient pas, profitaient à fond de sa faiblesse. Physiquement, d'abord. Le vieux Carl Moreland, son beau-père, était un solide vieillard, haut et large comme une armoire, qui pesait déjà plus de cent kilos avant de s'être mis à engraisser, sur le tard. D'une seule main, ce costaud aurait pu le prendre et le fourrer dans sa poche ; Ben le savait et craignait toujours qu'il ne le fît. Quant aux trois fils du vieux, ils étaient bâtis sur le même modèle que leur père. Stan, qui n'avait guère plus qu'un mètre quatre-vingts, passait dans la famille

pour une mauviette, mais Earl, plus grand et plus méchant encore que l'auteur de ses jours, constituait une véritable menace ambulante. De toute la bande, c'est sans doute Harry qui aurait été le moins mauvais ; buvant comme un trou, il puisait dans l'alcool une espèce de cordialité bien à lui. Malheureusement, il n'était rien moins que cordial, à l'égard de Ben, puisque chacun, depuis de longues années, avait pris l'habitude de le brimer et tarabuster comme à plaisir.

Si Ben n'avait pas à se salir les mains dans les cendres du foyer, comme la Cendrillon du conte, c'est tout simplement parce qu'il n'y avait pas de cheminée dans la maison. Mais à part ce détail, toutes les sales besognes lui étaient dévolues et on le traitait beaucoup plus en domestique qu'en membre de la famille.

Prenons le soir où Earl avait amené sa petite amie à la maison, par exemple. En la voyant, Ben avait éprouvé une agréable surprise. Barbara était une jolie jeune fille mince et d'une taille normale, c'est-à-dire légèrement inférieure à la sienne. Mais surtout, chose plus remarquable encore, elle était aimable ! Elle avait un sourire pour chacun et même pour lui, Ben !

Earl avait appelé ses deux frères et, très brièvement, il s'était chargé des présentations. Ses paroles avaient été rares, mais son attitude ne manquait pas d'éloquence : « Attention, hein, les gars ! » signifiait-elle clairement. « Cette fille est à moi et je ne vous conseille pas de chercher à me la souffler. Ce ne serait pas prudent ! » Mais sa menace ne s'étendait même pas à Ben l'insignifiant ; il s'était contenté de ne pas le présenter à Barbara.

Bien que parfaitement averti du danger que lui faisait courir son audace, Ben s'était présenté lui-même :

— « Bonjour ! Je suis Ben Tinker. »

La jeune fille lui avait serré la main, souriante, et visiblement surprise de voir un homme comme lui dans une telle famille :

— « Ben Tinker? »

— « Oui. Je suis le demi-frère d'Earl. »

— « Ah ! oui, c'est vrai : il m'a parlé de vous ! Il m'a même dit, je m'en souviens maintenant, que vous étiez censé descendre de saint George, du côté de votre mère. »

— « C'est ce qu'on raconte. »

— « Voyons, voyons... Je ne vois pas très bien comment... Je croyais que les saints n'avaient pas de postérité? »

— « Je ne sais pas. C'est aussi ce que croyait saint Thomas More quand il était jeune. Et il s'est retrouvé avec deux femmes et quatre enfants. »

— « Quelle partie de sa carrière aimeriez-vous imiter? » demanda-t-elle.

Mais Earl était survenu à ce moment, interrompant brutalement leur conversation :

— « Qu'est-ce que tu fabriques ici, Ben? Fais-moi le plaisir de filer à la cuisine et de préparer les sandwiches. »

Ben n'en voulut même pas à son demi-frère : il avait tellement l'habitude... Toute rébellion aurait d'ailleurs été impossible, il le savait depuis longtemps. Il s'en fut donc faire les sandwiches et se contenta des quelques mots qu'il avait échangés avec Barbara et du sourire qu'elle lui avait dédié. Les mots étaient aimables et le sourire charmant...

Il songeait à tout cela, le lendemain, en prenant son déjeuner au restaurant. Pendant combien de temps allait-il continuer à supporter sans mot dire les brimades de ses demi-frères? C'était plus prudent, bien sûr, mais tout de même... A de certains moments, Ben sentait monter du tréfonds de lui-même une colère furieuse qui... Non, il valait mieux ne rien dire aux trois brutes... S'il décidait un jour de se fâcher, il s'en prendrait plutôt à quelqu'un d'un peu moins terrifiant, au garçon qui le servait en ce moment, par exemple. Ce garçon, au fond, se moquait carrément du monde : les frites qu'il venait de lui servir étaient froides et molles, immangeables... D'habitude, Ben mangeait n'importe quoi et n'osait jamais élever la moindre réclamation. Cette fois, pourtant, il s'insurgea : une telle portion de frites venant s'ajouter à son algarade de la veille, avec Earl, c'en était vraiment trop. Et Ben décida de protester :

— « Ces frites sont tout de même un peu tièdes, » fit-il remarquer gentiment au garçon.

En temps ordinaire, l'homme lui aurait changé ses frites sans discuter, mais ce jour-là, il se sentait à cran, lui aussi :

— « Vous les aimez mieux froides? » fit-il narquoisement. « Bon! Je vais vous apporter de la glace! »

— « Je n'ai pas besoin de glace et je n'ai pas davantage besoin de vos boniments, » rétorqua Ben qui s'échauffait légèrement. « Je vous demande de me donner des frites mangeables, voilà tout. »

— « Ces patates-là sont très bonnes, » protesta le garçon, « et puis, j'aime pas les types qui se plaignent tout le temps! »

— « Comment! » s'écria Ben, indigné, « mais je ne me plains jamais, moi ! C'est même la première fois que je fais une réclamation quelconque! »

— « Et ça ne change rien, comme vous voyez! Alors, tâchez au moins que ça vous serve de leçon! »

Cette ultime insolence mit le feu aux poudres. Ben, qui s'échauffait de plus en plus, se sentit bouillir tout à coup. C'était bien assez, déjà, d'avoir à subir les insultes de ses frères! Il ne supporterait pas qu'un garçon de restaurant l'envoie promener de la sorte !

Hors de lui, Ben sentit sa gorge se dessécher, tandis que son visage s'enflammait ; il lui sembla, tout à coup, que le sang s'était mis à bouillir dans ses veines... Au moment où il s'apprêtait à répliquer vertement au garçon, les mots, soudain, lui manquèrent, et il se contenta de pousser un grognement inarticulé... Au même instant, deux jets de flamme fusèrent de ses narines et la nappe se mit à flamber comme une torche.

Epouvanté, le garçon fit un bond en arrière :

— « Écoutez, monsieur, écoutez ! » implora-t-il d'une voix tremblante, « ne vous mettez pas dans des états pareils, je vous en supplie ! Vous allez faire griller toute la boutique ! Je n'ai rien voulu dire de mal, parole !... Je vous apporte tout de suite une autre portion de frites ! »

Ben, qui était aussi effrayé que le garçon, voulut s'appuyer à la table, mais il bondit à son tour et recula en hâte. Il avait eu le malheur de toucher une fourchette dont le métal, à ce qu'il semblait, se trouvait à une température assez proche du point de fusion...

— « Ça va bien, » fit-il d'une voix aussi tremblante que celle du garçon, « ne vous dérangez pas. Je crois que mes frites sont maintenant assez chaudes comme cela. »

Elles étaient vraiment bien chaudes, en effet, et Ben les jugea excellentes. Il termina son repas dans un silence pétrifié et laissa un généreux pourboire au garçon.

Quelques instants plus tard, dans la rue, il n'était toujours pas revenu de sa stupéfaction. Que lui était-il donc arrivé? Ou plutôt, *pourquoi* et *comment* une telle chose avait-elle pu lui arriver?... Deux jets de flamme, comme un magicien, un avaleur de feu, un... Deux jets de flamme ! On se serait cru au cirque, devant les prouesses d'un phénomène ! Se pouvait-il que son lointain ancêtre, saint George, eût appris le truc d'un des dragons qu'il avait terrassés? Ou bien le Saint, en réalité, était-il un avaleur de feu qui pouvait ainsi lutter à armes égales avec ses écailleux adversaires?

Tout en roulant ces supputations dans sa tête enfiévrée, Ben s'était engagé distraitement sur la chaussée, sans prendre garde à la circulation. Un énorme camion, qui roulait à très vive allure, faillit le renverser, et le chauffeur, au tout dernier moment, ne réussit à éviter l'accident que par un coup de frein aussi violent que désespéré.

— « Alors, figure ! » hurla-t-il. « T'es aveugle ou quoi? »

Brusquement tiré de sa songerie, Ben lui montra le poing :

— « Descends un peu de ton perchoir, espèce de grosse pomme, » répliqua-t-il, « et tu vas voir que je ne suis pas manchot, en tout cas ! »

Le chauffeur, énorme brute plus massive encore que les demi-frères de Ben, quitta son véhicule sans se faire prier :

— « Mon gars, » affirma-t-il, « si t'as envie d'aller faire un petit tour à l'hosto, t'es vraiment bien tombé, tu vas voir... »

La colère que Ben avait éprouvée au restaurant l'empoigna de nouveau. Non seulement ce gros lard avait failli le tuer, mais voilà encore qu'il se permettait de l'insulter, lui aussi ! Ben sentit sa gorge se dessécher, tandis que son visage s'enflammait...

Les jets de flamme, cette fois, furent diversement colorés. Rouge, orangé, violet, vert, un véritable arc-en-ciel.

— « Hé là ! » glapit le chauffeur du camion, les yeux hors de la tête, « pas de blagues ! C'est de l'essence que je transporte ! »

Il se replia en toute hâte vers son véhicule, claqua la porte de sa cabine, démarra en trombe... Par acquit de conscience, Ben décocha une dernière petite flamme à ce peureux, mais c'était une flamme de rien

du tout, une flamme sans conviction... Ben, au reste, n'était plus en colère ; il s'abîmait derechef dans ses réflexions : « Pas de doute, » songeait-il, « saint George connaissait le truc, et j'ai hérité de son pouvoir... Je crois qu'on va bien s'amuser à la maison ! »

... A la maison, il trouva Harry rentré avant lui. Harry était dans son état habituel, c'est-à-dire ivre, et tout débordant d'une bonne humeur synthétique et factice, puisée dans les libations.

— « Salut, Ben, » fit-il en brandissant une bouteille. « Viens boire un coup ! »

— « Non, merci, pas maintenant, » répondit courtoisement Ben.

— « T'amuse pas à ça avec moi, » grogna aussitôt l'ivrogne, d'un ton menaçant. « J'ai dit : viens boire un coup ! »

Ben hésita. Fallait-il se fâcher? Harry, se dit-il, n'était pas tellement mauvais homme : il n'aimait pas boire seul, voilà tout. De plus, il pouvait se montrer fort désagréable si l'on s'obstinait à refuser ses invites. Lâchement, Ben capitula.

Il but un verre, puis un autre, puis encore un...

— « Alors, pauvre noix, » lui demanda Stan qui venait d'arriver, « on se sent bien? »

Tout cet alcool avait un peu brouillé les idées de Ben :

— « A qui parles-tu ? » fit-il. « A moi ? »

— « A qui veux-tu que ce soit, crétin? J'avais besoin de te voir, d'ailleurs : il faut que tu me donnes de l'argent. »

— « Encore? »

— « Oui, encore ! »

Cette crapule m'exploite, songeait Ben, désespéré ; il tire de moi tout ce que je possède et ne me rend jamais rien. Ce serait le moment ou jamais de...

Et Ben se décida. Il fit une inspiration profonde, puis il expira consciencieusement, bien à fond, en se tournant vers Stan...

Mais rien ne se produisit, absolument rien : pas la plus petite flamme, pas la moindre fumée...

— « Cesse de me souffler dans le nez, » fit Stan, d'un air dégoûté. « Tu empoisonnes le whisky. Aboule-moi plutôt le fric. »

— « Je n'en ai pas. »

— « Débrouille-toi. Empruntes-en. Tu n'as qu'à t'en faire avancer sur ton salaire. »

Un instant plus tôt, Ben se sentait la force d'un vrai saint George, capable de terrasser dix dragons — et maintenant... La mort dans l'âme, il sortit.

... Lorsqu'il revint, une heure plus tard, le téléphone sonnait. Puisque c'était à lui qu'incombait la tâche de répondre aux appels, il décrocha :

— « Allô ! » fit-il d'une voix lasse.

— « Allô, Ben? C'est Barbara. »

— « Vous avez donc reconnu ma voix? » interrogea-t-il, agréablement surpris.

— « Ce n'est pas bien difficile, allez ! Earl et les autres n'ont pas du tout la même intonation que vous ! »

Etait-ce un compliment? On aurait pu le croire, car la jeune fille s'exprimait d'un ton aimable et plein d'enjouement.

— « Je suppose que vous voulez parler à Earl? » questionna-t-il.

— « Oh ! rien ne presse, vous savez ! »

— « Vous voulez dire que vous acceptez de parler un peu avec moi? »

— « On ne peut rien vous cacher !... Dites, Ben, Earl m'a demandé de l'accompagner à la plage demain, et j'ai promis de téléphoner pour lui donner ma réponse. Vous ne voudriez pas venir avec nous? »

— « Moi?... Oh ! non, merci, Barbara ! Earl n'aimerait pas du tout cela. »

— « Mais vous pourriez venir à la plage, de votre côté, et faire semblant de nous y rencontrer par hasard? Je vais vous indiquer l'endroit... »

Elle venait de lui fournir toutes les indications nécessaires quand Earl survint :

— « C'est pour moi? » grogna-t-il. « Passe-moi l'appareil ! »

— « Oui, » dit Ben, « j'allais t'appeler... Barbara, voici Earl ; je vous le passe. »

Il tendit poliment le combiné à son demi-frère qui s'en empara sans un mot de remerciement :

— « Salut, la gosse, » fit Earl qui ajouta aussitôt, à l'adresse de Ben : « Tire-toi, avec ton air idiot ! »

... Ce soir-là, le descendant de saint George se sentit de très bonne humeur. Au restaurant, le garçon se montra extrêmement poli, et Ben n'eut absolument rien à incendier ni personne.

Un peu plus tard, dans sa chambre, il voulut se livrer à quelques exercices « flammigènes » devant sa glace. Il expirait d'abord lentement, puis plus vite, avec une sorte de reniflement dragonnesque. Mais rien ne se produisit. Pas de flammes...

Pendant la nuit, il rêva... Saint George venait de rencontrer un dragon, un petit, qui arrivait en se dandinant sur une voie ferrée. (Les chemins de fer n'étaient pas encore inventés, au temps de saint George, et Ben le savait bien, mais ce détail n'avait aucune importance.) Déjà, saint George allait tirer son épée pour en découdre, quand le Dragon l'arrêta d'un mot :

— « Ecoute, mon pote, » fit-il d'une voix de dragon assez peu cultivé, « je suis un type paisible, moi !... Pourquoi veux-tu qu'on se bagarre? »

— « Nous nous battrons pourtant, maudit ! » rétorqua le Saint d'un ton sans réplique. « J'ai pour mission de te détruire et rien, ni dans ce monde ni dans l'autre, ne saurait m'empêcher d'accomplir la tâche qui m'a été impartie ! »

— « O. K., O. K., » répondit le Dragon, « t'emballe pas ! J'ai idée qu'on va peut-être pouvoir s'arranger... Dis-moi, mon pote, ça ne te plairait pas d'apprendre à cracher le feu? Tu serais encore bien plus

fortiche, comme ça, et quand t'aurais à faire à l'un de mes congénères, tu pourrais l'avoir à la surprise : il en resterait comme deux ronds de flan ! »

Saint George brandit un peu moins fort son épée et se mit visiblement à réfléchir...

— « Dans mon état, » dit-il enfin, « on est obligé de se montrer *fair-play*. Ce ne serait pas sportif que de... »

— « Qu'y a-t-il là-dedans de contraire au règlement? » interrompit le petit dragon. « C'est donnant, donnant : flammes contre flammes. Vous êtes tous les deux à égalité. Même que les dragons feront forcément des flammes encore plus grandes que les tiennes, parce qu'ils sont bâtis pour ça. »

— « C'est juste, » reconnut saint George, « ils conserveront l'avantage sur moi... Eh bien, dans ces conditions, mon vilain ami, et puisque les règles de l'honneur sportif restent sauves, instruis-moi donc dans l'art de cracher feu et flammes. »

— « Allons-y... Mais attention ! Quand tu sauras, tu t'engages à ne pas te servir de ce que je t'aurai appris pour me griller moi-même, autrement je serais flambé ! D'ac? »

— « Sur ma foi, je te le promets, mauvais drôle ! » déclara noblement le Saint, d'un ton plein de superbe.

— « Au poil ! » fit le Dragon, « allons-y !... D'abord, tu ouvres la g... Non, c'est vrai, toi tu as une bouche ! Donc, tu ouvres la bouche comme ça, tu vois?... Tiens, pose la main sur ma gorge et rends-toi compte du topo... Hé là ! Vas-y mollo, faut pas m'étrangler !... Tu sens les muscles qui travaillent?... Bon. Maintenant, tu respires un bon coup et tu penses : *je brûle, je brûle...* »

Ben suivit la leçon dragonnesque avec une attention passionnée. C'est Earl qui allait être épaté, le lendemain !... Mais voilà-t-il pas que le rêve, tout à coup, se mit à s'effacer ! Les silhouettes du Saint et du Dragon se mirent à pâlir, puis elles s'estompèrent de plus en plus jusqu'à disparaître tout à fait... C'est en vain que Ben s'efforça d'écarter les yeux : il ne pouvait plus rien voir, maintenant, qu'un rideau de feu, un grand rideau de flammes qui l'enveloppait...

Avec un cri étranglé, il se réveilla en sursaut — et constata que son lit avait pris feu. Empoignant son oreiller, il éteignit bien vite ce commencement d'incendie, puis il s'aperçut qu'il ne portait lui-même aucune trace de brûlure. C'est ce qu'on pourrait appeler un miracle, songea-t-il...

Le lendemain, il arriva sur la plage, longtemps à l'avance, à l'endroit que Barbara lui avait indiqué. Sans aucun doute, Earl serait fort mécontent de le trouver là. S'il arrivait à cracher des flammes, tout irait pour le mieux. Mais dans le cas contraire...

Ben était encore perdu dans ses réflexions inquiètes lorsque son demi-frère arriva, en compagnie de Barbara. Tous deux étaient déjà en tenue de bain. La jeune fille, dans son minuscule maillot, révélait une silhouette tout empreinte d'une délicieuse féminité, tandis qu'Earl, en short, exhi-

bait complaisamment ses muscles durs et le pelage épais qui tapissait sa poitrine. Ben fut obligé de reconnaître que son demi-frère en mettait vraiment plein la vue. Un mètre quatre-vingt-dix et une carrure à l'avenant — pas de doute, il avait bien l'air de ce qu'il était : un vrai dur... Toutes les filles de la plage, d'ailleurs, le regardaient avec admiration. Earl ne l'ignorait pas, et il était si occupé à parader devant elles qu'il en oubliait Barbara.

Tandis que son demi-frère, au milieu de jolies admiratrices formées en cercle, se livrait à différentes prouesses athlétiques pour mieux faire ressortir sa musculature, Ben s'approcha de Barbara :

— « Hello ! » fit-il.

— « Hello vous-même ! » répondit la jeune fille. « Asseyez-vous près de moi. »

Ben n'en fit rien :

— « Cela ne plaira pas à Earl, » protesta-t-il. « Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète. »

— « Et si cela me plaît, à moi? » répliqua-t-elle.

Vaincu, il prit place aux côtés de la jeune fille, non sans songer à la phrase que prononçaient les gladiateurs du temps passé, en pénétrant dans l'arène : « Ceux qui vont mourir te saluent... »

— « Merci, Ben, » lui dit Barbara. « Vous êtes gentil et je vous aime bien. Vous êtes si différent du reste de la famille ! »

— « En réalité, vous savez, ce n'est pas ma famille... Mais je ne comprends pas comment je puis vous plaire. Je croyais que vous admiriez Earl? »

— « Qu'est-ce qui vous fait croire cela? »

— « Eh bien, je ne sais pas, moi... Vous acceptez de sortir avec lui, vous... »

— « Earl est un bel animal, » expliqua la jeune fille, « et j'ai eu un moment le désir de voir si l'âme, chez lui, correspondait au corps. Il ne m'a pas fallu longtemps pour constater qu'il n'en était rien. »

— « Si c'est ainsi, pourquoi donc avez-vous accepté de sortir avec lui aujourd'hui? »

— « Earl est un homme qui ne supporte pas qu'on lui refuse. Il a tellement insisté que j'ai fini par céder. Toutefois, comme je ne voulais pas gâcher mon après-midi, je vous ai demandé de venir aussi. »

— « Je pensais que cette idée ne vous était venue qu'après coup. »

— « Oh ! non. C'est même pour cela que j'ai téléphoné, sachant bien que je vous aurais à l'appareil. »

— « Vous voulez dire que vous préférez sortir avec moi? »

— « Il a enfin compris ! » s'écria la jeune fille. « C'est égal, on peut dire que vous y aurez mis le temps ! »

Ben fit une aspiration profonde...

— « Je suis peut-être long à comprendre, » dit-il enfin, « mais une fois que l'idée est entrée dans ma cervelle, il n'est pas facile de l'en faire sortir... Pour commencer, vous ne sortirez plus avec Earl. »

— « Si cela vous déplaît, c'est entendu. »

— « Ça me déplaît. Je ne le veux pas. »

— « Alors, d'accord. Je ferai tout ce que vous voudrez. »

— « C'est avec moi que vous sortirez désormais. »

— « Comme vous êtes dominateur, Ben !... Mais c'est entendu, car je ne demande pas mieux.

— « Il me vient une idée, » continua Ben. « Earl est si occupé à se pavaner devant ces filles qu'il ne songe même plus à vous. Allons-nous-en et oublions-le, nous aussi, voulez-vous? »

— « Ben, » répondit Barbara, « avez-vous peur de lui? »

— « A vous parler franc, oui. »

— « C'est dommage ! Vous connaissez le dicton : « Jamais faible cœur ne conquit jolie fille. » Mais, au fait, me trouvez-vous jolie? »

— « Plus que jolie, et je reconnais que je ne suis, certes, pas digne de vous. Mais il y a si longtemps que j'ai peur qu'il est maintenant trop tard pour que j'arrive à me changer. J'ai commencé à avoir peur lorsque j'étais enfant et, par la suite, la peur est devenue chez moi une véritable habitude. »

— « Voilà une bien mauvaise habitude ; le courage, au contraire, en est une bonne. Ne pouvez-vous pas essayer de vous changer? »

— « Hélas ! Je n'arrive même pas à cesser de fumer ! »

— « A quoi cela vous servirait-il? Pour avoir du courage, c'est autre chose : il vous suffit de prendre l'habitude de n'avoir plus peur. »

— « Si vous pouviez m'aider à le faire... »

— « Ce n'est pas difficile. C'est une simple question de volonté : vous décidez que vous n'aurez plus peur, et le tour est joué ! »

— « D'accord, » dit Ben avec un sourire un peu inquiet, « je n'aurai plus jamais peur ! Earl va certainement vouloir me tuer quand il s'apercevra que vous me préférez à lui, il essaiera, en tout cas. Mais je ne fuirai pas devant lui. Je me défendrai. Je lui dirai que...

— « Alors, minable, qu'est-ce que tu fiches ici? » interrompit soudain une voix rauque.

C'était Earl. Le cœur de Ben se mit à battre à coups redoublés et, malgré lui, il fit un pas en arrière. La force de l'habitude l'emportait encore sur ses grandes résolutions.

Au prix d'un effort surhumain, il parvint néanmoins à se dominer suffisamment pour répliquer d'un ton presque dégagé :

— « A qui en as-tu, Earl? Tu parles tout seul, maintenant? »

— « Oh ! Oh ! Monsieur veut faire le malin? » grinça le costaud.

Il étendit le bras et saisit Ben par l'épaule :

— « Regarde-moi donc en face, pauvre type, et répète un peu ce que tu viens de dire là? »

Ben sentit ses genoux se dérober sous lui, mais il n'eut aucun effort à faire pour éviter de s'écrouler : la poigne de son demi-frère suffisait à le maintenir debout...

Barbara les regardait, et il songea qu'elle était maintenant de son côté. Earl pouvait le malmener tant qu'il voudrait, la jeune fille n'en resterait pas moins son alliée... La correction qu'il allait recevoir n'aurait

assurément rien de bien agréable, mais il n'en mourrait pas, après tout. Il s'aperçut même, en y réfléchissant, que la perspective de recevoir une tournée ne lui faisait plus peur — enfin, presque plus. Il y avait trop longtemps, se dit-il, qu'Earl et sa bande lui empoisonnaient l'existence...

A la seule évocation de tout ce qu'il lui avait fallu endurer, pendant des années, Ben sentit une chaleureuse indignation monter en lui... Plus il y songeait et plus sa bile s'échauffait. Bientôt, il n'y tint plus, et une bouffée de colère lui vint qui l'embrasa tout à coup. Et c'est alors qu'il se mit à jeter feu et flammes...

C'était un beau feu, vraiment, et de belles grosses flammes bien brûlantes ! Elles frappèrent le colosse en pleine poitrine et son épaisse toison s'enflamma aussitôt dans un grésillement qu'accompagnait un joli petit nuage de fumée. Earl se jeta sur le sol et se roula dans le sable pour étouffer l'incendie :

— « Au secours ! » s'écria-t-il, « au feu ! De l'eau, vite, par pitié ! »

La foule s'amassa.

— « Que se passe-t-il donc? » interrogea quelqu'un.

— « Il avait trop de poils sur la poitrine, » répondit brièvement Ben.

Le quidam le regarda un instant, puis détala, plein d'effroi. Alors, Ben s'en fut aussi, accompagné de Barbara...

Maintenant, se dit Ben, il savait s'y prendre, il connaissait le maniement du phénomène. Il lui suffisait de se mettre en colère pour de bon, comme il l'avait fait avec le garçon de café, par exemple, ou le chauffeur du camion... L'unique fois où il avait manqué son coup, c'est parce qu'il avait laissé la peur, chez lui, l'emporter sur la colère. La peur était une émotion malsaine qui nuisait aux résultats. Une fois sa peur vaincue, par contre, il vomissait le feu à volonté...

— « J'ignorais, » lui dit Barbara, « que vous possédiez ce joli petit talent de société. »

— « Ce n'est pas une amusette, » lui expliqua-t-il. « C'est tout simplement mon hérédité qui se fait jour. Saint George, mon ancêtre, continue ainsi à briller par mon truchement. Un dragon qu'il avait épargné lui apprit le truc, jadis. Je suppose, en réalité, que c'est tout simplement une question de glandes. Quand saint George éprouvait les émotions qu'il fallait, certaines modifications sanguines se produisaient en lui, et il se mettait à cracher des flammes. »

— « Dire que vous avez hérité de ce don !... Et vous pouvez faire cela aussi souvent que vous le voulez? »

— « Je crois que je le puis, maintenant oui... Mais venez plutôt avec moi jusqu'à la maison, Barbara, et nous allons bien voir. »

... Sitôt arrivés, ils se heurtèrent au beau-père de Ben et à ses deux demi-frères. Le trio était manifestement fort ennuyé.

— « Qu'as-tu donc fait à Earl? » demanda Stan à Ben. « Il vient de me téléphoner de l'hôpital, et il dit que c'est toi qui l'y as envoyé? »

— « Ne t'en fais pas pour lui, » répondit le descendant du Saint,

« réglons plutôt nos comptes. Tu bois un verre avec moi, Harry ? »

— « Bien sûr, » dit l'ivrogne.

Et ils burent chacun un double scotch.

— « Qu'est-ce qui t'arrive? » demanda le beau-père. « Je n'aurais pas cru que tu aimais trinquer avec Harry. »

— « Des événements comme ceux d'aujourd'hui, » lui expliqua Ben, « ça s'arrose !... A propos, dites donc, je tiens à vous déclarer que je ne peux pas vous voir en peinture, tous, tant que vous êtes ! »

— « Il est saoul, » fit Harry.

— « Saoul, moi? » protesta Ben. « Jamais de la vie. Un peu échauffé, peut-être, voilà tout... Quand je pense à tout le mal que vous m'avez fait, d'ailleurs, c'est plus fort que moi : je me sens bouillir ! »

— « Eh bien, fiche-nous le camp, va-t-en bouillir ailleurs ! »

— « Autant bouillir un peu ici, » dit Ben. « J'ai justement ce qu'il faut sur moi. »

Et il souffla deux jets de flammes par les narines, des flammes un peu plus pâles qu'à l'ordinaire, à cause de l'alcool ingéré.

Stan poussa un hurlement, et Harry, qui avait voulu crier, lui aussi, vit s'enflammer son haleine d'ivrogne. Quant au vieux, il eut un véritable rugissement, tandis que le sofa et les rideaux prenaient feu à leur tour, ajoutant ainsi aux illuminations.

... Dehors, tandis que plusieurs voitures de pompiers s'arrêtaient devant la maison en flammes, Ben essuya la sueur qui lui baignait le front.

— « Et maintenant, mon petit feu follet, » lui demanda Barbara en le regardant curieusement, « à qui le tour? »

— « C'est terminé, » lui dit-il. « Je me sens même parfaitement froid. Ce qui m'ennuie, c'est que j'ai un peu peur... »

— « Peur? Je croyais que la peur avait été bannie à tout jamais? »

— « J'ai peur de moi-même. Quand je pense au pouvoir dont je dispose, je me sens nerveux. »

— « Je m'efforcerai de vous calmer, » dit Barbara.

— « Merci, ma chérie, j'en ai besoin... Au fait, je n'ai plus de domicile, maintenant. Il va falloir que nous dénichions quelque chose pour nous loger tous les deux... »

— « Pour tous les deux ! Vraiment, Mr. Benjamin Saint George Tinker, vous... »

— « Nous allons d'abord nous marier, bien entendu. »

— « Cette demande en mariage est un peu soudaine, mais puisque vous avez à ce point besoin de moi, j'accepte. »

— « Je vous aime, Barbara, et vous rendrai heureuse. Je vous promets de ne jamais jeter feu et flammes à la maison. Je vous promets même de ne pas faire de fumée, à condition que vous ne me mettiez pas en colère, cela va de soi. »

— « J'y veillerai, car j'ai peur du feu. Il y a seulement une petite chose qui m'ennuie... »

— « Quoi donc, chérie? »

— « Je sais bien que vous ne serez jamais tout à fait un saint, en dépit de votre ascendance. Mais je veux espérer que vous ne vous aviserez pas, un beau jour, de devenir tout à fait dragon. »

— « Tout à fait dragon? Vous voulez rire, Barbara ! Comment cela se pourrait-il? »

— « Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que tout à l'heure, sur la plage et, plus tard, dans la maison de votre beau-père, vous n'étiez pas un homme comme les autres. Vous aviez la peau irisée et miroitante, comme si elle avait été couverte d'écailles. Vos doigts ressemblaient à des griffes et vos omoplates, à des ailes... Quant à votre visage...

Il la regardait, bouche bée...

— « Barbara, » protesta-t-il enfin, « vous vous trompez sûrement. Je descends de saint George, et non pas du Dragon ! »

— « En êtes-vous bien sûr, chéri? Ces histoires de famille, vous savez, sont souvent bien difficiles à démêler... Pour moi, je parierais volontiers qu'un de vos ancêtres, honteux de sa véritable origine, inventa cette histoire de saint pour la camoufler. Mais la vérité finit toujours par se savoir et elle m'a été révélée, tout à l'heure, quand je vous ai vu vous transformer, devant moi, en dragon partiel. »

Ben ouvrit la bouche de plus belle et la jeune fillle put même craindre, un moment, qu'il se mît à vomir des flammes. Mais Ben n'était pas en colère... Une fois de plus, il réfléchissait...

Dans son rêve, songeait-il, saint George ne lui ressemblait pas le moins du monde, ce qui montre bien, soit dit en passant, comme il faut se montrer prudent dans l'interprétation des songes...

— « Après tout, » conclut-il tout haut, « saint George n'a peut-être pas eu de postérité. Ce serait alors le Dragon qui... Pensez-vous qu'il ait existé des hommes-dragons? »

— « Il y avait bien des lycanthropes, à ce qu'on dit, ou hommes-loups. »

— « Soit. D'après vous, par conséquent, je descendrais plutôt du Dragon? »

— « Peut-être, Ben, mais je pense que le sang humain, en vous, doit l'emporter très nettement sur le sang de dragon... Au fait, j'y songe, à propos de descendance : vous voulez avoir des héritiers, vous? »

— « Des douzaines, » dit Ben, « et je tiens à ce qu'ils fassent des étincelles, sans quoi je me fâcherai tout rouge et je leur montrerai de quel bois je me chauffe ! »

— « Surveillez-vous, Ben, ne vous enflammez pas ! »

— « Oh ! Je serais plutôt éteint, ce soir, après une pareille journée. Je ne brûle plus que d'amour pour vous. »

— « C'est très bien ainsi, chéri. Une dernière question : me faudra-t-il adopter un rouge à lèvres ignifuge? »

Mais l'expérience prouva aussitôt — amplement — que cette précaution n'était pas nécessaire.

(Traduit par Jean de Kerdéland.)

Lorsque le jour viendra...

(*The girl in the ice*)

par EMYR HUMPHREYS

Pour être bref, ce conte n'en est pas moins chargé de signification. Il évoque, avec une précision et un réalisme frappants dans leur cruauté, une simple vision d'un futur à allure de cauchemar, où la guerre technologique est devenue une réalité tellement permanente qu'il semble qu'il n'ait jamais existé d'autre état de choses. A méditer, même si les pensées que cette lecture suggère peuvent être désagréables...



UN soir de décembre vint où il ne restait plus rien à conquérir. Rassasiés de massacres monotones, s'ennuyant au point d'en avoir perdu le sommeil, ils restaient assis autour de la table recouverte d'une plaque de verre. Flac, qui, en un sens, était le plus niais d'entre eux, avait essayé de fracturer le verre avec son pot-à-cuite. Il était resté tout penaud en constatant qu'il n'y parvenait pas. L'obscurité forçait son passage par le toit défoncé et il se mit à pleuvoir ; les gouttes frappaient mollement leur casque blindé et descendaient en perles zigzagantes le long de leur tenue de campagne en alliage. D'une déchirure du toit, juste au-dessus du bar, la pluie tombait sur la tête de la serveuse, défaisant les boucles de ses cheveux et faisant couler le noir de ses yeux sur ses joues striées de traces de larmes. Comme une statue après une explosion, elle était restée appuyée contre le comptoir toute la journée. On n'eût pu dire si elle était morte ou vivante.

Tape-Dur, encore jeune et bavard, marmonnait, couché sur le parquet. Pendant l'acalmie, il avait une fois de plus été troublé par la vision d'un corps de jeune fille dans un bloc de glace. Un coup récent reçu sur la bouche lui avait ébranlé les dents et il faisait un bruit de crécelle amorti par une abondance de salive et coupé par des sanglots sifflants. Ses marmonnements montaient et descendaient, mais personne ne le comprenait. et d'ailleurs personne ne l'écoutait. Mais à un moment donné, sa voix s'éclaircit et il fit entendre un lourd grognement monosyllabique. Puis, très distinctement, il prononça les mots : *chez nous*. Sans même le regarder, Gros-Tas, le sous-off., lui décocha un nouveau coup de pied dans les gencives. Tape-Dur roula sur le côté et son bruit de gorge continua sous la forme d'un crachotement étouffé contre le parquet humide — ratés d'un moteur d'embarcation dans le lointain, chant d'une sauterelle aux pattes mouillées — puis s'éteignit.

Le silence était parfait, pareil à celui du tombeau. Les hommes bougèrent sensiblement, chacun cherchant d'instinct ses aises, s'enveloppant dans le silence comme dans une grande couverture, confortable et presque sèche. Piston bâilla, se pencha en avant sur la table et posa sa tête sur ses avant-bras comme sur un oreiller. Flac mit aussi ses bras en avant, mais un léger geste de Gros-Tas le rappela à ses devoirs. Il remonta le mécanisme de l'arme pendue à son coude, alluma et éteignit à plusieurs reprises avec une application inutile l'œil électronique encastré derrière sa tête pour voir s'il fonctionnait.

Rien ne bougeait dans la ville foudroyée, tandis que la pluie pénétrait par les toits arrachés et fouettait les murs derrière lesquels il n'y avait plus que le vide. Presque tout avait été détruit dès le début. Gros-Tas, le vétéran aux trente ans de service, se demandait s'il était déjà venu là. Il existait des points de repère qu'on lui avait appris à reconnaître. Il y avait bien des années, avant l'invention de la « seconde peau » ou de la « femme du soldat », avant la destruction de Paris ou l'année des icebergs, il se rappelait une configuration semblable de ruines et un cimetière semblable de croix tourmentées sur la colline en dehors de la ville.

Tordu frappa la table du bout du doigt. Piston leva brusquement la tête et se réveilla.

— « Ecoutez, » dit Tordu. Il posa son microphone extra-plat au centre de la table et ils entendirent distinctement le bruit ronflant de bottes ailées approchant rapidement. Sur un ordre de Gros-Tas, ils se postèrent en formation pentagonale et connectèrent le cercle mortel de sécurité. Aucune tension n'apparaissait dans leur attente. Une série ininterrompue de victoires avait fait de chaque bataille un vulgaire exercice de champ de manœuvres. Ils n'attaquaient pas maintenant, parce qu'ils étaient presque certains que seuls les « bons » restaient en vie. Mais de fréquents schismes et des trahisons renouvelées les avaient rendus circonspects. Et depuis quelque temps il avait été difficile de s'assurer de jour en jour si leurs casques étaient de la couleur orthodoxe.

Le messager vint directement à eux. Le message en symboles hiéroglyphiques qui brillaient sur sa poitrine était bref. Il signifiait : Démobilisation Immédiate, toutes les troupes devant rentrer par leurs propres moyens et se présenter au travail à la Cité des Grottes. Il était publié sous le sceau du Premier Lui-Même.

Dans un vrombissement semblable à celui d'un faisceau métallique prenant son vol, le messager disparut à leurs yeux. Les hommes se rassirent et écoutèrent Tordu, qui avait la mémoire la plus fidèle, répéter le communiqué. Il le répéta plusieurs fois, prenant plaisir à entendre le son de sa voix. Des années auparavant, pendant le dernier intervalle de paix, il avait été reporter de matches de base-ball. Flac, qui était toujours son auditeur le plus intéressé, lui demanda ce qu'on entendait par le mot « démobilisation ». Gros-Tas le regardait avec attention. Tous les hommes écoutaient et, bien qu'il sût qu'ils ne pourraient jamais se passer de lui, Gros-Tas se sentait vaguement inquiet. Ils mourraient de

faim, se querelleraient et s'entre-tueraient, boiraient du liquide empoisonné, ou seraient dévorés par les nouveaux cannibales.

Tordu commença à expliquer le mot étrange en faisant appel à la Technophie Dialectique.

— « Il est tout à fait clair, » dit-il, d'une voix saccadée et qui se faisait plus rapide à mesure qu'il parlait, « que la Démobilisation signifie un retour à cet état primitif d'individualité en communion libre que nous savons théoriquement être le but final de la Révolution Technique. Pour citer les mots immortels du Grand Technicien : *Le jour viendra où le soldat épuisé déposera les armes et où, à l'usine, la femme cessera d'alimenter son insatiable machine. Et, dans les jardins de ce monde, ils joueront ensemble comme de jeunes enfants.*

» Mais, comme le Premier Commentateur l'a fait remarquer, » poursuivit Tordu, « le dépôt des armes, l'abandon des machines *avant* le jour dialectique fixé doivent être assimilés à une trahison, logiquement punie de mort violente. Le problème qui se pose est donc de savoir si cet ordre de *Démobilisation* suggère que le jour dialectique, coïncidant avec « le jour qui viendra » mentionné par le Grand Technicien, est arrivé ou sur le point d'arriver. Le Second Commentateur a dit que la stratégie des forces bestiales opposées à la Révolution Technique comportera, entre autres choses, l'emploi de Faux Prophètes pour répandre de fausses nouvelles. Ceci étant, la règle pratique pour tout soldat Technique doit être : *Dans le doute, obéis aux ordres.* »

Gros-Tas approuva de la tête. Tordu se mit à sourire, satisfait de son effort dialectique. Deux filets de salive dégouttaient de sa bouche, tant il avait peiné pour prononcer des mots rares et à demi oubliés. Flac, qui continuait de hocher la tête comme s'il comprenait, entama une partie de poker électrique avec Piston. Bien que Piston dormît à motié, Flac ne gagna pas.

Tape-Dur avait écouté la bouche ouverte le discours dialectique de Tordu. Longtemps, fort longtemps auparavant, à l'époque où l'on accordait encore des permissions, il était tombé amoureux d'une apprentie d'usine. Le soir, il l'avait emmenée à la Grotte des Antiquités, dont son père avait la charge, et, pour la conserver, il l'avait mise dans un bloc de glace opalescente. Il était jeune et impétueux et il pensait qu'il vivrait assez pour voir « le jour qui viendra ».

Les paroles de Tordu l'avaient étrangement troublé. Il revit encore l'image lointaine, le contour estompé de la jeune fille nue dans la glace floconneuse. Combien de fois avait-il, jadis, vu en rêve la glace se fondre et la jeune fille se lever, telle Aphrodite, les membres humides et luisants, pour le serrer dans ses bras.

Il se leva péniblement et resta debout, vacillant sur ses jambes. « Le jour, le jour, » murmura-t-il, « le jour. » Il se dirigea vers la porte d'un pas mal assuré, tripotant le mécanisme de ses bottes et traînant les pieds.

Gros-Tas le vit et donna un ordre. Sortir était contraire aux règlements.

— « *La glace deviendra eau,* » chantonnait Tape-Dur, continuant de marcher en titubant, « *le jour viendra chez nous.* »

Gros-Tas, Piston, Tordu et Flac se mirent debout et le visèrent. Il s'écroula, mort, sur le seuil de la porte, les bras étendus en avant. Ses pieds étaient encore dans la pièce, mais dehors, l'eau du ruisseau faisait des remous autour de son visage et de ses doigts.

A l'intérieur, les hommes étaient retombés dans le silence. Ils cessèrent de jouer. La pluie ruisselait sur le visage de la serveuse silencieuse et traversait le comptoir luisant pour s'infiltrer dans le plancher.

(Traduit par Roger Durand.)



La robe de soie blanche

(*Dress of white silk*)

par RICHARD MATHESON

Avec sa première œuvre, « Journal d'un monstre » (« Fiction » *n°* 25), *Richard Matheson avait réalisé une histoire hors de toutes les normes et se créant à elle-même ses propres dimensions, une histoire dont le ton sortait résolument des cadres tout faits pour s'imposer par ses seules vertus. Nous avons publié de lui par la suite plusieurs autres récits non moins frappants :* « Funérailles » (*n°* 27), « Escamotage » (*n°* 29), « Cycle de survie » (*n°* 36), *et enfin* « Derrière l'écran » (*n°* 37), *qui fut si bien « explicité » par un de nos correspondants dans notre Courrier des Lecteurs du mois dernier. Mais il semblait qu'aucun n'égalât totalement l'originalité formelle et le pouvoir de choc du premier. Dans* « La robe de soie blanche », *cette fois, on peut le dire : Dick Matheson a fait mouche de nouveau ! C'est-à-dire qu'il a répété la performance qui paraissait impossible à répéter et donné un pendant parfait à* « Journal d'un monstre ».

Dans ce dernier conte parlait un monstre. Ici parle une petite fille. Une petite fille qui, dans son genre, est elle aussi *un monstre. De quoi s'agit-il ? Fidèle à sa technique, Matheson n'exprime que les détails indirects. Il nous laisse pressentir une réalité d'autant mieux voilée que le protagoniste n'en a même pas conscience. Une fois de plus il nous demande de lire entre les lignes. Les amateurs de parapsychologie le feront peut-être plus facilement que les autres. Mais les autres auront la ressource de penser à la magie ou à la sorcellerie — deux choses bien définies. A vrai dire pourtant Matheson n'aime pas « définir ». Il lui suffit de mettre le lecteur en état de crise. C'est pourquoi à sa manière il est le grand spécialiste du conte de terreur moderne. Non plus une terreur dont l'objet est évoqué minutieusement ou à grands traits, mais une terreur pareille à un cercle dont le centre est caché par des zones d'ombre, et dont on ne distingue que les bords rayonnants...*



ICI y a pas de bruit. Le bruit il est dans ma tête.

Grand-mère m'a enfermée à clé dans ma chambre et elle veut pas me laisser sortir. Parce que c'est arrivé elle a dit. Je pense que j'ai été méchante. Mais c'est à cause de la robe. La robe de maman je veux dire. Maman elle est partie pour toujours. Grand-mère elle dit ta maman est au ciel. Je vois pas comment. Est-ce qu'elle peut aller au ciel si elle est morte ?

Maintenant j'entends grand-mère. Elle est dans la chambre de maman. Elle remet la robe de maman dans la boîte. Pourquoi elle fait toujours ça ? Et après la boîte aussi elle l'enferme à clé. Ça m'embête qu'elle le fasse. Elle est jolie la robe et puis elle sent bon. Et elle est toute tiède. Ça fait doux de la toucher avec la joue. Mais je pourrai plus. C'est pas permis. Je pense que c'est pour ça que grand-mère est en colère.

Mais j'en suis pas sûre. Aujourd'hui tout était comme c'est les autres jours. Mary Jane est venue à la maison. Elle habite en face. Elle vient jouer à la maison tous les jours. Aujourd'hui aussi.

J'ai sept poupées et aussi une voiture de pompiers. Aujourd'hui grand-mère a dit joue avec tes poupées et ta voiture. Ne va pas dans la chambre de ta maman elle a dit. Elle dit toujours ça. C'est parce qu'elle a peur que je mette du désordre je pense. Parce que elle le dit tout le temps. Ne va pas dans la chambre de ta maman. Comme ça simplement.

Mais c'est joli dans la chambre de maman. J'y vais quand il pleut. Ou bien quand grand-mère fait sa sieste. Je fais pas de bruit. Je m'assieds juste sur le lit et je touche la couverture blanche. Comme quand j'étais petite. Elle sent tout bon comme des bonnes choses.

Je fais semblant comme si maman elle était en train de s'habiller et qu'elle m'ait permis de rester. Je sens l'odeur de sa robe de soie blanche. Sa robe du soir des grandes occasions. Elle l'a appelée comme ça un jour je ne sais plus quand.

J'entends le bruit de la robe comme si elle marchait si j'écoute très fort. Je fais semblant comme si je voyais maman assise à la coiffeuse. Comme si elle était après ses parfums et ses fards je veux dire. Et puis je vois ses yeux tout noirs. Je me rappelle.

Ça fait drôle quand il pleut et qu'y a comme des yeux à la fenêtre. La pluie fait du bruit comme un gros géant dehors. Elle dit chut chut pour que tout le monde se taise. J'aime bien faire semblant comme si c'était comme ça quand je suis dans la chambre de maman.

Ce que j'aime encore mieux c'est quand je m'assieds à la coiffeuse de maman. Elle est grande et toute rose et puis elle sent bon aussi. Le siège a un coussin cousu. Y a plein de bouteilles avec des bosses dessus et dedans des parfums de toutes les couleurs. Et on peut se voir presque tout entière dans la glace.

Quand je suis ici je fais semblant comme si j'étais maman. Alors je dis tais-toi mère je veux sortir et tu ne m'empêcheras pas. C'est quelque chose que je dis je sais pas pourquoi c'est comme si je l'entendais à l'intérieur de moi. Et puis je dis oh arrête-toi de pleurer mère ils ne m'attraperont pas j'ai ma robe magique.

Quand je fais semblant comme ça je brosse mes cheveux en mettant longtemps. Mais je prends seulement ma brosse à moi que j'apporte de ma chambre. J'ai jamais pris la brosse de maman. Je pense pas que c'est pour ça que grand-mère est si en colère puisque je prends jamais la brosse de maman. Jamais je voudrais.

Des fois j'ouvre la boîte. Parce que je sais où grand-mère met la clé. Je l'ai vue faire une fois où elle savait pas que je la voyais. Elle met la clé au crochet qui est dans le placard de maman. Derrière la porte je veux dire.

J'ai ouvert la boîte beaucoup de fois. C'est parce que j'aime bien regarder la robe de maman. C'est la regarder que j'aime le mieux. Elle est si belle et puis la soie elle est douce. Je resterais un million d'années rien qu'à la toucher.

Je me mets à genoux sur le tapis avec des roses dessus. Je tiens la robe contre moi et je sens son odeur. Je la pose contre ma joue. Je voudrais pouvoir l'emporter pour dormir avec en la tenant serrée. J'aimerais. Mais je peux pas le faire. Parce que grand-mère l'a dit. Et elle dit je devrais la mettre au feu mais j'aimais tellement ta mère. Et puis elle pleure.

J'ai jamais été méchante pour la robe. Je la remettais bien dans sa boîte comme si personne y touchait. Jamais grand-mère avait su. Ça me faisait rire qu'elle sache pas. Mais maintenant elle sait que je l'ai fait. Et elle va me punir. Pourquoi ça l'a mise si en colère ? Est-ce que c'était pas la robe de ma maman ?

Ce que j'aime vraiment le mieux dans la chambre de maman c'est regarder le portrait de maman. Il a du doré tout autour. Son cadre comme dit grand-mère. Il est sur un mur à côté du bureau.

Maman est belle. Ta maman était belle grand-mère dit. Pourquoi était ? Je vois maman là qui me sourit et elle *est* belle. Pour toujours.

Elle a des cheveux noirs. Comme moi. Et puis des beaux yeux noirs. Et puis une bouche toute rouge si rouge. C'est sa robe blanche qu'elle a. Ses épaules sont toutes découvertes. Elle a la peau blanche presque comme la robe. Et aussi les mains. Elle est si belle. Je l'aime même si elle est partie pour toujours je l'aime tellement.

Je pense que c'est pour ça que j'ai été méchante. Je veux dire avec Mary Jane.

Mary Jane elle est venue après déjeuner comme d'habitude. Grand-mère est allée faire sa sieste. Elle a dit et maintenant n'oublie pas que tu ne dois pas aller dans la chambre de ta maman. Je lui ai dit non grand-mère. Et je le pensais vraiment mais ensuite Mary Jane et moi on jouait avec la voiture de pompiers. Et Mary Jane elle a dit je parie que t'a pas de mère je parie que tout ça tu l'as inventé c'est ça qu'elle a dit.

Je me suis mise en colère contre elle. J'ai une maman je le sais. Ça me mettait en colère qu'elle dise que j'avais tout inventé. Elle a dit que j'étais une menteuse. Je veux dire pour le lit et la coiffeuse et le portrait et puis la robe et tout.

J'ai dit attends un peu puisque t'es si maligne je vais te montrer.

J'ai regardé dans la chambre de grand-mère. Elle dormait et elle ronflait. Je suis redescendue et j'ai dit à Mary Jane qu'on pouvait y aller puisque grand-mère elle s'en apercevrait pas. Après elle faisait plus tellement la maligne. Elle s'est mise à ricaner comme elle fait. Et puis

elle a eu peur et elle a crié en se cognant dans la table qui est dans le vestibule en haut. Je lui ai dit t'es qu'une peureuse. Elle a répondu c'est que dans ma maison à moi y fait pas aussi noir que dans la tienne.

On a été dans la chambre de maman. Y faisait si noir qu'on n'y voyait pas. Alors j'ai ouvert les rideaux. Juste un peu pour que Mary Jane y voie. J'ai dit la voilà la chambre de ma maman et alors c'est moi qui l'ai inventée peut-être ?

Elle restait à la porte et elle faisait toujours pas la maligne. Elle a rien dit. Elle regardait tout autour de la chambre. Elle a sauté quand je lui ai pris le bras. Allez viens je lui ai dit.

Je me suis assise sur le lit et j'ai dit ça c'est le lit de ma maman regarde comme il est doux. Elle a toujours rien dit. Peureuse je lui ai dit. C'est pas vrai elle a dit comme elle fait.

Je lui ai dit de s'asseoir parce qu'on pouvait pas dire si c'était doux si on s'asseyait pas. Alors elle s'est assise à côté de moi. J'ai dit touche comme c'est doux. Sens comme ça sent bon.

J'ai fermé mes yeux mais c'était drôle c'était pas comme d'habitude. Parce que Mary Jane elle était là. Je lui ai dit d'arrêter de toucher la couverture. C'est toi qui m'as dit de le faire elle a dit. Ça fait rien arrête-toi j'ai dit.

Viens voir je lui ai dit et je l'ai fait lever. Ça c'est la coiffeuse. Je l'ai emmenée la voir. Elle a dit on s'en va. Dans la chambre y avait pas de bruit comme c'est toujours. Je me suis mise à être mal. Parce que Mary Jane elle était là. Parce que c'était dans la chambre de ma maman et que maman elle voulait pas que Mary Jane elle soit là.

Mais il fallait que je lui montre les choses parce que. Je lui ai montré la glace. On s'est regardées dedans. Elle avait la figure toute blanche. Mary Jane est une peureuse j'ai dit. C'est pas vrai c'est pas vrai elle a dis et puis d'abord c'est chez personne qu'y fait si noir et qu'y a pas de bruit comme ça. Et puis elle a dit ça sent.

Je me suis mise en colère. Non ça sent pas j'ai dit. Si elle a dit c'est toi qui l'as dit. Je me suis mise plus en colère. Ça sent comme des bonnes choses j'ai dit. Non ça sent comme des gens malades dans la chambre de ta maman.

Dis pas que la chambre de ma maman elle est comme des gens malades je lui ai dit.

Et puis d'abord tu m'as pas montré de robe et t'as menti elle a dit y en a pas de robe. Je me suis sentie comme si ça me brûlait à l'intérieur et je lui ai tiré les cheveux. Je vais te faire voir j'ai dit et je te défends de dire encore que je suis une menteuse.

Elle a dit je retourne chez moi et puis je le dirai à ma mère ce que tu m'as fait. Non t'iras pas j'ai dit tu vas venir voir la robe de ma maman et tu feras mieux de pas me traiter de menteuse.

Je l'ai fait rester tranquille et j'ai enlevé la clé du crochet. Je me suis mise à genoux et j'ai ouvert la boîte avec la clé.

Mary Jane elle a dit pouah ça sent pareil que des ordures.

Je l'ai attrapée avec mes ongles. Elle s'est sauvée et elle est devenue

furieuse. Je veux pas que tu me pinces elle a dit et elle avait la figure toute rouge. Je le dirai à ma mère elle a dit. Et puis t'es folle c'est pas une robe blanche elle est toute sale et moche elle a dit.

Non elle est pas sale j'ai dit. Je l'ai dit si fort que je me demande comment grand-mère a pas entendu. J'ai enlevé la robe de la boîte. Je l'ai levée en l'air pour lui faire voir comme elle était blanche. Elle s'est ouverte en faisant le même bruit que quand il pleut dehors et le bas a touché le tapis.

Elle est blanche j'ai dit toute blanche et puis propre et toute en soie.

Non elle a dit elle était furieuse et puis toute rouge y a un trou dedans. Je me suis mise encore plus en colère. Si ma maman était là elle t'apprendrait j'ai dit. T'as pas de maman elle a dit. En disant ça elle était toute laide. Je la déteste.

J'en ai une. J'ai dit ça tout haut. J'ai montré le portrait de maman avec le doigt. Et alors on y voit rien dans ton espèce de chambre toute noire elle a dit. Je l'ai poussée fort et elle a cogné dans le bureau. Regarde donc j'ai dit en parlant du tableau. C'est ma maman et c'est la dame la plus belle qui existe.

Elle est moche elle a des drôles de mains Mary Jane a dit. C'est pas vrai j'ai dit c'est la dame la plus belle qui existe. Non non elle a dit *elle a des dents en avant.*

Je me rappelle plus bien alors. Je pense que la robe a comme bougé dans mes bras. Mary Jane a crié je me rappelle plus. Y faisait tout noir les rideaux devaient être tirés. En tout cas j'y voyais plus rien. Et j'entendais rien d'autre que drôles de mains dents en avant drôles de mains dents en avant même alors qu'y avait personne pour dire ça.

Y a eu quelque chose d'autre parce que je crois que j'ai entendu qu'on disait *ne la laisse pas dire ça!* Je pouvais plus tenir la robe. Et je l'avais sur moi je peux pas me rappeler comment. Parce que c'était comme si j'étais tout d'un coup devenue grande. Mais j'étais quand même encore une petite fille. Je veux dire de dehors.

Je crois qu'à ce moment-là j'ai été horriblement méchante.

Grand-mère m'a emmenée de là je pense. Je sais pas. Elle criait oh mon dieu ayez pitié de nous c'est arrivé c'est arrivé. Et elle le répétait tout le temps, Je sais pas pourquoi. Elle m'a traînée tout le chemin jusqu'à ma chambre et elle m'a enfermée. Elle me laissera pas sortir. Et puis ça fait rien j'ai pas peur. Qu'est-ce que ça fait si elle m'enfermait un million de millions d'années ? C'est même pas la peine qu'elle me donne à manger. D'abord j'ai pas faim.

Je suis remplie.

(Traduit par Alain Dorémieux.)



Superstition

(*Superstition*)

par POUL ANDERSON

Poul Anderson excelle à donner vie et vraisemblance à un monde imaginaire, grâce à ce réalisme minutieux dans les détails qui est sa caractéristique. C'est ainsi qu'au cours des mois derniers, il nous a successivement montré l'univers où Carthage a vaincu Rome (« L'autre univers », *n°* 32), *la société basée sur la théorie des jeux* (« Les jeux sont faits », *n°* 33), *et une communauté rurale dans l'Islande du* x*e siècle* (« Le voyage prématuré », *n°* 39). *Dans le nouveau récit que nous publions aujourd'hui, il récidive d'étincelante façon. Il a entrepris cette fois, après tant d'autres, de nous peindre le monde post-atomique et les répercussions qu'y ont eu les guerres effectuées avec les super-armes. Ce faisant, il est sorti des sentiers battus si allégrement que c'est un plaisir de le suivre. La civilisation future qu'il nous décrit ici est un monde revenu à la sorcellerie, mais qui utilise celle-ci* exactement *comme la nôtre utilise la science... Il en résulte ce concept ahurissant sur lequel roule le récit : la navigation interplanétaire déterminée et réglementée par la sorcellerie ! Puisque notre revue se réclame à la fois du fantastique et de la science-fiction, on conviendra qu'un tel mélange, même surprenant, n'y détonne pas. Il n'est en fait pas nouveau puisqu'il remonte à trois cents ans : très exactement au* « Songe » *de Johannès Kepler, qui était un esprit scientifique suffisamment subtil pour se rendre compte que la sorcellerie était une méthode de voyage interplanétaire moins invraisemblable que tous les autres moyens qu'aurait pu utiliser la science de son époque. Mais si l'ouvrage de Kepler ressortissait au merveilleux tout en basant sa trame sur des vérités scientifiques, l'histoire d'une sorcière dans un astronef que nous propose Poul Anderson est en définitive de la véritable science-fiction — même si elle est propre à déconcerter les fanatiques de la science.*



Si audacieux soit-il, tout accomplissement n'est en définitive qu'une adaptation à la réalité. Mais la réalité change sans cesse et ne se laisse pas emprisonner dans le cadre fini d'un système, si bien que toute adaptation est vouée finalement à l'échec. C'est pourquoi nous vivons dans le paradoxe tragique que toutes les organisations, qu'elles soient d'espèces biologiques ou de sociétés humaines, finissent par se détruire de par leurs propres propriétés.

Oskar Haeml, *Betrachtungen über die menschliche Verlegenheit.*

EN s'avançant parmi les profondes ténèbres, Martin les entendit psalmodier dans les ruines. Au-dessus de lui, les étoiles aux froideurs d'acier piquetaient la nuit infinie ; à droite et à gauche, le plateau s'étendait, inégal, de part et d'autre de la route, et le croissant bas de la lune scintillait, accrochant sa lueur aux buissons de sauge et aux arbres rabougris, ainsi qu'aux flancs glacés des lointaines montagnes. Il vit des torches flamboyer dans les coques vides qui avaient été des maisons, et son cœur se mit à battre au rythme étouffé des tambours.

L'équinoxe était proche et les Utes, selon leur coutume, étaient venus faire « médecine » sur les hauteurs. Martin eut un geste respectueux envers la cérémonie. Elle lui était tabou ; la Base nourrissait bien les Indiens pendant leurs danses et partageait la faveur de leurs dieux, mais elle avait ses propres rites.

Les sabots de sa mule éveillaient des échos dans le silence du printemps froid. L'herbe poussait, bousculant les grandes plaques de ciment, rongeant la chaussée ; un jour il n'y aurait plus là qu'une piste creusée d'ornières. Mais la Base résistait.

Sa barricade de barbelés se dressa devant lui quand il eut contourné l'énorme mégalithe officiel. L'éclat soudain des ampoules électriques l'aveugla. Quatre mousquetaires vêtus de la tunique de cuir et des pantalons bleus, et coiffés du casque d'acier des Gardiens de l'Ordre, se tenaient à la grille. Au-dessus s'étalait le panneau :

SERVICE ASTRONAUTIQUE

DES ETATS-UNIS

BASE DU COLORADO

Il avait été astiqué à neuf récemment et orné de crânes de vaches, pour le protéger.

— « Halte ! » Les hommes abaissèrent leurs fusils à pierre. L'un d'eux, un jeune, que rendaient nerveux les masques démoniaques des Utes, toucha une patte de lapin ; il se détendit en voyant que ce n'était qu'un humain qui s'approchait à dos de mule.

Martin tira sur les rênes et leur laissa voir sa combinaison grise de spacionaute. Il était grand et maigre, avec un visage aigu et des cheveux bruns et gras. La peinture de guerre spacionautique décrivait des courbes et des angles compliqués sur son front.

— « Capitaine Josiah Martin, au rapport pour le vol de Mars, » dit-il.

— « Oh... oh ! en effet, mon capitaine. » Le caporal de garde le reconnut et lui fit un salut maladroit. « Comment cela va-t-il en ville ? »

La pensée de Martin se reporta à Durango, en bas, dans la plaine poussiéreuse, aux trains de chariots venus d'aussi loin que le Mexique, le Canada, la Californie et le Wisconsin, à l'unique et poussif chemin de fer que ses sorciers spécialistes avaient bien du mal à maintenir en

marche, à l'aéroport, avec ses rares avions religieux à réacteurs, aux magasins, aux travernes et aux forges, à toute l'activité grondante d'un terminus de la ligne interplanétaire. Il songea à sa maison, à Ginny, aux enfants, et aux nuits vides qu'ils auraient jusqu'à son retour. S'il revenait... Un jour quelqu'un ferait une erreur, l'enchantement ne serait plus assez puissant, et il retomberait en flammes sur la terre, ou se perdrait à jamais parmi les étoiles.

Mais il était un initié de l'Ordre et cela suffisait.

— « Comme ci, comme ça, », répondit-il à haute voix. « Rien de nouveau, ici, à la Base ? »

— « Deux petits garçons indiens ont essayé d'entrer. Trop jeunes pour savoir le sens du tabou. Nous les avons rendus à leurs parents pour la purification rituelle et une bonne fessée. »

— « Les Indiens ne donnent pas la fessée à leurs enfants, » fit Martin, l'air absent. « Mais la purification devrait suffire à leur inculquer une bonne peur. Je ne pense pas qu'ils aient fait de dégâts ? »

— « Rien de grave. Ils se sont approchés jusqu'à un mètre de l'usine, alors le Vieux a sacrifié un chien, rien que par précaution. » Le caporal ouvrit la grille. « Bonne chance, mon capitaine. Donnez le bonjour aux filles de Mars de ma part. »

Le spacionaute entra. Devant lui s'étendait le terrain, une étendue énorme de ciment bordée de bâtiments en ruine. Les plus anciens étaient presque abandonnés — selon la tradition, ils avaient abrité des employés, du personnel de sécurité, des personnages importants, et autres ésotériques, autrefois, au temps de la superstition. Le rituel était très simplifié, à présent ; il fallait moins d'initiés, tellement on avait vidé de ces géants de verre et d'acier, ou tellement on en avait abattu pour fabriquer les petites huttes qui suffisaient dans les temps modernes.

En passant devant le casernement et le mess, Martin vit un homme de corvée qui disposait un bol de lait à l'intention des Braves Gens, et il fit un signe d'approbation.

Les blockhaus entourant les fosses de départ n'avaient pas changé. On les avait bâtis pour résister, uniquement. Il remarqua l'énorme coque d'un Elément Un, reposant sur sa base, les flancs étincelants sous les projecteurs. Des mécas s'affairaient tout autour, procédant aux dernières vérifications et aux ultimes enchantements, rafraîchissant le puissant signe de l'Aigle gravé et peint sur la coque.

La nef nucléaire proprement dite, *Phobos*, paraissait une naine à côté de l'Elément Un, de la bouche duquel elle dépassait, tel un petit poisson d'acier à demi avalé par un requin.

Martin contourna le terrain jusqu'à la tour de l'astrologue. C'était un des rares bâtiments anciens encore en usage, une immensité jaillissante, dont la base, en briques de verre, luisait, verdâtre, sous la lumière. Il mit pied à terre au-dehors, remit sa mule à un employé et entra dans le hall.

La fille du comptoir à journaux lui adressa un sourire :

— « Salut, Capitaine. Qu'est-ce que ce sera, ce soir ? »

— « Oh... comme d'habitude. Vingt dollars. Je ne pense pas avoir besoin d'autre chose que d'une chance normale, pour ce voyage. »

Il signa le bon et prit le jeton. Une bonne partie de la paie des spacionautes passait en sacrifices.

Le sorcier du bureau de l'expéditeur prit son corban et le fit entrer. Il se lava les mains, se prosterna devant le planétaire et dansa sept fois à contresens autour, en psalmodiant les lois de Képler et les éléments des orbites de la Terre et de Mars. Les planètes en miniature tournèrent en scintillant dans le silence, à part le faible bruit de leur mouvement d'horlogerie, qui faisait comme un rire lointain.

Martin se prosterna encore une fois et sortit à reculons, puis il monta à l'étage. Le labo de l'astrologue était au premier ; une demi-douzaine de jeunes apprentis, sérieux sous leurs robes zodiacales, calculaient les routes Terre-Etoiles pour l'année à venir, sur un gros calculateur. Leur chef, le Commandant Savage, contemplait par la fenêtre le terrain astronautique.

— « Oh... bonsoir, Capitaine. » Il se retourna. Il y avait une trace d'inquiétude sur son visage barbu. « Vous êtes en retard. »

— « Le chemin de fer était en panne en travers de la route, » s'excusa Martin. « J'ai dû attendre qu'ils le remettent en marche. »

— « Hum... oui. J'en suis content. »

— « Pourquoi... qu'aurais-je pu faire d'autre ? »

— « Certains de nos gars sont téméraires. Ils auraient contourné le train. Il ne leur serait même pas venu à l'esprit qu'une Puissance eût pu mettre l'engin en panne à cet endroit même pour entraver la circulation. »

Martin hocha la tête. Les spacionautes apprenaient la prudence.

Naturellement, la Puissance avait pu agir ainsi dans un but malveillant, mais tout aussi bien bienveillant. Peut-être ce retard lui avait-il évité un accident. Dans l'ensemble, il valait mieux accepter les signes selon les valeurs reconnues.

Savage consulta la pendule.

— « Vos présages sont tout juste passables, mais il n'y a pas lieu de vous inquiéter. Vous partirez à minuit, si le temps se maintient. Il faudra que je m'en assure près de l'homoncule ; il y a une vague de froid qui monte du Wyoming et vous savez comme un brusque coup de vent peut gâcher un départ. » Il alluma une cigarette de ses doigts tachés de jaune.

— « L'équipage habituel, je pense ? »

— « Euh... pas exactement. Vous aurez Dykman et Peralta aux machines, comme avant, mais une nouvelle sorcière et... »

— « Qu'est-il arrivé à Juliet ? »

Savage eut un sourire un peu exaspéré.

— « Qu'est-ce que vous croyez ? Dans deux semaines, elle s'appellera Mrs. Roberts. »

— « C'est peut-être l'amour qui fait tourner le monde, » gouailla

Martin, « en tout cas il rend bien difficile de conserver une bonne sorcière. »

— « Heureusement que Colorado Spring Coven vient de diplômer honorablement une nouvelle jeune fille, alors je lui ai fait prêter serment en vitesse avant qu'une autre équipe s'empare d'elle. Valeria Janosek, dix-huit ans. »

— « Dix-huit ? C'est un peu vieux pour une sorcière débutante. »

— « Elle a commencé tard. Si je comprends bien, ses parents sont des immigrants de la Thalassocratie des Grands Lacs, ou du Royaume du Michigan supérieur. Des Croyants Antiques, c'est pourquoi le Coven a dû attendre qu'elle ait douze ans pour la persuader de se convertir. Mais elle a bien la Puissance, et elle devrait fournir trente ans de bons services. »

— « Zut ! Si elle n'est pas répugnante, elle ne restera pas aussi longtemps célibataire. Bon. Le Seigneur donne et le Seigneur prend. Roger ne sera pas subrécargue ? »

— « Non, je regrette. Son garçon était malade et, pour le guérir, il a dû faire retraite. Pas de vol dans l'espace cette année. Vous avez un nommé Philip Hall. »

— « Un parent du Patron ? »

— « Son neveu. » Savage se tourmenta la barbe d'un air malheureux. « J'ai peur qu'il vous cause des ennuis. Il était étudiant à Boulder.. une bonne institution de physique, mais vous savez que c'est un foyer de Croyants Antiques. Il a l'air d'avoir assimilé certaines de leurs idées folles... »

Martin déclara d'une voix dure :

— « Je le surveillerai. Une fois en vol, je suis l'autorité suprême. »

— « Attention, quand même. Il est de la famille Hall. Et on ne se montre pas brutal avec un neveu du Patron du Colorado. »

— « J'ai une nef et une cargaison et cinq vies à préserver. Ce n'est pas une bleusaille qui viendra mépriser le règlement, tant que je suis capitaine. »

Savage tira sur sa cigarette et regarda vers la nuit électrique. Il avait bien tenté de décourager le jeune homme, mais l'influence de la famille...

L'Ordre disposait du pouvoir spirituel, et la Base était le siège de l'Ordre. Mais le Patron avait les canons et la cavalerie. Un jour, il y aurait lutte entre les pouvoirs temporel et spirituel.

Savage espérait que ce ne serait pas pendant le temps de sa vie.

*
* *

Il étudia le plan de vol avec Martin. Il n'y aurait qu'un bond bruyant et de courte durée jusqu'à la Roue du Ciel ; là, une brève préparation, puis l'accélération, et le circuit en orbite pendant des semaines jusqu'à Mars. Tous les essaims de météores connus étaient hors de la route, mais on n'avait jamais une sécurité absolue.

Ils se rendirent dans la pièce sombre où gisait l'homoncule. Des yeux bleu pâle d'idiot dans une tête enflée les fixèrent. Savage accomplit les rites indispensables et une voix épuisée leur dit que la tempête n'arriverait pas avant une heure trente. Puis : « Allez-vous-en. Ne m'éveillez pas. » L'être se replongea dans l'inconscience.

Après avoir réglé les détails indispensables, Martin se rendit à la chambre des instructions. Son équipage s'y trouvait, et il se tint un moment sur le seuil, à en examiner les membres.

Il connaissait les mécaniciens : le blond et solide Dykman, et Peralta, le petit brun, de bons spacionautes, très calmes. Le lieutenant subrécargue Philip Hall était un élégant et mince jeune homme, aux cheveux clairs et frisés, au visage pâle et tendu. Quant à la sorcière 1/C, Valeria Janosek, elle était plus saisissante.

Martin s'était attendu à voir la structure habituelle, frêle et tremblante, les yeux avides des truchements de la Puissance. Valeria, elle, était splendidement bâtie, elle avait les pommettes hautes, le nez droit, les yeux noisette, un maintien réservé, mais une crinière rougeoyante lui retombait sur les épaules. Elle demeurait calme sous les regards admiratifs de ses coéquipiers.

Ou la Puissance était extrêmement faible en elle — et Savage avait juré qu'il n'en était pas ainsi — ou elle la maîtrisait si bien qu'elle pouvait se permettre d'être une personne humaine en toute intégrité, en même temps qu'une Covenaire. Si tel était le cas, elle constituait un idéal ; les crises d'hystérie des sorcières courantes étaient un des plus gros risques des voyages dans l'espace. Mais une belle fille, sans nerfs, avait peu de chances de rester longtemps célibataire.

Tant pis. On ne peut pas toujours gagner.

Martin se rendit au bureau ; les autres se levèrent.

— « Au nom de Dieu Tout-Puissant et des Puissances auxquelles il a jugé devoir confier notre galaxie... je vous salue, » psalmodia-t-il. « Nous sommes réunis ici pour recevoir nos instructions avant de nous aventurer au-delà du ciel jusqu'à Mars. Que personne ne reste parmi nous qui n'a pas les mains et le cœur propres, qui a mangé des mets interdits ou accompli des actes défendus, et qui n'est pas en paix avec les Esprits Elémentaires. Mais l'homme et la femme qui sont propres et convenables, ceux-là auront la protection des Puissances entre les étoiles et sur tous les mondes, et même jusqu'à la fin du temps. Sondez vos âmes, vous tous voyageurs de l'espace, assurez-vous que vous êtes prêts, que vous portez vos talismans, que vous avez fait vos sacrifices et que vous n'êtes coupables d'aucune transgression pour laquelle vous n'ayez pas fait pénitence. »

Ils accomplirent soigneusement les rites, sacrifiant un coq noir apporté par un technicien, et en répandirent le sang dans le bol de la sorcière. Martin sentit le mépris du jeune Hall ; le garçon parvenait à peine à effectuer les mouvements et à prononcer les répons. Valeria lançait également des regards inquiets sur le jeune homme.

A la fin de la séance, ils vérifièrent leurs fétiches et leurs tatouages.

— « Tout est en ordre, Capitaine, » dit-elle en saluant sèchement Martin.

— « Alors, venez. La Roue du Ciel nous attend. »

Ils se détendirent, se serrèrent la main et fumèrent une dernière cigarette ensemble. Martin s'approcha de Hall qui contemplait le terrain par la fenêtre.

— « Premier voyage, n'est-ce pas, fils ? » demanda-t-il.

— « Oui, mon capitaine, » dit Hall, avec gêne.

— « Cela n'a rien d'effrayant. Tout est en ordre, tous les mots ont été prononcés et tous les démons bien enchaînés. Tout ce que vous avez à faire, c'est de vous occuper de notre tabac à l'aller et de la drogue-gan martienne au retour. »

Il y avait une pellicule de transpiration sur le front du jeune homme.

— « Vous êtes *sûr* que tout est en ordre ? Et le... l'aspect pratique du voyage ? Ces mécas connaissent-ils bien leur affaire ? »

— « Fichtrement bien, fils. Tout a été vérifié, jusqu'au moindre joint, et chacun des hommes avait à sa portée le tome voulu des Livres pendant qu'il travaillait. Tenez, on va jusqu'à remplacer les soupapes à hydrazine après chaque départ, rien que par principe, qu'elles aient l'air endommagé ou non, et cela malgré les prix qu'exigent les artisans de Durango. »

Hall réprima un frisson en contemplant le monstrueux Elément Un.

— « Nous sommes obligés de partir avec ça ? Alors que le moteur nucléaire est si simple et sûr ? »

— « Nous fonctionnons au moteur nucléaire à partir de la Roue du Ciel. »

— « Pourquoi pas de la Terre ? »

Martin croisa deux doigts pour conjurer le sort.

— « C'est tabou, » dit-il brusquement. « Vous n'avez donc pas appris votre *Ars Thaumaturgica ?*

» *Longues et cruelles malédictions*
à qui use d'atomique combustion
avant d'être en sûreté par-delà l'atmosphère :
yeux brûlés et cheveux ignifères
mortelles maladies parmi toutes nations
et des monstres au bout de trois générations ! »

Hall hocha sèchement la tête :

— « Je sais, Capitaine. Je *suis* un initié, mais savez-vous *pourquoi* on a fait cette règle ? »

— « Certes. C'est un exemple élémentaire des principes de sympathie. Le soleil et les étoiles sont du ciel. Il y a des réactions nucléaires dans le soleil et dans les étoiles. Donc les réactions nucléaires sont du ciel. C.Q.F.D. »

— « Vous avez déjà entendu parler de radio-activité ? »

Martin croisa de nouveau deux doigts.

— « Qui donc en est ignorant ? Mais il vaut mieux ne pas parler de ces choses, fils. »

— « Non, » fit amèrement Hall, « n'y pensez même pas. N'essayez pas de concevoir une fosse de départ qui permette en toute sécurité d'utiliser la décharge atomique. Continuez suivant la méthode ancienne, parce que nous avons peur d'apprendre quoi que ce soit de nouveau. »

— « Ils ont essayé des tas de choses, à l'Age des Ténèbres. Je pense qu'ils ne connaissaient pas les rites appropriés. Alors, naturellement, les Esprits Elémentaires se sont déchaînés. Et nous avons connu la guerre, la famine, la peste, la faillite... Nous autres modernes sommes plus avertis. » Martin éteignit sa pipe et consulta sa montre. « Il est l'heure, mes amis. »

A la porte, un sorcier 3/C lui remit son exemplaire du *Manuel et Ephéméride de l'Astrogateur,* avec sa reliure de cuir ouvragé et ses tables de logarithmes enluminées. Il le mit respectueusement sous son bras et prit la direction du *Phobos*.

*
* *

L'Elément Un flamboya, le tonnerre gronda dans la nuit du plateau et les Utes s'empressèrent de faire médecine « bonne-chance ». Il y avait entre eux et l'homme blanc des relations magiques étroites, aussi bien que des rapports commerciaux. Leurs danses assuraient le retour des saisons chaque année (ou, d'après la théorie en usage à la Base, permettaient à la Terre de se maintenir bien sur son orbite). Les astronefs de l'Ordre ramenaient des produits utiles qui ne poussaient que sur Mars ou Vénus — telle la drogue-gan — qui, mêlée dans la bonne proportion aux peaux de serpent et aux herbes de cimetière guérissait la Maladie Saignante que l'imprudence des anciens avait déclenchée.

La nef s'élança dans le ciel sur un trait de flamme. A trois cents kilomètres d'altitude, l'Elément Un, épuisé, retomba. Le *Phobos* gagna encore cent kilomètres grâce à l'énergie acquise, puis Martin déclencha une faible poussée nucléaire pour se mettre en orbite autour de la Roue du Ciel.

L'Elément Un redescendait vers la Terre. Son parachute blanc s'épanouissait en corolle sous les étoiles indifférentes et il s'abaissait lentement selon une pente que les vents stratosphériques ne permettaient pas de calculer. La Base aurait pu le suivre à l'aide du radar ou grâce à l'homoncule, mais elle ne s'en souciait pas ; on ne disposait ni d'hommes ni d'équipement pour aller le rechercher, aussi avait-on pris d'autres dispositions. En approchant du sol, l'Elément Un déclencha une fusée étoilée, juste avant d'écraser les sauges sous sa masse.

Un berger Navaho aperçut la fusée et se mit à pousser des jurons exaspérés, mais il connaissait les us, aussi avertit-il son chef le lendemain. Le chef n'en fut guère satisfait, lui non plus, et il procéda en personne à l'inspection de l'Elément. Oui... la chose portait bien le signe de l'Aigle, avec la malédiction du tonnerre pour quiconque omettrait de la ramener à la Base. Le chef rassembla hommes et chariots, puis il fit un voyage de cent kilomètres, en traînant cet objet difficile

à manier. Son peuple même bénéficiait de ce que l'Ordre apportait sur la Terre, mais il n'aurait jamais pris cette peine s'il n'avait pas eu la certitude que la désobéissance signifiait la ruine, des troupeaux inféconds et la maladie dans les huttes.

Le *Phobos* accosta en souplesse à la Roue du Ciel et s'y cramponna. L'équipe de la station interplanétaire vint pomper la masse de réaction dans ses réservoirs. La station manquait de main-d'œuvre, aussi Martin dut-il accomplir sa part des cérémonies : un rite magique au cours duquel on déplaça le livre de la Nef sur la carte, de la Terre à Mars, tandis qu'on récitait les équations d'une orbite de 135°. Le reste de l'équipage avait quartier libre.

En scaphandre, Hall et Valeria firent le tour de la Roue du Ciel. Le cercle rayonnant de la station tournait, lourdement et sans bruit ; il leur avait donc fallu chausser les bottes qu'un sorcier avait magnétisées en prononçant des incantations. L'endroit était chargé de *mana,* et si l'on ne prenait pas soin d'avoir toujours un pied solidement campé, on était expédié dans l'espace.

Immense et splendide, la Terre était suspendue sous leurs regards, avec une aurore boréale autour du Pôle Nord tout blanc, avec ses nuages et ses ouragans, avec les masses sombres de ses continents. Sous leurs pieds, la Roue tournait, leur montrant à présent les étendues désolées de l'hémisphère oriental. Ils distinguaient les vastes déserts sans vie, comme des taches lépreuses auprès des terres verdoyantes et brunes où la malédiction n'avait pas porté.

Le reflet de la Terre teintait de bleu le visage de la jeune fille, mais elle n'en était pas moins jolie. Derrière la vitre de son casque, elle regardait, frappée d'admiration et de stupeur.

— « Cela valait la peine, » finit-elle par dire, « cela valait la peine de vivre en Coven, rien que pour venir ici. »

— « Etait-ce tellement pénible ? » demanda Hall.

— « Non, les gens du Coven sont décents — les filles sont un peu étranges, elles ont des transes, parfois, mais sans intention méchante. Pourtant, certains rites m'effrayaient. Et puis habiter ce château sur le Pic de Pike, avec toutes les chauves-souris... » Sa voix se brisa, elle avait un peu peur. « Je ne peux rien dire de plus. »

Hall reprit d'une voix lente, pour ne pas la vexer :

— « Je ne vois vraiment pas pourquoi vous êtes entrée parmi les Covenaires. On m'a dit que votre famille appartenait aux Croyants Antiques. »

— « Oui, cela m'a fait horreur de leur faire de la peine. Mais le sergent recruteur m'a montré quelques enchantements... et *il avait raison !* Il m'a expliqué l'esprit moderne. Je... » Elle le regardait, comme pour le supplier de la comprendre. « Je ne voyais pas comment continuer à vivre dans le passé, en se cramponnant à des superstitions surannées. C'était tellement inutile. Je voulais participer aux travaux du monde. »

— « Vous croyez vraiment que cette... thaumaturgie... est quelque chose de nouveau ? »

— « Oh ! non, bien sûr. Nous avions des cours d'histoire. Ils nous disaient que ç'avait été le Premier Moyen, ce qui avait fait de l'homme un homme. Mais pendant les Ages des Ténèbres, les gens se sont égarés. Ils ont cru que les machines pouvaient tout faire et... Il n'y en avait que quelques-uns qui maintenaient la tradition de la vérité, des Covenaires secrets, des docteurs ès sorts en Pennsylvanie, des prêtres du vaudou à Haïti... Le monde dans son ensemble a dû découvrir dans la souffrance que ses croyances étaient erronées ; alors ils en sont revenus au Premier Moyen. »

Hall se mit à parler d'une voix précipitée :

— « Vos faits sont exacts, Valeria, mais votre interprétation est erronée. Voici la vérité : même à l'âge de la science, il restait toujours un fond d'ignorance et de déraison ; l'homme qui pilotait un réacteur plus rapide que le son emportait souvent un porte-bonheur, et ainsi de suite. Quand vint la Guerre et que la civilisation se fut écroulée, les gens instruits — concentrés dans les villes — furent les plus atteints ; les campagnards arriérés survécurent en grand nombre. Ajoutez-y la réaction antiscientifique et vous aboutissez tout naturellement à l'acceptation générale de la croyance à la sorcellerie. Depuis lors, il a suffi de développer cette croyance, de la rendre rationnelle... mais c'est toujours de la superstition ! »

— « Phil ? Vous ne parlez pas sérieusement ! »

— « Bien sûr que si ! » La colère qui l'habitait depuis dix ans éclata. « Je suis on ne peut plus sérieux, et je dirai ce que je pense, au prix de ma vie, s'il le faut ! »

— « Mais comment... Phil, vous ne *comprenez* pas ? »

— « Si. D'ailleurs, je préfère m'en rapporter à ce que je vois de mes yeux plutôt que de me fier à la parole des autres. Il y a à Boulder un laboratoire scientifique à peu près complet : pas uniquement ces manuels à tout faire qui ont remplacé la science de nos jours, mais des connaissances fondamentales, l'histoire et la philosophie même de la science. J'ai étudié tout ce que j'ai pu. J'ai fait certaines expériences et elles ont réussi... »

— « Naturellement, elles ont réussi. » Elle écarquillait les yeux d'étonnement. « Pourquoi pas ? La magie ancienne était puissante. »

— « Bon sang ! *Ce n'est pas de la magie !* C'est.. c'est la nature même des choses ! »

Elle hocha la tête, secouant ses longs cheveux dans son casque :

— « Les choses sont ce qu'elles sont. Je ne vois pas pourquoi vous vous montez à ce point. Il est dans la nature des choses qu'un circuit oscillatoire émette des ondes radio, de même qu'il est dans la nature des choses qu'une danse pour la pluie amène la pluie. »

— « Mais imaginez que la danse ait lieu et qu'il ne pleuve pas ? »

— « Eh bien, c'est qu'il y aura eu une influence contraire, évidemment. »

— « Voilà ! » Sa voix se fit dure. « Vous vous garantissez toujours, vous expliquez n'importe comment. Il n'y a aucune méthode qui per-

mette de prouver la fausseté de vos idées sur la magie... elles n'ont donc pas de valeur. »

Elle eut un sourire moqueur, mais amical.

— « Imaginez que votre circuit radio ne marche pas ? »

— « Alors c'est qu'il y a quelque chose de détraqué. »

— « Tout juste ! Alors, quelle différence ? »

— « Simplement celle-ci : je peux trouver ce qu'il y a de détraqué et le réparer. »

— « Si une danse de pluie échoue, le sorcier en chef fait un examen, il trouve ce qu'il croit contraire, il fait amende, et il organise une nouvelle danse. Tôt ou tard, il découvre un moyen et la danse réussit. Quant à vous, Lieutenant Hall, je ne crois pas que vous réussissiez à réparer votre radio du premier coup non plus ! »

Il la regarda d'un air un peu farouche :

— « J'ai déjà subi tous ces arguments. Il n'y a qu'une façon de combattre tout cela. Pendant ce voyage, je vais vous prouver qu'il n'est pas besoin de recourir à la magie pour que le parcours s'effectue en sécurité. »

Elle était figée de stupeur. La Roue du Ciel tournait lentement dans le silence et dans le froid.

— « Non, » finit-elle par dire, « si vous mettez la nef en danger, il faudra que je vous dénonce. »

Il lui dit, d'un ton presque implorant :

— « Vous êtes trop... vous êtes une fille trop bien pour vivre avec des chouettes et des chauves-souris, ou pour assister à ses Sabbats dégoûtants. Je veux y mettre fin pour... vous, comme pour tous les autres vivants. »

Elle ne répondit pas, mais elle s'écarta de lui. Derrière elle était la Terre, vaste, meurtrie, menaçante.

*
* *

Peut-être n'était-ce que le résultat de l'hérésie de Hall, mais Valeria avait un pressentiment funeste sur ce voyage. Elle feuilleta ses livres et sacrifia un cafard — la nef ne pouvait pas emporter d'animal plus gros ; elle avait même dû laisser chez elle son Siamois familier — mais la vérité lui demeura cachée.

C'était là l'ennui de la seconde vue, songeait-elle sombrement. On ne pouvait jamais s'y fier, c'était plus un art que de la thaumaturgie. Un pressentiment sombre pouvait aussi bien constituer une prévision authentique qu'être le résultat d'une mauvaise digestion. Les Esprits Elémentaires les plus sauvages et les plus fantasques étaient ceux qui présidaient à l'Ecoulement du Temps.

Et c'était une responsabilité terrifiante pour d'aussi jeunes épaules. C'était plus que des vies et une cargaison ; la nef même était sans prix. Il fallait aux artisans dix années pour remplacer une nef disparue.

Ce n'était pas la première fois qu'elle maudissait l'avidité des Ages

des Ténèbres. S'ils n'avaient pas absorbé des fleuves de pétrole, épuisé les minerais, englouti le charbon, les hommes ne seraient pas obligés à présent de se déplacer à cheval et en char à bœufs, pour aller chercher les rares matières premières. S'ils avaient conservé les forêts et les sols et les eaux, le monde ne serait pas une mince pellicule de civilisation, une réunion de quelques souverainetés en lambeaux dans l'hémisphère occidental, à deux doigts de la sauvagerie et de la famine. S'ils n'avaient pas déchaîné le tonnerre nucléaire, il n'y aurait pas les Cratères Maudits encore hantés par la mort, ni la Maladie Saignante, ni les générations de monstres.

Bon... ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Une de leurs superstitions et non des moindres avait été que l'homme était tout-puissant et avait toujours la ressource d'échapper aux conséquences de ses propres actes. A l'âge moderne incombait la tâche de reconstruire.

Elle endossa son uniforme, la robe noire et le bonnet pointu, prit une branche de saule fourchue à la main, et parcourut la longueur du *Phobos*. De la petite cabine des commandes où se tenait le Capitaine Martin, en alerte, elle alla vers les quartiers encombrés, avec les couchettes cachées derrière des rideaux, vers le compartiment du gyroscope, les générateurs d'eau et d'air, la chambre des machines.

A une accélération d'une unité de gravité, la Terre s'éloignait — et Mars était une étoile rouge sombre près du Soleil aveuglant.

La baguette resta immobile jusqu'au moment où elle entra dans la chambre des machines. Alors elle se tordit entre ses mains. Elle éprouva la tension étrange et inconsciente de la Puissance qui montait, elle y abandonna son âme, elle laissa la baguette agir librement. Quand elle reprit ses esprits et vit les yeux inquiets des mécaniciens, elle eut l'impression de nager dans une rivière sombre et tumultueuse.

— « Fuite possible de neutrons ici, » dit-elle en montrant la paroi arrière sur laquelle tremblaient les aiguilles des instruments. « Ce n'est pas immédiat, mais vous feriez bien d'y parer tout de suite. »

Peralta poussa un soupir de soulagement et ouvrit une bouteille d'eau sacrée — de l'oxyde de deutérium. Valeria prononça les enchantements pendant que Dykman disposait une plaque de renforcement. Elle s'adaptait exactement. On y versa l'eau sacrée : les neutrons rebondiraient en arrière en s'y heurtant.

— « Tout va bien, » dit la jeune fille en souriant. « Par ailleurs, la nef est en bon ordre. » Elle ne parla pas de ses pressentiments.

— « Que pensez-vous de notre subrécargue ? » demanda Dykman.

— « Eh bien... Il a l'air... d'un chic type. »

Déraisonnablement, envers toutes les preuves, elle pensait que c'était le garçon le plus sympathique qu'elle eût encore rencontré.

— « Je me le demande, Valeria. Je n'aime pas parler contre un compagnon de voyage... mais, bon sang... »

— « Ce que nous voudrions savoir, » dit brutalement Peralta, « c'est si ses opinions ne risquent pas d'être dangereuses ? »

— « Oh... il vous a parlé, à vous aussi ? Non, je ne pense pas. Il a droit à ses croyances, justes ou erronées. »

— « Oui, mais si je comprends bien la théorie, la croyance a son importance... un effet de sympathie. Ses opinions pourraient avoir l'effet d'annuler nos enchantements. »

Une colère inexplicable s'empara d'elle, et elle répondit froidement :

— « C'est moi seule qui en suis juge. »

— « Oh ! oui, bien sûr, » dit Peralta. « Je ne voulais pas vous offenser ; je désirais seulement connaître votre opinion professionnelle. »

— « Vous la connaissez maintenant. » Elle sortit fièrement.

La nef vibrait autour d'elle, fonçant dans la nuit étoilée vers l'espace désert. Elle éprouvait un sentiment dévorant de culpabilité. En toute sincérité, il était tout à fait possible que la contre-croyance eût un contre-effet ; un des professeurs de Coven avait émis l'hypothèse que c'était la raison pour laquelle la magie avait si mal fonctionné aux Ages des Ténèbres.

Mais elle n'en était pas certaine. Et le soupçon le plus léger aurait suffi pour que le capitaine donnât l'ordre de jeter Hall par le sas.

Elle le vit sortir de la cale et s'arrêta. Son visage s'illumina comme celui d'un enfant :

— « Où étiez-vous passée ? » demanda-t-il.

— « Je faisais mon service. Et vous aussi, j'imagine. »

(Pourquoi son cœur se mettait-il à battre ?)

— « Il faut que je retourne ce tabac à tous les quarts, autrement il moisirait. Je voudrais bien que nous ayons de bons fungicides. »

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Hein ? Oh... des produits chimiques qui tuent les moisissures. »

— « Mais la moisissure est une malédiction, » protesta-t-elle. « Une malédiction des Puissances noires. C'est pourquoi le soleil et l'air frais empêchent la moisissure. »

Il eut un sourire un peu gauche.

— « Comme vous voudrez. Mais dans le temps, ils saupoudraient leurs récoltes... »

— « Je sais. Et de cette manière, ils protégeaient les espèces les plus faibles, au lieu de développer des variations capables de résister. Et ils mangeaient et buvaient eux-mêmes les poisons, sans même avoir la preuve irréfutable que cette quantité était sans danger pour eux. »

— « Il y a eu des fautes commises, » convint-il. « Mais rien qu'on n'eût pu corriger avec le temps. Et les hommes se répandirent sur la Terre ; et chaque homme — pas seulement les sorciers, les prêtres ou les Patrons — se déplaçait avec une machine au lieu d'un cheval ; et Mars et Vénus furent colonisées ; et la nature devint l'esclave de l'homme. »

Valeria frappa du pied.

— « C'est ce qu'ils croyaient ! Ils croyaient pouvoir enchaîner la nature, leur mère, et même leur propre nature. Ils croyaient pouvoir se battre, miner, creuser les sols, et se reproduire sans limites... la science ne pouvait manquer de résoudre les problèmes soulevés... oh ! non. Ils

pensaient que l'homme était la race élue et exempte de la loi naturelle... »

— « Pas du tout ! » coupa Hall, avec dans les yeux la flamme des apôtres. « C'était précisément en comprenant les lois de la nature qu'ils pouvaient arriver à la dominer. C'est notre âge qui a de nouveau sombré dans l'ignorance. »

— « En d'autres termes, les lois de la physique sont les seules lois de la nature ? »

— « Mais... oui. En définitive, les phénomènes se ramènent à... »

Elle pivota et s'en alla dans la coursive, sa robe noire flottant derrière elle. Quand elle eut trouvé le sanctuaire de sa couchette, elle ferma le rideau et s'allongea pour pleurer.

Elle ne savait pas pourquoi. Mais la Puissance qui régit l'intérieur du cœur humain a des raisons étranges.

***

S'étant mis en orbite, le *Phobos* coupa sa propulsion et se laissa porter par le bras invisible du Soleil vers la planète Mars.

L'absence de pesanteur était chose insolite, comme dans une chute ininterrompue, et Hall fut très malade avant de s'y habituer. C'était également nouveau pour Valeria, mais une sorcière possédait suffisamment le contrôle d'elle-même pour ne pas en être troublée. Néanmoins Martin remarqua son humeur sombre.

Il ne s'en tourmenta guère. Les Covenaires du sexe faible étaient des êtres spéciaux, et elle était supérieure à la plupart de celles avec qui il avait voyagé. Par définition, une sorcière était une harpie arrogante ou une fille maigre parvenue au nadir lamentable de l'adolescence ; leurs frustrations et les tensions des forces dont elles se servaient les rendaient à peu près impossibles à vivre.

Il y avait toujours de petits travaux à effectuer à bord, des bricoles de réparation et d'entretien. On avait volontairement construit la nef de façon à occuper les hommes. Il y avait aussi des distractions, des livres et des jeux. Il se trouva que Hall était un excellent joueur de poker.

Martin s'aperçut qu'il avait de l'amitié pour ce garçon. Hall prenait soin de ne pas parler de l'influence de sa famille et de ne demander aucune faveur spéciale. Il était parti dans l'espace, poussé par le seul désir de voyager. S'il se montrait de temps en temps boudeur et réservé, c'était son droit.

En réalité, le seul grief qu'on pût lui faire, c'était d'avoir absorbé toute cette superstition à Boulder. Il ne ferait jamais un vrai spacionaute tant qu'il n'aurait pas oublié tout cela.

Il était de coutume que le capitaine instruise et entraîne dans l'art de naviguer les jeunes officiers. Hall était bon élève, surtout en mathématiques. Comme mécanicien, il était excellent. Mais pour les rites...

Au bout d'une semaine, Martin avait décidé d'aborder le problème de front.

Ils se trouvaient dans la chambre de pilotage, bourrée d'instruments et de commandes, avec un périscope pour inspecter l'extérieur. Hall venait justement de démonter le radar et de le remonter sous les yeux du capitaine — ce qui n'était pas une mince affaire, à la gravité zéro.

— « Vous réussirez, fils, » dit Martin.

— « Mais n'est-ce pas dangereux ? » demanda Hall. « Je veux dire de rester sans radar pendant qu'on est en orbite ? »

— « Et pourquoi donc, au Nom des Ténèbres ? Vous ne vous servez du radar que pour approcher d'une Roue du Ciel, voilà tout. »

— « Mais les météores... Ecoutez, autrefois les nefs avaient un radar oscillant couplé à un appareil d'auto-pilotage. Quand le radar repérait un météore qui approchait, il déclenchait les tuyères et se déroutait. »

— « C'était vrai en théorie, » dit sèchement Martin. « Mais en pratique il est impossible de détecter un météore suffisamment à l'avance pour calculer efficacement son orbite. Alors la nef faisait des écarts inutiles, épuisait sa masse de manœuvre, et parfois n'en conservait pas assez pour la décélération. Les routes de transit rapide, comme la nôtre par exemple, pour le moment, économisent le temps, mais gaspillent le carburant. Peut-être ne vous rendez-vous pas compte de la faiblesse de notre marge de sécurité. Par conséquent, il est beaucoup plus pratique de s'en rapporter à la prédiction de la sorcière pour être averti des heures à l'avance. »

Hall éclata. Son poing s'abattit sur le bras du fauteuil d'amortissement. Comme il avait négligé de passer la jambe autour du support, il partit en tourbillonnant en l'air. Martin éclata de rire, l'empoigna et le fit redescendre.

— « Du calme, mon petit, » lui conseilla-t-il.

— « Mais... bon sang de sort ! Vous n'allez tout de même pas me dire que votre vie est entre les mains d'une femme qui pique des transes hystériques ? »

— « Ne médisez pas de vos compagnons, » dit sévèrement Martin. « Après tout, les probabilités sont en notre faveur. J'avoue que la prescience ne marche pas toujours, mais en tout cas, les chances de se faire couper en deux par un roc errant sont très faibles. »

— « Je sais, je sais. Mais je sais également qu'avec un calculateur électronique nous pourrions établir un système de pilotage-radar qui ferait vraiment l'affaire. Et personne ne se donne la peine de chercher ! »

— « Affaire d'économie. Disons que les erreurs de précision nous coûtent une nef par siècle. Dix ans de travail de la part d'artisans spécialisés. Dans les conditions actuelles, avec la rareté des outils de précision, il faudrait peut-être trois ans pour construire un tel calculateur pour *chaque* astronef... indépendamment du temps et du mal qu'il faudrait dépenser pour les recherches préliminaires. Or on en a besoin dans d'autres secteurs.

» Par la faute de ces fous des Ages des Ténèbres, l'humanité ne subsiste que grâce à une faible marge. Un jour nous reconstruirons et reconstituerons des réserves, mais en attendant, il nous faut lutter avec ce que nous avons de matériel. D'ailleurs, d'ici là, on comprendra tellement bien les conditions de la prescience que votre calculateur ne sera plus indispensable. »

Les yeux bleus du jeune homme se chargèrent de colère :

— « C'est vous qui le dites ! Vous et vos croyances imbéciles ! Qu'est-ce qui a fait sortir l'homme des cavernes ? La magie ? Des divagations subconscientes identifiées à la révélation et à la prescience ? Fichtre pas ! Ce fut le fait de travailler, de comprendre et de dominer le monde réel ! »

— « Naturellement. Mais, moi aussi, j'ai étudié l'histoire. Les premiers hommes qui ont fait la carte du ciel étaient les astrologues de Babylone. Les Grecs ont fait progresser la géométrie parce que les nombres et leurs relations étaient choses sacrées. Les alchimistes ont découvert des tas de choses sur la matière. Les sorcières d'Europe guérissaient l'hydropisie avec des peaux de crapaud, et les hommes-médecine d'Amérique du Sud ont découvert la quinine. »

— « Là n'est pas la question ! Cette nef n'aurait pas été construite par... par la magie ! Elle ne pouvait être conçue que par une science débarrassée de la superstition. »

— « Ecoutez, fils, » reprit Martin, « tous les ans, les Utes font « médecine » pour que la Terre reste sur son orbite, et la Terre y reste. Ayez un peu de bon sens. »

— « Mais c'est un raisonnement a posteriori. Dans l'ancien temps, ils n'avaient pas de ces danses et la Terre... »

— « Mais si. Il y a toujours eu des tribus soi-disant arriérées, des docteurs en sorcellerie, des sorcières ; il y a toujours eu un rituel, si réduit fût-il. »

— « Et les âges avant l'apparition des hommes ? »

— « On en a discuté. Personnellement, je tends vers la théorie de la volonté divine. Dieu a donné à l'homme l'intelligence et, en conséquence, lui a confié des tas de responsabilités. »

— « Mais... »

— « Ecoutez. Quelle est l'épreuve de la vérité... la seule que nous puissions faire ? N'est-ce pas l'application même d'un concept ? Selon qu'il donne ou non les résultats qu'on en attend ? »

— « Oui, naturellement, mais... »

— « Donc : la Base est tabou pour les non-initiés. En fait ils risqueraient de tripoter... disons un réservoir d'hydrazine et de nous faire tous sauter jusque chez Satanas.

» Ensuite : je danse autour du planétaire en récitant des équations astronomiques. Résultat : je les sais par cœur.

» Ensuite : il est tabou de se servir de décharges atomiques sur la Terre. Mois vous devriez savoir que ces décharges risquent d'être mortelles.

» Ensuite : l'Elément Un porte un symbole du destin. Cela force quiconque le retrouve à nous le rendre. Or, nous ne pourrions pas construire un Elément Un pour chaque départ... Il *faut* que nous le récupérions !

» Bref... les gens accomplissent dans l'ensemble les rites et respectent la Loi, et ils observent les tabous. Cela leur donne un sentiment de sécurité ; nous n'avons plus une telle proportion de nervosité et de possession démoniaque — de psychose, diriez-vous — que dans les Ages des Ténèbres. Cela maintient l'ordre chez les hommes, l'ordre nécessaire à la société pour qu'elle fonctionne sans recours à toute la police et au gouvernement arbitraire du passé. Cela empêche les gens de s'attirer des ennuis : ils ne sont peut-être pas au courant de l'existence des radiations, la plupart étant illettrés, mais ils savent qu'il est interdit de s'approcher des Cratères de Malédiction. Ils croient au docteur-sorcier, et leur croyance aide considérablement à leur guérison.

» En somme, fils, la magie opère. Vous assistez à son œuvre tous les jours de votre vie. »

Hall se pencha triomphalement. Il frappa de l'index la poitrine du capitaine :

— « Ha, ha ! Je vous tiens, à présent. Vous avouez que la seule valeur des rites est d'ordre purement pragmatique. »

— « Non pas. Je vous fais seulement remarquer qu'ils ont en effet une valeur pragmatique, une utilité quotidienne... ce qui est plus que vous ne sauriez dire de la plupart des concepts des Ages Ténébreux. En outre, il y a la question de la loi naturelle. Par exemple, si nous avons une sorcière à bord de chaque nef, ce n'est pas uniquement pour nous rassurer, bien que la confiance en soi ait son importance, mais... »

Hall se leva violemment et s'envola par la porte. Martin le suivit du regard, avec un froncement de sourcils inquiet.

Loi de l'Analogie... Brûlez la photo d'un homme, et l'homme meurt à moins qu'il n'ait des contre-enchantements. Croyez que vous êtes doué de double vue et, bien souvent, cela deviendra vrai. Croyez que vous êtes à bord d'une nef avec un groupe d'hommes condamnés par leur propre folie, et il se peut très bien que vous précipitiez la catastrophe.

Martin savait ce qui se passerait s'il envoyait le neveu du Patron hors du sas. Mais il savait aussi ce qui risquait d'arriver s'il ne le faisait pas. Sombrement, il mit en balance les possibilités.

*
* *

Philip Hall fonça le long de la coursive, à bout de souffle. Le tonnerre de son cœur noyait le bruit des ventilateurs, sa solitude infinie se perdait dans sa colère.

Aveuglement !

Il avait toujours existé, ce courant immémorial de superstition depuis l'Age de la Pierre. Ne brisez pas les miroirs. Ne passez pas sous les échelles. Portez une patte de lapin. Clouez un fer à cheval au-dessus

de votre seuil. Revenez en arrière si vous croisez un chat noir. Peut-être le capitaine avait-il raison, de son point de vue, peut-être l'homme, par nature, avait-il tendance à se cacher dans l'ombre, peut-être la raison n'était-elle qu'une mince membrane que la première poussée de peur suffisait à déchirer.

La science s'était anéantie et en avait été discréditée. Rien d'étonnant que les chauves-souris se soient remises à voleter autour des sorcières, que les Covenaires se soient de nouveau réunis sur les lieux élevés, rien d'étonnant que la race soit retournée à ses premières croyances.

Mais au nom de Dieu, à présent les hommes avaient reconstruit ; réduite et affaiblie, la civilisation n'en existait pas moins. Comment auraient-ils pu rebâtir l'héritage de leurs ancêtres s'ils n'avaient pas l'esprit rationnel de ces puissants morts ? Ils ne seraient jamais que des Barbares tant que personne ne soulèverait le voile de nuit qui enténébrait leurs cerveaux.

Il vit Valeria qui flottait près de sa couchette, le regard vide, perdu. Privée de pesanteur, sa jupe flottait autour de ses jambes minces. La colère se durcit en lui, se cristallisa.

— « Valeria, » dit-il.

La tête rousse se tourna vers lui, elle eut un petit sourire étonné :

— « Oh... bonjour, Philip. »

— « A quoi pensiez-vous ? »

— « Peu importe. » Une rougeur monta à ses joues pâles.

— « J'ai peur... » Il chercha ses mots. « ... J'ai peur de m'être querellé avec le capitaine. »

— « Vous devriez faire attention. Je ne peux pas contrebalancer sans arrêt votre influence. »

— « Quelle influence ? » Il eut un sourire amer. « Je ne cherche à convertir personne, si c'est ce que vous voulez dire. »

— « Non. C'est votre... état d'esprit. J'ai eu des rêves atroces. J'espère que ce ne sont pas des présages. »

— « Et c'est ma faute ? Je suis désolé. Je... je ne veux pas vous causer de tourment. »

— « Bah... peut-être cela ne vient-il pas de vous. Peut-être que nous avons une passe de mauvaise magie. Il m'arrive de souhaiter n'être jamais entrée au Coven. La vie n'est pas toujours facile. »

Il serra les poings, pris de furie.

— « Ce n'est pas juste, » marmonna-t-il. « J'en ai vu assez, de sorcières... de pauvres gosses effrayées, torturées par leurs propres nerfs en désordre... et maintenant *vous*. »

— « Il y en a toujours dont la tâche est pénible, » répondit-elle gravement. « Même dans les temps anciens auxquels vous êtes si romantiquement attaché, il devait y avoir des êtres que leurs occupations usaient. » Elle lui prit timidement la main. « Ne vous faites pas de chagrin pour moi, Phil. La sorcellerie comporte ses propres compensations. »

— « Vous avez l'intention de toujours... »

— « Oh ! probablement pas. Je finirai sans aucun doute par me marier. Si je trouve l'homme qu'il faut. » Elle ne le regardait pas.

— « Et voilà un exemple du ridicule de la chose. Pourquoi une incidence purement biologique, comme la virginité, déciderait-elle de votre capacité d'avoir la Puissance ou non ? »

— « Autant demander si cela a une influence sur ma capacité d'avoir ou non des enfants. »

En chute libre, comme maintenant, il avait l'impression de vivre un rêve... et dans un rêve...

Il l'attira brutalement à lui et l'embrassa.

Il la sentit se raidir. Leur lutte les projeta contre les parois, d'où ils rebondirent avec force. Elle tenta de lui griffer les yeux ; il la lâcha, terrifié par sa sauvagerie. Elle s'éloigna de lui en flottant, frissonnante et pleurante.

Il s'accrocha à un montant et se tendit vers elle :

— « Je suis navré, » dit-il, « je ne savais pas... »

Le visage caché dans les mains, elle répondit :

— « C'est la peine de mort pour cela... s'attaquer à une sorcière... pendant qu'on est en orbite... »

Ses forces le trahirent, il resta suspendu, l'âme à nu.

— « Non, » dit-il, « Pas pour... je ne vous ai pas... »

— « Je... oh... je... ne vais pas vous dénoncer... mais... »

— « Je suis désolé, » répéta-t-il. « C'est... Valeria, voulez-vous m'épouser ? Quand nous reviendrons sur la Terre, voudrez-vous être ma femme ? »

— « Espèce d'idiot *s-s-s-superstitieux !* » siffla-t-elle. « Espèce d'idiot maladroit ! »

Sa fierté se congela soudain en lui.

— « Allez-y, » dit-il sombrement. « Je ne tiens pas à me cacher derrière vous. Allez-y, signalez-moi. J'imagine que le règlement exige que vous le fassiez. »

Elle fit un signe affirmatif. Elle pleurait toujours entre ses mains.

— « C'est vrai. Mais je... ne peux pas. Allez-vous-en ! Allez-vous-en et laissez-moi tranquille ! »

Il était au milieu de la coursive quand il l'entendit hurler.

*
* *

Ils se rassemblèrent dans la chambre de veille, quatre hommes qui tentaient de dissimuler leur frayeur et qui la regardaient fixement.

— « Vous êtes sûre ? » demanda Martin.

Valeria avait les yeux rouges. Elle parlait d'une voix monotone.

— « Oui. Il n'y a pas à se méprendre sur ce genre de prévision. »

— « Un essaim de météores, » fit Martin. « Un essaim de météores sur une orbite de collision, à une heure de distance. »

Le silence s'épaissit entre eux.

— « Pouvons-nous l'éviter ? » demanda Peralta.

— « Oh ! oui, » dit la fille, sans manifester de joie. « C'est un gros essaim, mais un quart d'heure à pleine accélération nous tirerait hors de sa route. »

— « Et alors, il faudrait nous remettre en orbite, » dit Martin. « Nous n'aurions plus une masse de réaction suffisante pour freiner sur Mars. »

Dykman se tourna maladroitement en l'air. Ses petits yeux clairs se fixèrent, brûlants, sur le visage de Hall.

— « C'est votre faute, » lui dit-il, « c'est vous qui nous avez attiré cela. »

— « Je n'ai jamais... » Hall leva les bras comme pour parer un coup.

— « Oh ! si. Vous et vos superstitions. Elles ont annihilé nos enchantements d'esquive. Il y a bien peu de chances pour que ceci arrive par accident, n'est-ce pas, Capitaine ? »

— « Bien peu, en effet, bien peu. »

— « Par le sas ! » s'écria Peralta.

Hall sentit la cloison bien ferme derrière son dos. Il leva les poings et dit entre ses dents :

— « Parce qu'une femelle hystérique se figure que nous sommes en danger, vous voilà prêts à tuer un homme. Eh bien, venez-y, essayez ! »

Martin s'exprima d'une voix blanche.

— « Taisez-vous. Valeria, est-ce que cela modifierait nos chances, si nous l'exécutions ? »

— « Non, il est trop tard, à présent. »

Martin la contempla pendant un long moment.

— « Est-ce la vérité, ou essayez-vous de protéger ce garçon ? »

— « C'est moi la sorcière, ici ! » explosa-t-elle.

— « Bon, bon. Je vous crois. Nous sommes tous dans le bain. D'ailleurs ce pourrait n'être pas la faute de Philip. Il a pu se produire une erreur à la Base ou c'est un sorcier étranger, ou... Valeria, n'y a-t-il rien que nous puissions faire ? »

Elle resta immobile toute une longue minute. Cela leur parut un siècle.

— « C'est une vieille comète avec une orbite à longue périodicité, » finit-elle par dire. « C'est pour cela qu'on ne l'a pas encore rencontrée. » Ses yeux se fermèrent et son visage se tendit sous l'effort. Sa voix semblait provenir d'une distance de plusieurs années-lumière. « Il y a une centaine de météores de la taille d'un gros rocher, et un nuage de poussière cosmique. Nous pouvons éviter les gros... »

— « Mais les graviers ! Ils peuvent percer plus de trous dans la coque que nous ne saurions en boucher. »

— « Peut-être pourrais-je me charger du gravier, » dit-elle.

***

Hall se laissa ouvrir une veine par elle. Elle lui préleva du sang comme elle l'avait fait pour les autres. Le reste de ses préparatifs fut accompli en secret ; il perçut une odeur d'herbes âcres et il l'entendit psalmodier en une langue qu'il ignorait.

— « Bouclez vos ceintures, » dit le Capitaine.

Il conduisit la fille dans la chambre de pilotage et l'amarra dans un fauteuil amortisseur. Ses cheveux roux lui flottaient autour du visage ; elle ne semblait plus la même. Elle avait les mains tachées de sang, elle tenait une baguette d'ivoire et la déplaçait avec une précision surprenante chez un être qui avait les yeux fermés.

— « Prenez votre place, » murmura-t-elle.

Martin boucla sa ceinture et posa les doigts sur les commandes. Des pensées sans lien lui traversaient l'esprit : Ginny et les enfants, un arbre dans leur jardinet, une soirée d'adieu qui avait réuni tous leurs amis. C'était un monde vaste et plaisant que le sien, et il était dur de le quitter pour les ténèbres inconnues.

Elle prononçait son incantation : *Abaddon, Samiel, Belzebuth, Belial. O vous tous grands esprits cornus, venez-nous en aide.*

— « Les gyroscopes, » souffla-t-elle. « Alpha, zéro zéro trois... Beta, un zéro deux... Gamma, inchangé... préparez-vous pour une poussée à demi-puissance... » La nef pivota sur les axes gyroscopiques. « *Allez-y !* »

Un bruit de tonnerre, des cris. Une main puissante les plaqua dans leurs sièges. Puis le silence et la chute.

Martin appliqua les yeux au périscope. Il vit un des météores, à des kilomètres de distance, accrochant des reflets de soleil à sa surface inégale. Le caillou disparut rapidement, comme un éclair silencieux.

— « Alpha, cinq zéro un... Gamma, zéro trois trois... poussée à quart de puissance de dix secondes... Allez ! »

Un brouillard devant les millions d'étoiles, comme des millions plus infinis de petits éclats. Pas plus gros que l'ongle du pouce, mais animés d'une telle vitesse...

— « Nous sommes dégagés de l'essaim, » fit la voix monotone de la sorcière. « Sur cet orbite, nous ne risquons plus d'en rencontrer. Mais... »

— « Les petites pierres. Je sais, Valeria. Pouvez-vous les contourner ? »

— « Allez-vous-en, » dit-elle.

Il se dégagea et sortit de la cabine le plus silencieusement possible. Il referma la porte. Elle entamait une nouvelle incantation.

Peralta, Dykman et Hall tournèrent les yeux vers lui à son entrée. Ils avaient les traits tirés.

— « Vous pouvez vous arracher de vos sièges si vous voulez, les gars, » leur dit-il. « Nous sommes sur une route en dehors des gros blocs. »

— « Mais les petits... le gravier ? » fit Dykman.

— « Cela dépend de Valeria. J'en ai vu une belle densité. Normalement, je pense que nous devrions être touchés par un millier d'entre eux.

Il n'y en a pas de très gros, mais leur vélocité relative atteint plusieurs kilomètres par seconde. »

Ils se libérèrent et restèrent suspendus comme des poissons dans un bocal. Peralta avait pris son nécessaire de rebouchage ; il pourrait réparer une douzaine de fuites. Il était inutile d'endosser les scaphandres, qui ne renfermaient que deux heures d'air.

Hall prit la parole, d'un ton haché :

— « Capitaine... comment pouvez-vous *savoir* qu'il y a un essaim, là ? »

Martin cligna les paupières.

— « Mais je les ai vus. Dans le périscope. »

— « Vraiment ? Ou bien avez-vous vu ce que vous vous êtes persuadé de voir, par auto-hypnotisme ? »

Il y eut un nouveau silence. Hall transpirait. Il s'essuya et les gouttes de sueur flottèrent autour de lui.

— « Vous... » fit Peralta en se préparant à bondir.

— « Cela suffit ! » aboya Martin.

Il y eut un craquement ressemblant au tonnerre. Ils ne virent pas l'éclair avant qu'il n'ait passé. Deux trous aux bords fondus se faisaient vis-à-vis, de part et d'autre de la chambre. Il y eut une odeur d'air brûlé.

Peralta vira, colla une plaque adhésive sur chaque trou et vit que les plaques se gonflaient sous la pression interne. Une autre explosion retentit dans la coursive. Il partit à la recherche des fuites.

— « Maintenant, y croyez-vous ? » demanda gentiment Martin.

Hall se cacha les yeux.

— « Deux coups, » fit Dykman. « Deux coups qu'elle n'a pas pu parer. »

— « Mais elle en a paré des quantités, » dit Martin. « Tenez bon. Dans deux minutes, nous aurons franchi le nuage, morts ou vifs. »

Peralta revint. Ils attendirent. Personne ne regardait Hall. De temps en temps, la coque résonnait comme un gong, sous le choc oblique de particules qui avaient perdu trop de leur vélocité pour la pénétrer.

Le subrécargue leva les yeux et regarda dans le vide.

— « Il... semble... que je me trompais, » dit-il.

— « C'est bon, » dit Martin. « Vous êtes jeune, Philip, et il est naturel que vous vous trompiez. Tous ces romans historiques — la restauration de Hoover, le duel d'Eisenhower contre Hitler, les sorciers atomiques et les femmes nues de Las Vegas... j'ai eu moi aussi de ces idées romanesques, dans le temps. »

— « Des tromperies ? »

— « Oui, au sujet de l'efficacité de la science. »

— « Mais elle s'applique, je l'ai vérifié ! »

— « Bien sûr. Le *Phobos* en est la preuve. Mais la superstition, c'était ceci, fils : que la science pouvait tout comprendre, tout faire, et tout rendre bon. Je me demande comment ils ont pu entretenir une croyance aussi bizarre, même en leur temps. Je me demande comment

quelqu'un qui contemple la Terre de nos jours peut encore y croire. Si vous prétendez qu'un concept vrai est celui qui s'applique, alors votre idée que « la science est tout » était fausse... tous les cratères radioactifs, toutes les maladies de mutation, tous les monstres nés de la femme le prouvent ! »

Ils attendirent.

Valeria entra. Il fallait l'absence de gravité pour qu'elle eût la force de se mouvoir. Elle paraissait ne plus avoir de chair sous la peau.

— « Nous sommes en sûreté. » Ils l'entendaient à peine. « Je... les enchantements... ont détourné les pierres. Nous les avons à présent dépassées. »

Ses yeux se révulsèrent ; elle flotta, inerte. Hall poussa un cri indistinct et alla vers elle.

Martin, Peralta et Dykman retournèrent à leurs postes, pour remettre la nef en orbite vers Mars.

***

— « Cela coûte un terrible effort, mais je serai complètement remise dans quelques jours, » dit Valeria.

Hall lui étreignit la main. Ils étaient seuls dans la chambre de veille où seuls les signes cabalistiques les surveillaient.

Il cherchait ses mots. Il n'est jamais aisé d'avouer qu'on s'est trompé. En principe, il n'y parvenait pas encore.

Mais... Il tenta de sourire :

— « Ne vous tourmentez pas à mon sujet, » dit-il. « Maintenant, je crois que vous pouvez tout faire. »

— « Oh ! non. Seulement quelques petites choses. » Elle croisa deux doigts.

— « C'est suffisant, suffisant pour nous tirer d'affaire. Je suis surpris de ne pas m'en être rendu compte plus tôt. »

— « Les Covenaires n'agissent pas au grand jour. La magie est d'autant plus efficace qu'elle a lieu en privé. Alors tout ce que vous avez vu, ce sont les danses, la médecine, les cérémonies publiques. Vous n'avez jamais vu un homoncule qui sait ce qui se passe à plusieurs centaines de kilomètres. Vous n'avez jamais vu deux sorciers échanger leurs pensées sans se parler, ou... ou une sorcière prévoyant les points de danger et écartant les météores. »

Il avança le menton, d'un air entêté.

— « Je ne suis pas encore convaincu qu'il n'y ait pas trop de superstition dans le monde. J'ai mes doutes quant à la plupart des rites. Mais je suis prêt à avoir l'esprit ouvert à leur égard et à chercher des preuves dans tous les cas. »

— « Cela suffit. Vous ferez un bon spacionaute. »

Elle baissa les yeux et se tassa dans le creux du bras de Hall.

— « La télépathie, la précognition, la psychokinésis, la psychosomatique... on ignorait presque complètement tout cela, dans l'ancien temps, » dit-il pensivement. « Peut-être qu'il faut la croyance aux rites

pour concentrer les pouvoirs de l'esprit. Peut-être que ce qu'il fallait à l'homme, c'était l'occasion de donner à ces pouvoirs libre cours et de les étudier à la lumière de la logique qu'avait mise au point l'âge de la science. »

Valeria eut un rire très doux :

— « Très bien. Si cela doit vous faire plaisir, si vous trouvez cela plus scientifique, de donner de tels noms à la magie, allez-y. Cela n'en reste pas moins la magie ! »

Il resserra son bras autour de la taille de la jeune fille. Elle soupira sans protester. Devant la magie la plus ancienne de toutes, il ne pensait pas qu'elle resterait sorcière très longtemps.

(Traduit par Bruno Martin.)



POUL ANDERSON, BARDE DU FUTUR

par ***RICHARD CHOMET***

Relativement nouveau venu dans ce domaine spécialisé de la littérature qu'est la science-fiction, Poul Anderson, dès ses premiers contes, se fit remarquer par un talent d'une inhabituelle densité pour un débutant. C'est vers l'année 1948 que le nom de ce jeune auteur apparut pour la première fois au sommaire de la plus cotée des revues de l'époque : « *Astounding Science Fiction* ». Auparavant, il s'était déjà fait connaître dans des « pulps » spécialisés dans le space-opera, où la qualité inusitée de ses œuvres tranchait nettement sur la production « standard » de ce genre de magazines.

Né à Bristol (Pennsylvanie) voici maintenant trente ans, de parents américains mais de souche scandinave, Poul Anderson justifie ainsi de son curieux prénom nordique. Jusqu'à présent, son existence s'est déroulée des prairies du Texas à la capitale de l'Union, des fermes du Minnesota aux sites enchanteurs de la Californie où pour le moment il réside. Grand voyageur, il a visité la vieille Europe dont il semble conserver un excellent souvenir.

Poul Anderson s'avère de formation résolument scientifique, puisqu'il avoue s'être presque exclusivement consacré à l'étude des mathématiques, de la physique et de la chimie, avec en sus, selon ses propres paroles, quelques cours de philosophie en guise de dessert. D'ailleurs, il prétend que, pour un écrivain, c'est là une excellente spécialisation car, à notre époque, une bonne éducation technique est fort utile lorsqu'il s'agit d'équilibrer les finances d'un auteur malchanceux ! Néanmoins, si l'on peut en juger par le succès rencontré par ses ouvrages, il est à douter que Poul Anderson ait jamais eu besoin de ses connaissances pour améliorer son ordinaire.

A l'heure actuelle, il est marié, père d'une fillette et possesseur d'un chat siamois dont il semble être très fier. Son activité littéraire, jusqu'ici, s'est pratiquement entièrement dirigée vers le fantastique et la science-fiction, mais il espère, s'il en trouve la possibilité, parvenir bientôt à l'orienter partiellement vers d'autres secteurs de la littérature. En dehors de son métier d'écrivain, il apprécie tout particulièrement la lecture, le dessin et les voyages. Les sujets qui le passionnent le plus sont les sciences, l'histoire et Sherlock Holmes.

***

En quelques années, il a publié plus de cent titres : romans, nouvelles et « short ». On peut ainsi évaluer l'ardeur au travail d'un des plus dynamiques auteurs américains de fiction.

Mais, ce qui est proprement ahurissant, c'est de constater que l'ampleur « volumétrique » de son œuvre n'a certes pas causé un déséquilibre entre la qualité et la quantité des ouvrages publiés. L'ensemble de sa production fait montre d'un niveau littéraire et thématique élevé, et il n'est pas jusqu'à la plus mineure de ses nouvelles qui ne révèle par endroits la même griffe que le roman le plus dense.

S'étant attaqué tout à la fois aux domaines du fantastique et de la science-fiction, il s'y est rapidement montré un écrivain plein de maîtrise, joignant l'intelligence à une imagination toujours tempérée par la logique du scientifique. Il nous a offert, dans ce genre si spécialisé et par là même limité, des ouvrages étonnants où le dosage entre l'action et la technique aboutit à un équilibre remarquable, rarement atteint par ses confrères. De plus, Poul Anderson manifeste à travers toute son œuvre un souffle épique qui lui est personnel et qui insuffle à celle-ci une vie et un relief peu communs. Il traite certaines de ses épopées du futur avec cette fougue à la fois brutale et poétique qui caractérisait les vieux bardes nordiques et leurs sagas — ces bardes dont il semble le descendant.

D'ailleurs, ses récits récents, ainsi que son roman « *Broken sword* », nous montrent assez à quel point Poul Anderson éprouve de l'attirance pour les vieilles légendes du folklore scan-

dinave, et il suffit de relire sa première nouvelle traduite en français : « *L'émissaire* » (1), pour apprécier l'importance de ces thèmes dans son œuvre.

Cependant, il apparaît aussi, tout au long de ses ouvrages de pure science-fiction, une indéniable inclination pour les récits de déplacements dans le temps. Ce véritable leitmotiv de l'œuvre de Poul Anderson l'a conduit à explorer en détail les recoins du bon vieux continuum espace-temps, en n'hésitant pas un seul instant à composer de séduisants cocktails de « space-opera » et de « time-opera », tels ceux de l'extraordinaire « *Patrouille du Temps* », bien connue des lecteurs de « *Fiction* » (2). Dans ce domaine du conte d'action, on doit d'ailleurs reconnaître que Poul Anderson est le meilleur représentant du genre et que, si les personnages et les thèmes utilisés par lui se sont considérablement affinés depuis ses débuts dans « *Planet Stories* », tous ses récits ont conservé cette vigueur inimitable qui nous force malgré nous à croire aux péripéties les plus échevelées de ces voyages invraisemblables.

⁂

Il ne faudrait cependant pas croire que Poul Anderson n'est que le plus brillant représentant de l'école des « hard-boiled » de la science-fiction, car il est aussi responsable de romans comme « *Brain wave* », et cette facette de son talent n'est pas la moins importante. En effet, avec un ouvrage de cette ampleur, Poul Anderson nous démontre éloquemment la considérable palette d'inspiration dont il dispose. Partant d'une des rares idées réellement inédites de la science-fiction de ces dernières années, il nous introduit au sein d'un monde totalement étranger (bien qu'en réalité il s'agisse très prosaïquement de notre planète), où tous les êtres vivants viennent de bénéficier, avec des fortunes diverses, d'un soudain et inévitable accroissement de leur quotient intellectuel. Utilisant avec métier et intelligence ce postulat inattendu, Poul Anderson est parvenu à écrire, en ne sacrifiant jamais au sensationnel comme c'est trop souvent le cas dans ce type de récit, un livre qui se classe sans conteste parmi les meilleurs ouvrages de fiction publiés en Amérique ces temps-ci.

Ce roman rondement mené illustre parfaitement l'opinion de Poul Anderson sur les qualités nécessaires, sinon suffisantes, pour accéder au rang d'écrivain : les idées et le style. Aussi n'y a-t-il rien de surprenant à ce que ses auteurs favoris soient dans sa propre branche : Heinlein, Van Vogt, Sprague de Camp, Asimov, Sturgeon — et en littérature générale : Hemingway, Camus, J. H. Tolkien, J. V. Jensen.

Quant à la science-fiction, citons Anderson lui-même : « *Personnellement,* » dit-il, « *je pense que jusqu'à maintenant la grande force de la science-fiction a tenu à la richesse thématique de son inspiration. Cependant, son style est généralement plat, sinon incorrect. Il est à espérer qu'avec le renouveau de la tendance littéraire dans le conte de science-fiction, nous parviendrons à produire des ouvrages d'un plus haut niveau général. Si nous ne cédons pas à la facilité en nous contentant de récrire correctement de vieilles idées, amenant ainsi, quelle que soit notre habileté, le lecteur au bord de l'ennui, on peut raisonnablement escompter recréer sur un plan plus élevé l'ancien ravissement et le dépaysement qu'apportaient les premiers récits du genre. Néanmoins, une fois pour toutes, je tiens à préciser que je considère la science-fiction comme une agréable forme de distraction ; ce n'est certes pas une révolution littéraire ou intellectuelle, et probablement ce ne le sera jamais...* »

Ce jugement de Poul Anderson explique sans doute le soin que met celui-ci à composer un cadre cohérent à l'ensemble de son œuvre puisqu'il existe, à l'exemple de l'histoire du futur de Heinlein, une vue chronologique complète de la vie de demain telle que la conçoit cet auteur à l'esprit organisé. Ce synopsis de l'avenir de l'humanité qui accompagne dans « *Startling Stories* » son roman « *Snows of Ganymede* », nous dévoile, malgré sa logique impitoyable, un fond d'optimisme constant. Il est peu des récits de Poul Anderson qui se plaisent

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 3.

(2) Voir « *La Patrouille du Temps* » (n° 28) et « *L'autre univers* » (n° 32).

à un pessimisme gratuit, comme cela semble, depuis quelque temps déjà, la mode outre-Atlantique. Même dans des nouvelles de thème sociologique, telle « *Snowball* », où la clairvoyance de l'auteur ne peut guère laisser de place à un optimisme de commande, la foi profonde que Poul Anderson paraît avoir en les remarquables facultés d'adaptation de l'*homo sapiens* l'amène à faire fond sur un futur meilleur en dépit des errements de l'humanité.

Sans doute compte-t-il sur le développement futur des pouvoirs du cerveau humain pour justifier ses prédictions, car, dans toute son œuvre, on trouve une considérable utilisation des phénomènes de la paraspychologie, utilisation allant de la simple télépathie à la téléportation interstellaire. Cependant, l'emprunt que Poul Anderson fait à l'arsenal des pseudo-sciences ne l'empêche pas de faire preuve de son habituel esprit de logicien pour la manipulation de ces pouvoirs surhumains, ce qui fait que, contrairement à certains de ses confrères chez qui l'emploi abusif des phénomènes paranormaux semble servir de justification à la pauvreté de l'intrigue, l'œuvre de Poul Anderson ne perd rien de son cachet d'authenticité inimitable.

***

Ce bref aperçu de l'œuvre de Poul Anderson ne doit pas nous faire passer sous silence un aspect de son caractère fort plaisant : l'iconoclastie. Anderson, en effet, a toujours pris un malin plaisir à parodier la science-fiction et ses éternels chevaux de bataille, et nombre de ses récits sont de savoureuses utilisations des grands thèmes classiques du genre. Il y eut en particulier une certaine nouvelle intitulée « *The double-dyed villains* » qui fut une des plus spirituelles et des plus féroces critiques de la fameuse « *Galactic patrol* » d'Edward E. Smith, tout en représentant un tour de force quant à l'intrigue elle-même.

Plus récemment, en collaboration avec son confrère R. Gordon Dickson, il a mis au monde le « Hoka », être ayant l'apparence générale d'un lapin, d'un esprit vif mais par trop imitatif, et que le contact de la civilisation galactique humaine semble avoir totalement perverti. En effet, cet animal n'a de cesse, pour chaque livre ou film humain qu'il se peut procurer, de chercher chaque fois à *reconstituer fidèlement* l'action et le cadre de ses spectacles ou lectures — ce qui, évidemment, entraine des complications aussi désopilantes qu'imprevues. Le succès de cette série fut d'ailleurs tel qu'un recueil de ces contes sort ce mois-ci aux U. S. A. sous le titre : « *Earthman's burden* ».

Cette esquisse de l'œuvre d'un des plus jeunes et des plus prometteurs auteurs américains du genre nous assure au moins d'une chose : c'est que la crise que semblent traverser en ce moment, aux Etats-Unis, la science-fiction et le fantastique sera rapidement surmontée : ceci grâce à la nouvelle génération d'écrivains qui semble promise, de par ses dons, à promouvoir une véritable renaissance de la littérature de fiction. Et de cette génération, Poul Anderson paraît bien devoir être considéré comme le chef de file.

BIBLIOGRAPHIE

Romans.

Vault of the ages. (Winston).
Three hearts and three lions. (*Paru dans* « Fantasy and Science Fiction »).
Brain wave. (Ballantine, *disponible à notre Service Bibliographique Etranger*).
No world of their own. (Ace).
Earthman's burden. (Gnome Press, *avec la collaboration de R. Gordon Dickson*).
The broken sword. (Abelard-Schuman).
The star ways. (A paraître).

Œuvres dans « Fiction ».

L'émissaire. (n° 3).
Ces Terriens si terre-à-terre. (n° 10).
Les parias. (n° 17).
La Patrouille du Temps. (n° 28).
L'autre univers. (n° 32).
Les jeux sont faits. (n° 33).
Des femmes sur Mars ? (n° 38, article).
Le voyage prématuré. (n° 39).
Superstition. (n° 40).
Opération Efrit.
Opération Salamandre. (A paraître).
Au bout de la route.

Curiosité Littéraire

L'HOMME DE MARS

par GUY de MAUPASSANT

Après « Dans des milliers d'années » *d'Andersen (n° 35) et* « Mellonta Tauta » *de Poe (n° 37), nous vous présentons aujourd'hui une autre de nos « curiosités littéraires » : un texte pratiquement inconnu de Maupassant. Nous devons à l'amabilité d'un de nos lecteurs, M. Marcel Lapierre, de l'avoir retrouvé dans le numéro du 30 juin 1889 des* « Annales Politiques et Littéraires », *où il était reproduit* déjà *sous l'en-tête :* « Pages oubliées. » *En nos temps de soucoupes volantes, il est plein d'actualité...*

J'étais en train de travailler quand mon domestique annonça :

— « Monsieur, c'est un monsieur qui demande à parler à monsieur. »

— « Faites entrer. »

J'aperçus un petit homme qui saluait. Il avait l'air d'un chétif maître d'études à lunettes, dont le corps fluet n'adhérait de nulle part à ses vêtements trop larges.

Il balbutia :

— « Je vous demande pardon, monsieur, bien pardon de vous déranger. »

Je dis :

— « Asseyez-vous, monsieur. »

Il s'assit et reprit :

— « Mon Dieu, monsieur, je suis très troublé par la démarche que j'entreprends. Mais il fallait absolument que je visse quelqu'un, il n'y avait que vous... que vous... Enfin, j'ai pris du courage... mais vraiment... je n'ose plus. »

— « Osez donc, monsieur. »

— « Voilà, monsieur, c'est que, dès que j'aurai commencé à parler, vous allez me prendre pour un fou. »

— « Mon Dieu, monsieur, cela dépend de ce que vous allez me dire. »

— « Justement, monsieur, ce que je vais vous dire est bizarre. Mais je vous prie de considérer que je ne suis pas fou, précisément par cela même que je constate l'étrangeté de ma confidence. »

— « Eh bien, monsieur, allez. »

— « Non, monsieur, je ne suis pas fou, mais j'ai l'air fou des hommes qui ont réfléchi plus que les autres et qui ont franchi un peu, si peu, les barrières de la pensée moyenne. Songez donc, monsieur, que personne ne pense à rien dans ce monde. Chacun s'occupe de *ses* affaires, de *sa* fortune, de *ses* plaisirs, de *sa* vie enfin, ou de petites bêtises amusantes comme le théâtre, la peinture, la musique, ou de la politique, la plus vaste des niaiseries, ou de questions industrielles. Mais qui donc pense ? qui donc ? Personne ! Oh ! je m'emballe ! Pardon. Je retourne à mes moutons.

» Voilà cinq ans que je viens ici, monsieur. Vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais très bien... Je ne me mêle jamais au public de votre plage ou de votre casino. Je vis sur les falaises. J'adore positivement ces falaises d'Etretat. Je n'en connais pas de plus belles, de plus saines. Je veux dire saines pour l'esprit. C'est une admirable route entre le ciel et la mer, une route de gazon, qui court sur cette grande muraille de rochers blancs et qui vous promène au bord du monde, au bord de la terre, au-dessus de l'océan. Mes meilleurs jours sont ceux que j'ai passés, étendu sur une pente d'herbes, en plein soleil, à cent mètres au-dessus des vagues, à rêver. Me comprenez-vous ? »

— « Oui, monsieur, parfaitement. »

— « Maintenant, voulez-vous me permettre de vous poser une question ? »

— « Posez, monsieur. »

— « Croyez-vous que les autres planètes soient habitées ? »

Je répondis sans hésiter et sans paraître surpris :

— « Mais certainement, je le crois. »

Il fut ému d'une joie véhémente, se leva, se rassit, saisi par l'envie évidente de me serrer dans ses bras, et il s'écria :

— « Ah ! ah ! Quelle chance ! Quel bonheur ! Je respire ! Mais comment ai-je pu douter de vous ? Un homme ne serait pas intelligent s'il ne croyait pas les mondes habités. Il faut être un sot, un crétin, un idiot, une brute, pour supposer que les milliards d'univers brillent et tournent uniquement pour amuser et étonner l'homme, cet insecte imbécile, pour ne pas comprendre que la terre n'est rien qu'une poussière invisible dans la poussière des mondes, que notre système tout entier n'est rien que quelques molécules de vie sidérale qui mourront bientôt. Regardez la voie lactée, ce fleuve d'étoiles, et songez que ce n'est rien qu'une tache dans l'étendue qui est *infinie*. Songez à cela seulement dix minutes et vous comprendrez pourquoi nous ne savons rien, nous ne devinons rien, nous ne comprenons rien. Nous ne connaissons qu'un point, nous ne savons rien au-delà, rien au-dehors, rien de nulle part, et nous croyons, et nous affirmons. Ah ! ah ! ah ! S'il nous était révélé tout à coup, ce secret de la grande vie ultra-terrestre, quel étonnement !... Mais non... Mais non... Je suis une bête à mon tour, nous ne le comprendrions pas, car notre esprit n'est fait que pour comprendre les choses de cette terre ; il ne peut s'étendre plus loin, il est limité, comme notre vie, enchaîné sur cette petite boule qui nous porte, et il juge tout par comparaison. Voyez donc, monsieur, comme tout le monde est sot, étroit et persuadé de la puissance de notre intelligence, qui dépasse à peine l'instinct des animaux. Nous n'avons même pas la faculté de percevoir notre infirmité, nous sommes faits pour savoir le prix du beurre et du blé, et, au plus, pour discuter sur la valeur de deux chevaux, de deux bateaux, de deux ministres ou de deux artistes.

» C'est tout. Nous sommes aptes tout juste à cultiver la terre et à nous servir maladroitement de ce qui est dessus. A peine commençons-nous à construire des machines qui marchent, nous nous étonnons comme des enfants à chaque découverte que nous aurions dû faire depuis des siècles, si nous avions été des êtres supérieurs. Nous sommes encore entourés d'inconnu, même en ce moment où il a fallu des milliers d'années de vie intelligente pour soupçonner l'électricité.

» Sommes-nous du même avis ? »

Je répondis en riant :

— « Oui, monsieur. »

— « Très bien, alors. Eh bien, monsieur, vous êtes-vous quelquefois occupé de Mars ? »

— « De Mars ? »

— « Oui, de la planète Mars ? »

— « Non, monsieur. »

— « Vous ne la connaissez pas du tout ? »

— « Non, monsieur. »

— « Voulez-vous me permettre de vous en dire quelques mots ? »

— « Mais oui, monsieur, avec grand plaisir. »

— « Vous savez sans doute que les mondes de notre système, de notre petite famille, ont été formés par la condensation en globes d'anneaux gazeux primitifs, détachés l'un après l'autre de la nébuleuse solaire ? »

— « Oui, monsieur. »

— « Il résulte de cela que les planètes les plus éloignées sont les plus vieilles, et doivent être, par conséquent, les plus civilisées. Voici l'ordre de leur naissance : Uranus, Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure. Voulez-vous admettre que ces planètes soient habitées comme la Terre ? »

— « Mais certainement. Pourquoi croire que la Terre est une exception ? »

— « Très bien. L'homme de Mars étant plus ancien que l'homme de la Terre... Mais je vais trop vite. Je veux d'abord vous prouver que Mars est habité. Mars présente à nos yeux à peu près l'aspect que la Terre doit présenter aux observateurs martiaux. Les océans y tiennent moins de place et y sont plus éparpillés. On les reconnaît à leur teinte noire parce que l'eau absorbe la lumière, tandis que les continents la réfléchissent. Les modifications géographiques sont fréquentes sur cette planète et prouvent l'activité de sa vie. Elle a des saisons semblables aux nôtres, des neiges aux pôles que l'on voit croître et diminuer suivant les époques. Son année est très longue, six cent quatre-vingt-sept jours terrestres, soit six cent soixante-huit jours martiaux décomposés comme suit : cent quatre-vingt-onze pour le printemps, cent quatre-vingt-un pour

l'été, cent quarante-neuf pour l'automne et cent quarante-sept pour l'hiver. On y voit moins de nuages que chez nous. Il doit y faire par conséquent plus froid et plus chaud. »

Je l'interrompis :

— « Pardon, monsieur, mais étant beaucoup plus loin que nous du soleil, il doit y faire toujours plus froid, me semble-t-il. »

Mon bizarre visiteur s'écria avec une grande véhémence :

— « Erreur, monsieur ! Erreur, erreur absolue ! Nous sommes, nous autres, plus loin du soleil en été qu'en hiver. Il fait plus froid sur le sommet du mont Blanc qu'à son pied. Je vous renvoie d'ailleurs à la théorie mécanique de la chaleur de Helmoltz et de Schiaparelli. La chaleur du sol dépend principalement de la quantité de vapeur d'eau que contient l'atmosphère. Voici pourquoi : le pouvoir absorbant d'une molécule de vapeur aqueuse est seize mille fois supérieur à celui d'une molécule d'air sec ; donc la vapeur d'eau est notre magasin de chaleur ; et Mars ayant moins de nuages doit être en même temps beaucoup plus chaud et beaucoup plus froid que la terre. »

— « Je ne le conteste plus. »

— « Fort bien. Maintenant, monsieur, écoutez-moi avec une grande attention, je vous prie. »

— « Je ne fais que cela, monsieur. »

— « Vous avez entendu parler des fameux canaux découverts en 1884 par M. Schiaparelli. »

— « Très peu. »

— « Est-ce possible ? Sachez donc qu'en 1884, Mars se trouvant en opposition et séparée de nous par une distance de vingt-quatre millions de lieues seulement, M. Schiaparelli, un des plus éminents astronomes de notre siècle et un des observateurs les plus sûrs, découvrit tout à coup une grande quantité de lignes noires droites ou brisées suivant des formes géométriques contantes, et qui unissaient, à travers les continents, les mers de Mars ! Oui, oui, monsieur, des canaux rectilignes, des canaux géométriques, d'une largeur égale sur tout leur parcours, des canaux construits par des êtres ! Oui, monsieur, la preuve que Mars est habitée, qu'on y vit, qu'on y pense, qu'on y travaille, qu'on nous regarde ; comprenez-vous, comprenez-vous ?

» Vingt-six mois plus tard, lors de l'opposition suivante, on a revu ces canaux, plus nombreux, oui, monsieur. Et ils sont gigantesques, leur largeur n'ayant pas moins de cent kilomètres. »

Je souris en répondant :

— « Cent kilomètres de largeur. Il a fallu de rudes ouvriers pour les creuser. »

— « Oh ! monsieur, que dites-vous là ? Vous ignorez donc que ce travail est infiniment plus aisé sur Mars que sur la Terre puisque la densité de ses matériaux constitutifs ne dépasse pas le soixante-neuvième des nôtres ! L'intensité de la pesanteur y atteint à peine le trente-septième de la nôtre.

» Un kilogramme d'eau n'y pèse que trois cent soixante-dix grammes ! »

Il me jetait ces chiffres avec une telle assurance, une telle confiance de commerçant qui sait la valeur d'un nombre, que je ne pus m'empêcher de rire tout à fait et j'avais envie de lui demander ce que pèsent, sur Mars, le sucre et le beurre.

Il remua la tête.

— « Vous riez, monsieur, vous me prenez pour un imbécile après m'avoir pris pour un fou. Mais les chiffres que je vous cite sont ceux que vous trouverez dans tous les ouvrages spéciaux d'astronomie. Le diamètre est presque moitié plus petit que le nôtre ; sa surface n'a que les vingt-six centièmes de celle du globe ; son volume est six fois et demie plus petit que celui de la Terre et la vitesse de ses deux satellites prouve qu'il pèse dix fois moins que nous. Or, monsieur, l'intensité de la pesanteur dépendant de la masse et du volume, c'est-à-dire du poids et de la distance de la surface au centre, il en résulte indubitablement sur cette planète un état de légèreté qui y rend la vie toute différente, règle d'une façon inconnue pour nous les actions mécaniques et doit y faire prédominer les espèces ailées. Oui monsieur, l'Etre Roi sur Mars a des ailes. Il vole, passe d'un continent à l'autre, se promène, comme un esprit, autour de son univers auquel le lie cependant l'atmosphère qu'il ne peut franchir, bien que...

» Enfin, monsieur, vous figurez-vous cette planète couverte de plantes, d'ar-

bres et d'animaux dont nous ne pouvons même soupçonner les formes, et habitée par de grands êtres ailés comme on nous a dépeint les anges ? Moi je les vois voltigeant au-dessus des plaines et des villes dans l'air doré qu'ils ont là-bas. Car on a cru autrefois que l'atmosphère de Mars était rouge comme la nôtre est bleue, mais elle est jaune, monsieur, d'un beau jaune doré.

» Vous étonnez-vous maintenant que ces créatures aient pu creuser des canaux larges de cent kilomètres ? Et puis songez seulement à ce que la science a fait chez nous depuis un siècle... depuis un siècle... et dites-vous que les habitants de Mars sont peut-être bien supérieurs à nous... »

Il se tut brusquement, baissa les yeux, puis murmura d'une voix très basse :

— « C'est maintenant que vous allez me prendre pour un fou... quand je vous aurai dit que j'ai failli les voir... moi... l'autre soir. Vous savez, ou vous ne savez pas, que nous sommes dans la saison des étoiles filantes. Dans la nuit du 18 au 19, surtout, on en voit tous les ans d'innombrables quantités; il est probable que nous passons à ce moment-là à travers les épaves d'une comète.

» J'étais donc assis sur la Mane-Porte, sur cette énorme jambe de falaise qui fait un pas dans la mer, et je regardais cette pluie de petits mondes sur ma tête. Cela est plus amusant et plus joli qu'un feu d'artifice, monsieur. Tout à coup j'en aperçus un au-dessus de moi, tout près, un globe lumineux transparent entouré d'ailes immenses et palpitantes ou du moins j'ai cru voir des ailes dans les demi-ténèbres de la nuit. Il faisait des crochets comme un oiseau blessé, tournait sur lui-même avec un grand bruit mystérieux, semblait haletant, mourant, perdu. Il passa devant moi. On eût dit un monstrueux ballon de cristal, plein d'êtres affolés à peine distincts mais agités comme l'équipage d'un navire en détresse qui ne gouverne plus et roule de vague en vague. Et le globe étrange, ayant décrit une courbe immense, alla s'abattre au loin dans la mer, où j'entendis sa chute profonde pareille au bruit d'un coup de canon.

» Tout le monde, d'ailleurs, dans le pays, entendit ce choc formidable qu'on prit pour un coup de tonnerre. Moi seul j'ai vu... j'ai vu... S'ils étaient tombés sur la côte près de moi nous aurions connu les habitants de Mars. Ne dites pas un mot, monsieur, songez, songez longtemps et puis racontez cela un jour si vous voulez. Oui, j'ai vu... j'ai vu... le premier navire sidéral lancé dans l'infini par des êtres pensants... à moins que je n'aie assisté simplement à la mort d'une étoile filante capturée par la Terre. Car vous n'ignorez pas, monsieur, que les planètes chassent les mondes errants de l'espace comme nous poursuivons ici-bas les vagabonds. La Terre qui est légère et faible ne peut arrêter dans leur route que les petits passants de l'immensité. »

Il s'était levé, exalté, délirant, ouvrant les bras pour figurer la marche des astres.

— « Les comètes, monsieur, qui rôdent sur les frontières de la grande nébuleuse dont nous sommes des condensations, les comètes, oiseaux libres et lumineux, viennent vers le soleil des profondeur de l'infini.

» Elles viennent, traînant leur queue immense de lumière, vers l'astre rayonnant ; elles viennent, accélérant si fort leur course éperdue qu'elles ne peuvent joindre celui qui les appelle ; après l'avoir seulement frôlé elles sont rejetées à travers l'espace par la vitesse même de leur chute.

» Mais si, au cours de leur voyage prodigieux, elles ont passé près d'une puissante planète, si elles ont senti, déviées de leur route, son influence irrésistible, elles reviennent alors à ce maître nouveau qui les tient désormais captives. Leur parabole illimitée se transforme en une courbe fermée et c'est ainsi que nous pouvons calculer le retour des comètes périodiques. Jupiter a huit esclaves, Saturne une, Neptune aussi en a une, et sa planète extérieure une également, plus une armée d'étoiles filantes... Alors... Alors... J'ai peut-être vu seulement la Terre arrêter un petit monde errant...

» Adieu, monsieur, ne me répondez rien, réfléchissez, réfléchissez, et racontez tout cela un jour si vous voulez... »

C'est fait. Ce toqué m'ayant paru moins bête qu'un simple rentier.

ICI, ON DÉSINTÈGRE!

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

J'espère que les admirateurs du Père Teilhard de Chardin ne m'en voudront pas si je déclare que je le considère plus comme un auteur de science-fiction que comme un scientifique. Son dernier ouvrage posthume : « *L'apparition de l'homme* » (Ed. du Seuil), contient des envolées fantastiques dignes des plus grand auteurs de science-fiction. Teilhard de Chardin affirme : « *A l'échelle de l'Univers, seul le fantastique est réaliste.* » Il émet d'autre part un certain nombre d'idées dignes de Van Vogt ou de Heinlein : par exemple qu'il sera un jour possible de réaliser des plaques photographiques et des télescopes sensibles à l'intelligence et de dresser ainsi la carte de la vie et de la civilisation dans le ciel. Tout lecteur de « *Fiction* » se doit de lire « *L'apparition de l'homme* » ; il y trouvera des encouragements pour notre façon d'envisager l'univers, de la part d'un des plus grands savants et philosophes contemporains.

M. André Mahé publie, également aux Editions du Seuil, « *Ma cure de rajeunissement* ». C'est une expérience personnelle : en utilisant des extraits d'eau de mer, des oligo-éléments, un traitement de massage spécial, l'auteur a rajeuni d'une bonne vingtaine d'années. Il sera intéressant de reprendre cette expérience et de voir si elle est généralemnt applicable. Le livre, en tout cas, est passionnant et les méthodes décrites ont l'avantage d'être simples et bon marché.

Dans les revues, il faut signaler que le numéro 11 (page 56) de l'importante revue russe « *Science et Vie* » contient une analyse critique de la science-fiction russe. La conclusion de ces analyses est que la quantité des romans de science-fiction produits en U.R.S.S. est nettement insuffisante et que le lecteur est obligé de se rabattre sur Hamilton et Bradbury. La même remarque pourrait s'appliquer à la science-fiction française.

Jacques Bergier.

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

Mois faste pour les amateurs d'A. S., bien que rien n'ait paru sous le signe de deux des principales collections spécialisées, « Présence du Futur » et « Le Rayon Fantastique ».

Sous le titre global « *Les exploits du professeur Challenger* », les Ed. Robert Laffont publient, en un monumental volume de 715 pages, l'intégrale de l'œuvre de S. F. (qui ne s'appelait pas encore ainsi à l'époque) de sir Arthur Conan Doyle. Dans des traductions nouvelles signées respectivement Gilles Vauthier, André Algarron (directeur de la collection), Robert Latour, Bernard Tourville et Alexis Rey, et préfacé par John Dickson Carr, cet « omnibus » nous propose les deux romans « *Le monde perdu* » et « *Au pays des brumes* », la longue nouvelle « *La ceinture empoisonnée* » et les deux contes « *La machine à désintégrer* » et « *Quand la terre hurla* ». Ces cinq œuvres ne sont pas toutes de l'A. S., certaines appartiennent davantage au genre aventures, mais il faut se féliciter de leur réédition, car les *aficionados* ne les trouvaient que difficilement d'occasion. Il y a bien un quart de siècle que je ne les avais relues et c'est avec plaisir que je les ai retrouvées, un peu vieillies quant au style, mais toujours empreintes de cet humour si typiquement anglais (« *La machine à désintégrer* »), de riche imagination (« *Le monde perdu* »), de grandeur (« *Quand la terre hurla* »), de spiritualisme (« *Au pays des brumes* ») ou de fantaisie (« *La ceinture empoisonnée* »). Les lecteurs de la jeune génération trouveront peut-être crispant le personnage du professeur Challenger, mais il ne faut pas qu'ils perdent de vue le caractère classique, précurseur, de ces œuvres.

Avec « *Niourk* », sa deuxième œuvre (au Fleuve Noir), Stefan Wul nous donne un des meilleurs échantillons d'A. S. qu'il m'ait été donné de lire, supérieur à « *Retour à « O* » qui lui valut le Grand Prix de Science-Fiction 1956. A la suite d'un cataclysme sans précédent, les océans de la Terre se

Anciens numéros disponibles

Certains numéros de " *Fiction* " sont déjà épuisés. D'autres sont en voie d'épuisement. Ces numéros contiennent tous des récits aussi passionnants que ceux que vous trouvez chaque mois à nos sommaires. Il vous est encore possible de vous en procurer certains en nous commandant les volumes suivants de " *Fiction-Collection* " actuellement disponibles. Chacun de ces volumes contient en effet, brochés, trois numéros anciens de " *Fiction* ". Afin de faciliter vos commandes, nous vous indiquons la répartition des numéros dans chaque volume.

Numéros de " Fiction-Collection ".	**Contenant les numéros suivants de " Fiction ".**		
I	2	3	4
II	5	6	7
III	8	9	10
IV	11	12	13
V	14	15	16
VII	20	21	22
VIII	23	24	25

LE VOLUME : **200 F**

(Envoi par poste contre **220 F** — par poste recommandée **245 F.)**

Hâtez-vous avant que tous ces numéros soient épuisés !

sont asséchés, ne laissant subsister que quelques mares de grand fond où vit une faune de poulpes devenus intelligents après avoir absorbé les millions de tonnes de déchets radioactifs déversés là par l'humanité du temps de sa splendeur. Sur les anciens continents, mais bien au-dessous du niveau actuel de la mer, végètent des tribus retournées à l'état préhistorique. C'est l'existence de l'une d'elles que nous allons suivre, en compagnie d'un « enfant noir », dans lequel les néo-sauvages voient un mauvais génie. Mais le gosse, ayant découvert un vieux fusil atomique, devient chef de la tribu et entreprend avec ses compagnons et un ours un long voyage jusqu'à Niourk, la grande métropole abandonnée où, en l'espace de quelques heures à peine, et après de passionnantes péripéties, il deviendra un génie comme on n'en avait jamais vu, génie qui changera l'histoire de l'univers. J'ai rarement lu œuvre aussi attachante, aussi intelligemment conçue et écrite, aussi fine, aussi poétique. Lisez-la, et je suis persuadé que vous serez de mon avis. Espérons que Wul ne s'endormira pas sur ses lauriers et qu'il continuera de nous donner régulièrement deux ou trois romans de cette qualité par an.

Autre œuvre que je vous recommande chaleureusement : « *Les soleils verts* » de Henry Ward (auteur de langue française malgré son nom à consonance anglo-saxonne), aux Ed. Jeheber. La résumer me paraît difficile, sinon impossible. Réalité et romanesque s'y mêlent, des personnages vivants y côtoient d'autres, nés dans l'imagination de l'auteur. Et c'est écrit avec une conviction et une force telles qu'on se demande parfois s'il n'y a pas là-dedans beaucoup de vrai. Quant aux « soleils verts », ce sont de mystérieux rayons qui, pendant quatre mois, paralysent les centres atomiques américains et soviétiques, alors qu'un monde sub-nucléaire « traverse » le nôtre. Certes, l'auteur a fait également intervenir des éléments « sensationnels » qui paraissent un peu inutiles dans un ouvrage de ce genre, et qui font que certains chapitres font penser à un *thriller* d'espionnage. Mais cette légère réserve ne doit pas vous empêcher de lire et d'apprécier « *Les soleils verts* », œuvre prophétique qui occupera une place à part dans la littérature d'anticipation française.

« *Je reviens de...* », de Kemmel (Fleuve Noir), est dédié à « Jean Bommart, mon *alter ego* », ce qui me semblerait indiquer que l'auteur et mon excellent ami Bommart ne font qu'un. On retrouve d'ailleurs dans le style de l'œuvre, récit des aventures d'un groupe d'humains capturés par des Martiens, la finesse et l'humour si particuliers du père spirituel du « Poisson Chinois ». Le séjour sur Mars de ces « prisonniers » se révèle fort instructif, moins cependant que le voyage qu'ils effectuent sur Vénus, copie exacte de notre vieille bonne Terre, mais laissée en un ô combien triste état après une « petite » guerre atomique. Autant qu'un roman d'évasion, « *Je reviens de...* » est un avertissement à ceux qui, disposant d'une puissance qui les domine, risquent de précipiter le monde vers sa perte finale. Un ouvrage, aussi, qui se lit facilement, parce que clairement écrit, bien dialogué (un seul personnage m'a paru quelque peu irritant, le « titi »-mécanicien), vivant au possible.

Mentionnons enfin, avant de terminer, une courte nouvelle de Léopold Massiera, « *Le guide de l'avenir* », éditée dans « Mon Roman d'Aventures », la petite collection-brochure que publient les Ed. Ferenczi, histoire de deux jeunes gens des temps futurs qui effectuent un voyage « en arrière » pour relever l'humanité réduite en esclavage à la suite d'une guerre atomique.

ANGOISSE

J'ai refermé « *Les rivages de la nuit* », de Kurt Steiner (Fleuve Noir), dans un état assez perplexe. Il y a d'excellents éléments dans ce roman où l'on voit un jeune Anglo-Saxon du nom de Crawson se substituer, dans le passé, à Cagliostro, après avoir lu un bouquin « maudit ». L'atmosphère de terreur, de mystère et d'angoisse est dans l'ensemble bien rendue, mais l'intrigue m'a paru trop complexe, trop embrouillée. Le sujet était d'ailleurs difficile. La fin, elle aussi, m'a déçu, car les explications rationnelles, dans ce genre, ne sont pas toujours les plus indiquées et constituent fréquemment une antichute. Mais je suis

le premier à reconnaître qu'il est malaisé pour un auteur aussi prolifique que Steiner de donner régulièrement des ouvrages de qualité, ce qui a été généralement son cas dans le passé. Oublions donc ces « *Rivages* » et attendons avec confiance le prochain « Angoisse » de Steiner.

Igor B. MASLOWSKI.

●

FANTASTIQUE

« *Une fée dans la ville* », par Denise Van Moppès (Albin Michel). — Ça commence par une petite fée sentimentale qui se fait caresser par l'enchanteur Merlin, dans la Forêt des fées au niveau des nuages — mais elle est triste parce qu'elle aime trop les humains et qu'elle a pitié d'eux. Ils sont si malheureux ! Tout le monde rit quand elle décide de descendre sur terre à notre époque, comme une simple mortelle, pour tenter de leur porter aide. Les humains sont ridicules et bornés, mais c'est un vice qu'elle a, cette jeune écervelée, rien ne l'empêche de les trouver sympathiques. Elle n'arrive pas le moins du monde à soulager leurs misères. En attendant, elle devient la cover-girl la plus en vue de Paris. Et puis tout finit bien (ou mal) : elle s'éprend d'un homme de la terre et pour lui renonce à sa condition de fée.

On sait que Denise Van Moppès est une remarquable traductrice ; c'est elle par exemple qui arriva à faire croire que Daphné du Maurier avait du talent. Quant à son petit roman, il est tellement anodin que je m'en voudrais autant d'en dire du bien que du mal : dans les deux cas j'aurais peur de l'annihiler comme une bulle de savon où l'on a mis le doigt. Si vous êtes capable d'enfiler des perles de verre une heure durant pour le plaisir, vous le trouverez charmant à lire.

***

« *La sorcière reçoit la nuit* », par Jacqueline Moreau (Albin Michel). — Les histoires de sorcellerie paysanne, la descendance de « *La mare au diable* », je n'en suis pas fou. Je ne vois que deux auteurs à avoir su tirer parti de ce genre de thème : Claude Seignolle dans « *La Malvenue* » et Jean-Louis Bouquet dans « *Le piège aux âmes* ». Au moins l'un et l'autre jouaient-ils avec honnêteté la carte du surnaturel franchement hallucinatoire. Jacqueline Moreau, elle, a joué celle du réalisme. Comme elle nous permet néanmoins de croire à l'existence des maléfices, son roman est en porte à faux. Sa sorcière n'est guère plus inquiétante qu'une brave fermière bien de chez nous. Le pittoresque et la truculence, bien que le livre s'y efforce, n'y sont pas non plus. Et le style veut être dru, sans avoir de vigueur. Il y a là beaucoup de maladresse et de manque de métier. C'est un premier roman. Espérons que l'auteur fera mieux la prochaine fois.

***

« *Minuit à Sérampore* », par Mircea Eliade (Stock). — Mircea Eliade, dont Jacques Bergier a analysé il y a deux mois le dernier ouvrage, « *Forgerons et alchimistes* », est un historien des religions distingué, spécialiste des doctrines de l'Inde et des techniques du yoga. Ne lisez pas « *Minuit à Sérampore* » si vous vous sentez fermé à cette sorte de tradition spirituelle. Ce recueil de deux courts romans — type d'ailleurs du livre pour public restreint — ne vous séduira que si, par goût, vous rangez « *La Tour Saint-Jacques* » parmi vos revues d'élection et la « *Bhagavad-Gîta* » parmi vos livres de chevet. Auquel cas il fera mieux que vous séduire : il vous fascinera. Mais ces deux aventures psychiques dans la quatrième dimension ne risquent-elles pas en outre d'intéresser par la bande l'amateur de science-fiction ? Ce sont bien aussi des voyages dans le temps — simplement non effectués par des moyens mécaniques. Dans le premier récit (« *Minuit à Sérampore* »), l'auteur suppose la plasticité instantanée du passé sous l'action des témoins d'une époque ultérieure : « *Ce ne fut pas une pure et simple répétition d'événements issus d'un passé déjà lointain qui se produisit. Des événements nouveaux, évoqués par la présence de nos personnes, s'y intercalèrent. (...) Ainsi n'étions-nous pas seulement les spectateurs d'un drame qui s'est joué jadis, mais nous nous introduisions, personnages nouveaux, dans la suite même de son intrigue,*

nous la transformions par nos initiatives, par notre actualité, que les acteurs primitifs n'étaient pas sans percevoir, puisqu'ils donnaient à nos questions des répliques pertinentes. » Dans le second (« *Le secret du docteur Honigberger* »), par l'exercice poussé à l'absolu des facultés nées de la pratique du yoga, le héros parvient à échapper complètement à l'univers tri-dimensionnel — projetant son double astral, pénétrant le monde du sommeil, suspendant le vieillissement de son corps, se rendant invisible. Mircea Eliade, ici, ne brode pas ; il adopte un ton documentaire, tel celui du spécialiste qui sait de quoi il parle (mieux que Gabriel Véraldi décrivant des expériences analogues dans son roman « *A la mémoire d'un ange* »). De la précision dans l'analyse des extraordinaires sensations éprouvées naît la beauté de certaines pages. Le fantastique ne semble ici que la traduction sensible d'une certaine réalité occulte.

Alain DORÉMIEUX.

●

HORS SERIE

S'il est encore un exemplaire de cette sorte de lecteurs qui aiment à errer en un livre ainsi qu'en un parc un peu abandonné, alors je lui recommande le roman d'Alfred Chester : « *Deuil fantaisie* » (Editions du Seuil). Il y a là plus de fantaisie que n'en annonce un titre doucement insignifiant. Et la fantaisie même qui émane de ce livre n'est pas de celles qui sautent aux yeux, qui requièrent l'attention au moyen de trucs souvent usés. Ce monde que décrit Chester est somme toute un monde quotidien, et ses éléments ne devraient pas nous surprendre. Les personnages et les situations pourraient être étranges, grotesques, difformes, mais ce n'est pas le cas. Ce qui diffère c'est seulement l'optique, et c'est énorme. Nous demandons moins aux écrivains de nous conter d'improbables histoires que de nous faire sentir ce qu'il y a d'improbable, de singulier dans nos propres histoires. C'est sans doute là le plus difficile.

« Je me suis toujours senti à l'aise parmi les morts, » dit Harry Sutton, le héros de ce livre sans héros, dans lequel se croisent toutes sortes de personnages tous égaux, tous vivants, tous différents. C'est que Harry Sutton est employé d'une entreprise de pompes funèbres d'une petite ville américaine. C'est un travail simple et au fond agréable que de s'occuper des morts. Sutton, qui n'aime rien, qui est le spectateur par excellence, le préfère à tout autre dans la mesure où les morts sont des choses tranquilles qui le laissent en paix. Sutton ne craint pas la mort (surtout pas celle des autres) parce qu'il n'en attend rien. Mais voici que survient un mort qui va semer l'angoisse dans le cœur de Sutton. Un mort qui reste pour lui invisible. Un beau jour, une odeur infecte se dégage d'un appartement. Sutton est appelé et constate que tous les assistants se penchent sur un lit vide. Il rencontre là des gens qu'il connaît : Mark, un garçon étrange, un peu poète, qui est venu lui demander un an auparavant ce qu'il pensait de la mort, Tulley, un prêtre, Emily, une assistante sociale portée sur le chocolat, Wallace, un écrivain, et tous affirment que se trouve étendu sur ce lit un jeune homme très beau, Jamie, le frère de Mark, et qui va mourir. Et tous sont très tristes. Mais Sutton ne voit rien. Il ne peut rien voir de ce que les autres décrivent. Quel est donc cet être qu'il ne peut apercevoir et dont l'agonie, puis la mort, transformeront à ce point Mark puis Emily ? Est-il autre chose qu'un rêve, le rêve de tous ces gens, et que Sutton, l'homme qui ne peut rêver, ne saurait saisir ? Quel est donc ce mort qui diffère tant des morts tranquilles des autres jours ? Sutton se demande s'il est fou, et sait qu'il n'en est rien, et comprend qu'il ne sera sauvé, comme les autres, que le jour où il verra Jamie, et tous les Jamies qui gisent en chacun de nous et qui sont susceptibles de maladie et de mort. En Jamies, il y a âme. Voici pour les intentions du livre. Mais existent-elles réellement ? Ne sont-elles pas, comme le corps de Jamie, visibles seulement pour ceux qui veulent les voir ? Foin d'objectivité. Voilà enfin un livre qui échappe à toutes les classifications.

⁂

Pas du tout de S. F., fort peu de fantastique, mais un personnage fort

insolite dans « *Un diable au Paradis* », d'Henry Miller (Corréa). Le Paradis, c'est la propriété que possède Miller quelque part dans la direction de San Francisco. Quant au diable, c'est un des amis de Miller, Téricand, un être qui parle français, qui est Suisse d'origine et qui vit par vocation aux crochets des Américains.

Ce Téricand est un des plus beaux caractères que j'aie jamais rencontrés sur une plaine de papier blanc couverte de signes noirs. Artiste en horoscopes, sombre collectionneur de malheurs, féru de magie, soumis au destin qu'il affirme prévoir, avec cela déraciné, misérable, glorieusement cultivé, perversement étrange, fin psychologue et absurdement exigeant, ayant enfin choisi de connaître et d'être inquiet, et repoussant l'idée de vivre et de se laisser vivre, que son destin, dit-il du reste, lui interdit.

Or voici ce Téricand teinté de diabolisme, si triste, et si seul, triste parce que s'ennuyant tout comme Lucifer en personne et seul parce que terriblement encombrant, perdu dans l'Europe d'après guerre si diaboliquement détruite qu'elle en est tragique même pour les pauvres diables. Que fait Miller, tranquillement installé près de San Francisco ? (Je demande pardon à Miller si je me trompe de mille kilomètres.) Se contente-t-il d'exorciser par la poste son étrange ami ? Non : se reconnaissant probablement un peu en Téricand, il invite ce diable à venir prendre ses quartiers d'hiver dans son paradis.

Mais Téricand n'est pas de ces parasites qui se font petits dans l'espoir de mieux subsister. Il ne conçoit le monde qu'orienté tout autour de lui, tout comme se dispose la limaille de fer autour d'un aimant. Le monde cède, résiste, se fâche, s'apitoie, s'énerve, rejette la colère par lassitude, accepte encore, puis finalement, ayant atteint l'extrême limite de son élasticité, abandonne Téricand, le renvoie en Europe où celui-ci meurt seul, nu et abandonné comme un rat.

On ne peut pas le plaindre. Il a eu la fin qu'il devait avoir. Jusqu'au bout il a pu s'apitoyer sur lui-même. Il y a des gens sur qui la fatalité a prise, semble dire Miller, et Téricand est de ceux-là. On ne peut pas plaindre les gens contre la fatalité. Seulement il vaut peut-être mieux faire comme si la fatalité n'existait pas.

Mais pourquoi s'inquiéter du sens du livre ? Pourquoi ne pas seulement écouter l'histoire que nous conte un merveilleux écrivain, extrêmement habile à doser ses effets, à éclairer ou noircir un tableau et à saupoudrer le tout d'un humour d'autant plus profond qu'il n'est pas immédiatement apparent. Téricand, nous dit Miller, était un parleur incomparable dont la voix savait descendre et monter les octaves pour mettre en relief les éléments de ses discours brillants. Peut-être Téricand a-t-il quelque peu déteint sur Miller à ce sujet.

Ah ! encore une chose. Il paraît qu'il est de bon ton de s'étonner de ce nouveau Miller, si différent des débordements de l'ancien. A ma grande confusion, je dois dire que je connaissais peu ou pas l'ancien. J'ai seulement découvert dans le « nouveau » un écrivain intelligent, brillant, amusant et poète. Pourquoi diable créer d'artificielles oppositions dans l'œuvre d'un écrivain ? Il suffit que Miller ait eu envie d'écrire ce livre agréable pour se détendre et nous détendre. Pour autant que je sache, en le faisant, Miller n'a pas renié son passé. Heureusement !

Gérard KLEIN.

LA CRITIQUE DES REVUES

Il y a longtemps que je ne me suis consacré à cette rubrique. J'en profiterai pour faire un tour d'horizon dans le domaine des publications qui nous intéressent. Pour commencer, je célèbre avec plaisir le premier anniversaire de « *La Tour Saint-Jacques* ». Cet enfant délicat, sur le berceau duquel s'étaient penchées avec sollicitude de bonnes fées bénévoles, est en parfaite santé. Ses articles sont toujours des mines éclectiques de matériaux précieux et raffinés ; et ses collaborateurs, Mircea Eliade, Eugène Canseliet, Michel Carrouges, Jacques Bergier, Jean-Jacques Kim, Jacques Masui, et l'excellent Robert Kanters, et la chère Lise Deharme, pour n'en citer que quelques-uns, sont de premier ordre. Deux numéros spéciaux ont paru en 1956 : l'un, intéressant et documenté, sur l'astrologie (n° 4), l'autre, capital, sur la parapsychologie (nos 6-7). Deux autres sont annoncés pour 1957, sur la magie et la drogue — en attendant l'alchimie. Dans le dernier numéro paru (n° 8) un éditorial enregistre le succès de la revue et annonce qu'à la demande d'une majorité de lecteurs, sa formule future comportera « moins de science-fiction, moins de littérature surréaliste et fantastique, au profit des études religieuses, historiques, philosophiques et symboliques ». En tant que porte-parole de « *Fiction* », je ne peux que le regretter ; je n'en continuerai pas moins à suivre avec attention cette autre « revue de l'étrange » — un étrange qui n'a pas la même portée que celui illustré par la nôtre, mais n'en fait pas moins d'elle notre cousine germaine.

Aux antipodes de « *La Tour Saint-Jacques* », « *Bizarre* » continue son petit bonhomme de chemin — qui va s'élargissant. J'ai dit précédemment la tournure décevante prise par cette revue. Il semble néanmoins qu'elle s'améliore. Elle a la chance d'avoir de temps en temps de fulgurants collaborateurs, tel Jacques Yonnet, dont on n'oubliera pas le texte « énorme » publié dans le numéro 6. A la longue, elle semble aussi avoir trouvé sa voie : être, non le musée, mais le marché aux puces du bizarre. Dans cet éventaire, on rencontre des inutilités ainsi que des trouvailles, comme dans les boutiques de bimbeloteries un peu poussiéreuses où s'aventurent des chercheurs impénitents. Elle a de la sorte trouvé également son public, en grande partie composé de provinciaux qui y respirent un air de Paris qui leur semble d'avant-garde.

Je ne citerai que pour mémoire la nouvelle et luxueuse revue « *Le Surréalisme même* », dirigée par André Breton en personne et lancée, après « *Bizarre* », par l'éditeur Jean-Jacques Pauvert. Le numéro 1 était si affligeant qu'il consterna même les amis de Breton. Il apparaît en fait que le rôle de celui-ci a été réduit à un simple patronage, dans ce numéro dû tout entier aux petits plumitifs qu'il a le malheur de laisser graviter autour de lui. Seuls s'y distinguent les noms de Mandiargues et René Alleau. Après ce veau mort-né, il est à craindre que le numéro 2 reste éternellement dans les limbes. Jean-Jacques Pauvert a été mieux inspiré en éditant les fracassantes « *Complaintes sans paroles* » de Siné, dont je reparlerai prochainement.

Enfin, il n'est pas trop tard pour signaler le numéro 2 de « *Réalités secrètes* », les « cahiers de littérature » dirigés par notre ami Marcel Béalu. Si le choix des textes est dans l'ensemble moins heureux que dans le numéro 1, au contenu vraiment exceptionnel (j'en ai rendu compte en son temps), ce nouveau fascicule renferme cependant suffisamment de beautés pour séduire l'amateur d'étrange. (Dépôt à Paris : Librairie « Le Pont Traversé », 16, rue Saint-Séverin.)

Alain DORÉMIEUX.



SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE ETRANGER

Ce service vous procure, aux meilleures conditions, des ouvrages en langue étrangère. Nous vous rappelons que :

1° Les frais d'envoi et de recommandation sont compris dans les prix;

2° Le paiement se fait à la commande (voir bon page 102);

3° Nous fournissons sur demande une Liste Complémentaire de nombreux titres disponibles seulement sous réserves;

4° Vous pouvez aussi commander des ouvrages étrangers non mentionnés sur nos listes, en l'indiquant sur feuille séparée et en joignant un timbre ou un coupon-réponse si vous habitez l'étranger.

RAPPEL DES TITRES DISPONIBLES

(Entre parenthèses, le numéro de « Fiction » où a paru la notice de chaque ouvrage.)

ROMANS DE S. F.

22 BRAIN WAVE (29). Poul Anderson. 310 F

94 THE CURRENTS OF SPACE (39). Isaac Asimov. 220 F

85 SWORD OF RHIANNON (38). Leigh Brackett. 725 F

39 TWILIGHT OF REASON (31). Jonathan Burke. 190 F

18 EARTHLIGHT (29). Arthur C. Clarke. 310 F

62 PRELUDE TO SPACE (34). Arthur C. Clarke. 310 F

44 HERO'S WALK (32). Robert Crane. 310 F

82 EXILES IN TIME (37). Jon J. Deegan. 190 F

35 BEYOND EDEN (31). David Duncan. 310 F

75 DARK DOMINION (36). David Duncan. 310 F

7 THE BODY SNATCHERS (28). Jack Finney. 220 F

12 THE SECRET MASTERS (29). Gerald Kersh. 310 F

86 SPACE FRONTIERS (38). Roger Vernon Lee. 220 F

13 SPACE PLATFORM (29). Murray Leinster. 220 F

10 VOYAGE TO VENUS (PERELANDRA (29). C. S. Lewis. 220 F

30 THAT HIDEOUS STRENGTH (30). C. S. Lewis. 230 F

31 WORLD OUT OF MIND (30). J. T. MacIntosh. 220 F

61 SPACEWAYS (34). Charles Eric Maine. 230 F

77 BRIGHT PHOENIX (36). Harold Mead. 310 F

93 THE BIG BALL OF WAX (39). Stephen Mead. 310 F

5 BRING THE JUBILEE (28) Ward Moore. 310 F

45 SEARCH THE SKY (32). Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

65 GLADIATOR-AT-LAW (35). Frederik Pohl et C. M. Kornbluth. 310 F

17 UNDYING FIRE (29). Fletcher Pratt. 310 F

76 NERVES (36). Lester del Rey. 310 F

23 THE METAL EATER (29). R. Sheldon. 190 F

6 RIDERS TO THE STARS (28). Curt Siodmak. 310 F

52 FORBIDDEN PLANET (33). W. J. Stuart. 310 F

58 MORE THAN HUMAN (34). Theodore Sturgeon. 310 F

74 WORLD AT BAY (36). E. C. Tubb. 190 F

33 TIME MASTERS (30). Wilson Tucker. 220 F

89 TO LIVE FOREVER (38). Jack Vance. 310 F

14 MESSIAH (29). Gore Vidal. 310 F

92 MANY DIMENSIONS (39). C. Williams. 270 F

63 THE GIRLS FROM PLANET 5 (34). Richard Wilson. 310 F

43 RE-BIRTH (32). John Wyndham. 310 F

53 OUT OF THE DEEPS (33). John Wyndham. 310 F

NOUVELLES DE S. F. (Recueils).

27 I, ROBOT (30). Isaac Asimov. 655 F

54 NO TIME LIKE THE FUTURE (33). Nelson Bond. 310 F

41 FAR AND AWAY (32). Anthony Boucher. 310 F

4 EXPEDITION TO EARTH (28). Arthur C. Clarke. 310 F

69 REACH FOR TOMORROW (35). Arthur C. Clarke. 310 F

11 THE MAN WHO SOLD THE MOON (29). Robert Heinlein. 220 F

87 THE GREEN HILLS OF EARTH (38). Robert Heinlein. 230 F

28 REVOLT IN 2100 (30). Robert Heinlein. 220 F

66 THE EXPLORERS (35). C. M. Kornbluth. 310 F

40 AHEAD OF TIME (32). Henry Kuttner. 310 F

51 NO BOUNDARIES (33). Henry Kuttner et C. L. Moore. 310 F

15 ANOTHER KIND (29). Chad Oliver. 310 F

67 ALTERNATING CURRENTS (35). Frederik Pohl. 310 F

70 UNTOUCHED BY HUMAN HANDS (35). Robert Sheckley. 310 F

21 CAVIAR (29). Theodore Sturgeon. 310 F

60 OF ALL POSSIBLE WORLDS (34). William Tenn. 310 F

88 THE HUMAN ANGLE (38). William Tenn. 310 F

1 DESTINATION UNIVERSE (28). A. E. Van Vogt. 220 F

95 AWAY AND BEYOND (39). A. E. Van Vogt. 220 F

NOUVELLES DE S. F. (Anthologies).

50 THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES (1st serie) (33). 655 F

91 THE BEST SCIENCE-FICTION STORIES (2nd serie) (39). 725 F

37 THE YEAR'S BEST SCIENCE-FICTION NOVELS (31). 725 F

16 TO MORROW THE STARS (29). 220 F

38 POSSIBLE WORLDS OF SCIENCE-FICTION (31). 725 F

83 OPERATION FUTURE (37). 310 F

34 STAR SCIENCE-FICTION STORIES n° 2 (30). 310 F

48 STAR SHORT NOVELS (33). 310 F

FANTASTIQUE

24 THE MONK AND THE HANGMAN'S DAUGHTER (29). Ambrose Bierce. 220 F

47 THE OCTOBER COUNTRY (33). Ray Bradbury. 420 F

9 DARK GATEWAY (28). Jonathan Burke. 230 F

19 GREAT TALES OF FANTASY AND IMAGINATION (29). 310 F

73 OUT OF THIS WORLD (36). 220 F

DOCUMENTAIRES

20 LIFE ON OTHER WORLDS (29). H. Spencer Jones. 310 F

97 THE UNKNOWN, IS IT NEARER ? (39). Dingwall et Langdon-Davies. 310 F

HUMOUR

25 HOMEBODIES (30). Chas Addams. 1.300 F

26 MONSTER RALLY (30). Chas Addams. 1.550 F

THEATRE

36 THREE TIME PLAYS (31). J. B. Priestley. 230 F

NOUVEAUX TITRES

98. THE WEAPON SHOPS OF ISHER. A. E. Van Vogt. (Nova.) 230 F.

Un des grands classiques de Van Vogt enfin disponible de façon suivie. Comme tous ses ouvrages, celui-ci ne fait pas exception à la technique van vogtienne de l'embrouillage systématique de la trame de l'intrigue. Mais cet étonnant auteur nous y comble! Utilisant avec virtuosité l'insolite situation sociologique de l'empire d'Isher, il nous introduit au sein d'un monde déconcertant, logique dans sa démence, et où s'agitent de ces incroyables personnages chers à ce maître de l'hyper-science-fiction, que ce soit l'énigmatique Robert Hedrock ou l'improbable Cayle Clark, dont les fabuleux pouvoirs « callidétiques » permettront à l'extraordinaire « Guilde des fabricants d'armes » de triompher de la curieuse Innelda, Impératrice d'Isher. Un livre qui sera un régal pour les fines bouches. (Déjà disponibles du même auteur : « Destination universe », *n°* 1; « Away and beyond », *n°* 95.)

99. THE CITY IN THE SEA. Wilson Tucker. (Nova.) 230 F.

Dans un lointain futur, après que les rescapés d'un conflit atomique se soient réorganisés, une matriarchie, intriguée par l'arrivée inopinée d'un splendide représentant du genre masculin, décide d'envoyer une expédition vérifier les dires du barbare qui se prétend originaire d'une lointaine et merveilleuse cité. Le récit de cette expédition compose un passionnant roman, impeccablement bâti, où l'action et le dépaysement se combinent harmonieusement. (Déjà disponible du même auteur : « Time masters », *n°* 33.)

100. OUTPOST MARS. Cyril Judd. (Dell.) 220 F.

Fruit de la collaboration de deux auteurs bien connus des lecteurs de « Fiction », puisqu'il s'agit de C. M. Kornbluth et Judith Merrill, ce roman nous décrit, avec le souci de réalisme propre à ces écrivains, les premiers pas de la colonisation de Mars. Ici, pas de Martiens monstrueux ni de mystères insondables, mais une sérieuse étude des difficultés qu'offre une planète étrangère pour des êtres humains. Dû à ces deux talents combinés, le traitement du thème est magistral, et l'ouvrage est un modèle du genre.

101. THE YEAR'S GREATEST SCIENCE-FICTION & FANTASY (Perma.) 310 F.

Sélection hors série de récits parus dans les meilleures revues américaines du genre en 1955 *(y compris* « Fantasy and Science Fiction », *notre édition américaine), cette anthologie offre un excellent aperçu des tendances actuelles de la S. F. et du fantastique aux Etats-Unis. Le nom seul de Judith Merrill, grande spécialiste de l'anthologie, est une suffisante garantie de la qualité de ce recueil.*

102. AGENT OF THE UNKNOWN. Margaret Saint-Clair.
103. THE WORLD JONES MADE. Philip K. Dick. (Ace.) 310 F.

Plus connue des fervents de cette revue sous le nom d'Idris Seabright, Margaret Saint-Clair avec ce roman captivant nous donne un nouvel exemple de ses incontestables possibilités. Pour Philip K. Dick, dont on n'a pas oublié l'effroyable « Père truqué » (« *Fiction* » *n°* 29) *on pourrait comparer son roman à de l'excellent Van Vogt, ce qui est le plus beau compliment qu'on puisse faire à ce jeune auteur dont les dons brillants ne cessent de s'affirmer.*

L'écran à quatre dimensions

LA MORT EN ÉCHEC

par F. HODA

Avec « *L'étrange sursis* », (qui vient de ressortir dans une salle de Paris), on quitte le domaine habituel du fantastique hollywoodien. Il ne s'agit plus de faire dresser les cheveux sur la tête des spectateurs. Au contraire, les auteurs de l'entreprise veulent les rassurer sur la mort et l'au-delà. Réalisé en 1939 par Harold S. Bucquet, « *On borrowed time* » n'a pas beaucoup vieilli techniquement. Mais il porte en lui la griffe des conventions de l'époque et de l'extrême honnêteté de son peu génial réalisateur.

Je veux croire que la pièce de Paul Osborn (également auteur du scénario) donne plus libre cours à l'humour et à la satire qu'on sent épisodiquement dans le film. Personnellement j'ai été déçu par cette reprise, surtout à cause des occasions manquées... Mais, outre que la réalisation est honnête, le sujet intéressant, les acteurs (et principalement Lionel Barrymore) bons, le film de Bucquet, rapproché d'autres œuvres du genre, révèle un état d'esprit curieux : celui de l'Américain moyen en face de la mort. Comparé à des films similaires d'après guerre, « *On borrowed time* » laisse entendre que cette conception n'a guère changé. Je ne voudrais pas pousser la plaisanterie loin, mais je dois signaler aussi que le réalisateur, Lionel Barrymore, et nombre d'acteurs semblent avoir suivi la Mort (jouée ici par sir Cedric Hardwicke) autour de laquelle se construit le scénario, à l'instar des principaux personnages du film.

Car le film commence avec la vision de cette personnification de la mort. Le personnage se tient au bord de l'autoroute et un jeune étudiant malingre et toussotant, à l'article de la mort, arrête sa minable voiture et l'invite à monter. « Non merci, dit la mort, j'ai rendez-vous avec un couple » : un docteur et sa femme qui arrêtent leur Buick (1938) décapotable pour embarquer le curieux bonhomme et se jeter avec lui dans un précipice. Cet accident laisse un petit orphelin que ses grands-parents gâtent. Une assurance accident, contractée par feu le docteur, pousse la tante du petit, une pimbêche puritaine, à rechercher la tutelle. Cependant, la mort, toujours d'une extrême politesse et d'une correction à toute épreuve, emmène la grand-mère. A quelque temps de là, le grand-père, revenant avec son petit-orphelin-de-fils ou je ne sais plus quoi, surprend un garnement volant des pommes. Ayant accompli auparavant une bonne action, il fait le vœu que l'arbre garde prisonnier quiconque essaie d'en voler les pommes. Là-dessus, pour ne pas laisser le petit-fils à la tante, il ruse avec Monsieur-la-Mort. Et l'honnête sir Hardwicke, j'allais écrire l'innocent sir Cedric, hausse les épaules et grimpe sur l'arbre dont il ne peut plus redescendre. Du coup, plus personne ne meurt aux alentours et le vieux docteur, pour abréger les souffrances de nombreuses personnes, essaie par tous les moyens de persuader le vieux de libérer la mort... En fin de compte... Mais comme le film peut ressortir, je m'en voudrais de vous raconter le dénouement. Cet aperçu du scénario suffit pour ce que j'ai à dire. Vous l'aurez deviné, il s'agit d'une comédie. Les occasions de rire étaient nombreuses. Elles n'ont malheureusement pas toujours été exploitées. La fin me paraît ignoble : la mort du gosse inutile et inexplicable, et la représentation de l'au-delà... Parlons-en de cette représentation idyllique dans le plus pur style de l'imagerie campagnarde du XVIII[e] siècle : une prairie avec des barrières (pourquoi ?), des champs, le soleil triomphant à l'horizon et des voix (dont celle de la grand-mère). Le mécanisme de la mort est lui-même peint avec le même amour. On se sent fatigué, très fatigué. Monsieur-la-Mort vous dit : « Donnez-moi la main, vous verrez c'est très facile et très bon... » Rien que ça. Et après, à nous le bonheur éternel. Incroyable mais vrai.

Quant à l'intérêt sociologique du film, je renvoie mes lecteurs à un essai du plus haut intérêt écrit en 1951

par Roger Caillois : « *La représentation de la mort dans le cinéma américain* » (1). Avec sa pénétration d'esprit habituelle, Caillois considère ce film et quelques autres : « *Le défunt récalcitrant* » (*Here comes Mr. Jordan*, de Alexander Hall, 1941), « *Le ciel peut attendre* » (*Heaven can wait*, d'Ernst Lubitsch, 1943), « *C'est une vie merveilleuse* » (*It's a wonderful life*, de Frank Capra, 1945). Ces films, comme le remarque justement Caillois, affirment une mythologie cohérente et inédite qui paraît en parfait accord avec la civilisation américaine. L'extrême correction dans la mise et dans la parole de sir Cedric Hardwicke, sa douceur et sa bonté en disent long. Très obligeant, il conduit doucement et sans heurts ses clients vers les lieux où pousse le chèvrefeuille. C'est ainsi que le grand-père explique le Paradis à son petit-fils ravi. A propos de ces films, Caillois écrit notamment : « *Ces quelques exemples demeurent disparates et sans grande portée. Néanmoins, il ne semble pas qu'il n'y ait là que de plaisants caprices et de simples fantaisies individuelles. En effet ces œuvres présentent une similitude incontestable dans l'inspiration et dans les images. Elles répondent à un même état d'esprit chez les spectateurs et tendent à leur imposer la même représentation de l'existence après la mort...* » Le but recherché ? Il est simple : escamoter en quelque sorte la mort, ne pas insister sur son mystère, supprimer les rites, donner à tout un caractère innocent et enjoué, en un mot aider les vivants à rester heureux malgré la mort.

Pour en revenir au cinéma, disons que la justesse des remarques de Caillois est soulignée dans « *On borrowed time* » par le fait que le réalisateur, d'origine anglaise, ne sait plus très bien s'il traite une farce ou un film sérieux. De là probablement cette impression d'absence d'unité dans le ton du récit. En dehors des « gags » résultant du scénario ou des dialogues, le réalisateur n'a rien fait pour provoquer le rire ou l'intérêt du spectateur.

Le film de Bucquet ne tient pas la comparaison avec, par exemple, celui de Lubitsch que j'ai cité plus haut.

Peu de films malheureusement nous permettent de parler du cinéma fantastique qui n'est pas « d'épouvante ». Mais on en compte pas mal qui ne concernent pas la mort comme ceux que considère Roger Caillois : l'intervention du diable, des anges, etc., ont donné lieu à d'excellents films sur lesquels j'espère avoir un jour à revenir.

ON BORROWED TIME (*L'étrange sursis*). *Réalisation :* Harold S. Bucquet. *Scénario :* P. Osborn. D'après une pièce de Paul Osborn. *Interprétation :* Lionel Barrymore, sir Cedric Hardwicke. *Production :* Metro-Goldwyn-Mayer, 1939.

(1) Roger Caillois, « *Quatre essais de sociologie contemporaine* », Olivier Perrin, Paris 1951.



RÉSULTATS DE NOTRE JEU-CONCOURS
« L'HOMME QUI LISAIT FICTION »

Le jeu auquel nous avions convié nos lecteurs fidèles dans notre numéro de novembre dernier a amusé beaucoup d'entre eux, puisque nous avons reçu de nombreuses réponses nous donnant la liste des nouvelles cachées qu'il s'agissait de retrouver dans le texte d'André Picot. Malgré l'aide que nous avions donnée aux concurrents au départ, en leur précisant le nombre des nouvelles et les numéros de « Fiction » *où celles-ci devaient être recherchées, il s'est avéré que ce jeu était beaucoup plus difficile qu'il n'en avait l'air. En effet, aucun concurrent n'est arrivé à nous donner la liste idéale telle qu'elle avait été conçue par l'auteur du récit à clés ! Il faut dire que la tâche était difficile, car certaines allusions étaient bien voilées et d'autres pouvaient à première vue être trompeuses en risquant d'aiguiller les concurrents sur des nouvelles qu'en fait elles ne concernaient pas.*

Nous avons néanmoins tenu à récompenser de leurs efforts les concurrents qui se sont le plus approchés de la liste exacte, en ne commettant que le minimum d'erreurs. Ce sont ceux dont les noms suivent :

M. Jean DOUMENC (Cholet) ;

M. Georges VANARDOIS (Bruxelles) ;

M. ALERINI (Toulon) ;

Mme Noëlle VEILLON (Paris) ;

M. Gervais DUSSEAUX (Calonne-Ricouart, Pas-de-Calais).

Nous prions ces cinq lauréats de nous écrire pour nous spécifier à quelle revue ils désirent être inscrits pour l'abonnement gratuit d'un an qui leur sert de récompense, leur choix étant à faire entre « Mystère-Magazine » *et* « Suspense ».

Et maintenant nous publions ci-contre la liste complète et exacte des cent dix nouvelles auxquelles il était fait allusion dans la terrible aventure d'Eciruam Tluaner (alias évidemment Maurice Renault retourné !).

1. Les rescapés.
2. La fin des haricots.
3. La boîte de Pandore.
4. Le Lait du Paradis.
5. Couvée astrale.
6. La bataille noire.
7. La porte de bronze.
8. La mouche.
9. Le ruum.
10. Les joueurs d'échecs.
11. Reconnaissance garantie.
12. Langue de chat.
13. Le Détachtout.
14. Le super-perroquet.
15. L'histoire.
16. La guerre contre la Lune.
17. Le vendredi 19.
18. L'arriéré.
19. Auditions forcées à perpétuité.
20. L'usine à poussière de rêves.
21. Les filles de la nuit.
22. La rhu'ad.
23. Mr. Kinkaid voyage dans le passé.
24. Mission.
25. Hachures.
26. Ces Terriens si terre à terre...
27. La mère.
28. Attitudes.
29. Grosse bête.
30. La merveilleuse aventure du bébé hurkle.
31. Le jongleur.
32. Le brouillard du 26 octobre.
33. L'hypnoglyphe.
34. La planète des tumulus.
35. Les mondes intérieurs.
36. Le soulier qui trouva chaussure à son pied.
37. La machine à poésie.
38. Le réacteur Worp.
39. Désirs de roi.
40. Drôles de locataires.
41. Les conséquences d'un savon.
42. Le train 1815.
43. Servez-m'en un doigt !
44. L'Antinéa des mers.

45. Celui qui venait de la mer.
46. Le vieil homme et les poissons.
47. L'octopus.
48. Le Psautier de Mayence.
49. Meurtre de Malou.
50. Le crâne.
51. Quelque chose de plus que les autres...
52. L'arbre qui trembla.
53. Le foulard qui remuait.
54. Transports de colère.
55. Le tournoi.
56. Un chien qui rapporte.
57. Le troisième palier.
58. L'homme voilé.
59. Le cache-nez de caoutchouc.
60. Ça, c'est du billard !
61. Les isolés.
62. Le treizième étage.
63. Cassandre.
64. Le porte-guigne.
65. ... mais le silence est d'or !
66. L'œuf du mois.
67. Un fameux cordon bleu.
68. La machine.
69. 1 dollar 98.
70. Cantiques de Noël.
71. Caacrinolaas.
72. La chambre perdue.
73. Le fantôme à la fenêtre.
74. Le temps perdu.
75. Gallie et sa maison.
76. Le mur invisible.
77. Journal d'un monstre.
78. Spécimens pris au hasard.
79. Dites-nous, grand-mère...
80. Un coup en vache.
81. Le conseiller technique.
82. Exemplaire de presse.
83. Vertes pensées.
84. Rêver un homme.
85. Voyage-surprise.
86. Les nouveaux jours.
87. Les sélectionnés.
88. Le dicton qui manquait.
89. Un petit oracle de rien du tout.
90. Le contretype.
91. Tu seras sorcier !
92. 15-12-38.
93. Le labyrinthe de Lysenko.
94. La grève des oiseaux.
95. Les parias.
96. Le guerrier dans les ténèbres.
97. Recommencement (ou : Le peuple du Grand Chariot).
98. Sa chance.
99. Le Robinson de l'espace.
100. La chaîne et le collier.
101. Matériel humain.
102. La ceinture du robot.
103. La beauté du diable.
104. Diable d'histoire.
105. Simon Flagg et le diable.
106. Gammes à tous les étages.
107. Kalato.
108. Spectacle d'ombres.
109. Ressources infinies (ou : Celui qu'on n'attendait pas).
110. Réaction en chaîne.



COURRIER DES LECTEURS

Bibliographie d'Edgar Poe.

En présentant dans notre numéro 37 « Mellonta Tauta », *nous disions :* « Le texte en est absent de presque tous les recueils de Poe, même aux Etats-Unis, et c'est, à notre connaissance, la première fois qu'elle est traduite en France. » *La réserve observée par nous dans cette phrase était judicieuse, car plusieurs lecteurs nous ont écrit pour nous signaler que* « Mellonta Tauta » *n'était pas inédit en français.*

Des renseignements qu'ils nous ont donnés, il ressort que le conte de Poe fut traduit une première fois par F. Rabbe et publié en 1887 *par la Nouvelle Librairie Parisienne (Albert Savine, éditeur), dans un recueil intitulé* « Derniers contes » (*réédité ensuite en* 1906 *chez P. V. Stock*) — *puis une seconde fois par Léon Lamonnier, dans un recueil réunissant les* « Histoires grotesques et sérieuses » *et les* « Derniers contes » (*Classiques Garnier*, 1950).

Nous remercions messieurs C. Castel (Paris), Jacques Gevers (Bruxelles) et R. Salvini (Tournon), qui nous ont communiqué ces précisions. Nous reproduisons en outre un extrait de la lettre de M. Salvini, qui nous énumère quelques données qui peuvent être utiles aux chercheurs :

●

En définitive il semble que l'œuvre de Poe a été traduit en français sous les formes suivantes :

a) « *Histoires extraordinaires* » et « *Nouvelles histoires extraordinaires* ». Traduction Ch. Baudelaire. (Plusieurs éditions, notamment Nelson, et une édition illustrée par Gus Bofa, collection « La Mazarine », Librairie Gründ, 1941.) ;

b) « *Contes extraordinaires* » (Flammarion). Edition antérieure à 1914 et qui comprend le poème du « *Corbeau* »;

c) « *Le Sphinx et autres contes bizarres* ». N. R. F., 1934. Préface de Paul Morand. Traduction Marie Bonaparte, Mathilda G. Ghyka et Maurice Sachs ;

d) « *Œuvres complètes* ». Traduction Ch. Baudelaire. Editions Gibert Jeune, 1938, avec « *Les aventures d'Arthur Gordon Pym* » et l'essai philosophique « *Eurêka* » ;

e) « *Aventures d'Arthur Gordon Pym* », chez P. Lafitte. Traduction d'Armand Masson. Collection illustrée Idéal-Bibliothèque, 1913 ;

f) « *Histoires grotesques et sérieuses* » (citées plus haut) ;

g) « *Derniers contes* » (cités plus haut).

Existe-t-il d'autres traductions et d'autres éditions ? C'est ce que j'aimerais bien savoir...

Qui, parmi nos lecteurs érudits, répondra à la dernière question de M. Salvini ?



ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers.
La ligne : 100 F. (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

A vendre, pour raison d'encombrement, collection complète de « *Fiction* », du n° 1 au n° 20 inclus. — Faire offre : Mme G. Gerla, 18, rue de Falicon, Nice (Alpes-Maritimes).

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14ᵉ.
Dépôt légal : 1ᵉʳ *trimestre* 1957. — *Le Gérant :* M. Renault.

A DÉTACHER SUIVANT LE POINTILLÉ

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A "FICTION"

96, rue de la Victoire — PARIS-9e - Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER. Allemagne occidentale (y compris le secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse. Dans ces pays, les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois.......	595	865	775	1045
1 an	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3. - ÉTRANGER (autres pays).				
6 mois.......	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
NOTA. — Les numéros 2 et 3 sont épuisés.	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **25** *fr. — Étranger (tous pays) :* **45** *fr.*

TARIF DES RELIURES

		France et U.F.	Étranger
Pour les nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10% de remise aux abonnés et aux membres du Club)	ajouter les frais de port et de recom.	1 rel. **55** fr. 2 rel. **70** fr. 3 rel. **95** fr.	**75** fr. **105** fr. **130** fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (à servir à partir du no ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... frs = ... plus frais de port ....

.... Nos antérieurs à .... frs = ... plus frais de port ....

Nos .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire - C.C.P. Éditions O.P.T.A. Paris 1848-38. Contre remboursement (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en payant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER : voir Tarifs en page 55
En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé